N° 413 — Tome CXI 1er Mai 1915

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)



HENRI ALBERT, LÉON BLOY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, RENÉ D., REMY DE GOURMONT, LOUIS LUCE, PIERRE MAES, JEAN MARNOLD, MAURICE MURET, RAOUL NARSY, JEAN NOREL, FRANÇOIS PORCHÉ, FERNAND ROMANET, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

N° 413. — 1er MAI 1915

REVUE DU MOIS :

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAITS DES SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

(PREMIER SEMESTRE 1914.)

—

DERNIERS SOMMAIRES

No 409. — 1er JUILLET 1914

N° 410. — 16 JUILLET 1914

GUILLAUME II

D'APRÈS M. KARL LAMPRECHT

—

I

L'historien allemand Karl Lamprecht n'est pas inconnu hors de son pays. Il jouit à l'étranger d'une renommée égale au moins à son mérite. Le nom de M. Karl Lamprecht ne fera d'ailleurs pas oublier celui des historiens allemands de la génération antérieure : Mommsen, Treitschke, Sybel et les autres. M. Lamprecht a cru renouveler la science historique par la psychologie, mais sa méthode n'a donné que des résultats médiocres. Les Treitschke et les Sybel sont pleins de préjugés nationaux, mais ils écrivent clairement. M. Karl Lamprecht n'est pas moins chauvin, mais sa prose est lourde et sa pensée confuse.

On lui doit une *Histoire allemande* où il cherche en vain à rajeunir par sa méthode un sujet fatigué. M. Lamprecht, au demeurant, ne partage pas certains préjugés de ses savants collègues. Il n'estime point, par exemple, que le recul du temps est nécessaire à la compréhension d'une époque. Au contraire. Il paraît croire que l'âme d'une période historique nous est d'autant plus accessible qu'elle est plus proche de nous. Et c'est pourquoi il a étudié et retracé l'histoire de l'Allemagne contemporaine avant celle du XVIIe siècle et pour la mieux comprendre. La parfaite connaissance du temps présent devait l'aider, dans son idée, à pénétrer plus à fond l'esprit des temps passés.

J'ignore si le livre de M. Karl Lamprecht sur l'Allemagne

choisisse pas mieux les « compétences » chargées de le souffler. En revanche, ces collaborations sont de nature à diminuer son apport personnel aux harangues qu'il prononce. M. Lamprecht risque d'avoir rendu à César ce qui n'était pas à César.

Très suspect quant au fond, le dernier ouvrage de M. Lamprecht est très médiocre de forme. Cet écrivain n'a aucun style. Alors que nos meilleurs historiens sont à la fois des penseurs et des artistes (au sens le plus large de ce mot), les historiographes allemands n'attachent en général qu'une importance secondaire à la qualité de leur prose et ne se soucient guère de bien composer leurs ouvrages. Sous ce rapport, M. Lamprecht est bien de son pays et de son peuple. Dans son livre sur Guillaume II, il en est même un peu trop. Pour tracer un portrait plus ressemblant de son empereur, il en a tracé deux. Il a mis à la suite l'un de l'autre un portrait du souverain allemand en 1901 et un autre du même personnage en 1913, année de son jubilé.

Il compare la juxtaposition de ces deux portraits dans son livre à celle de deux photographies dans un stéréoscope. La figure obtenue par ce moyen serait plus vivante, plus en relief. Mais est-il nécessaire d'insister sur l'erreur de M. Lamprecht? Les deux images qu'on introduit dans un stéréoscope sont identiques et destinées à se confondre, alors que les deux portraits de Guillaume II tracés par M. Lamprecht diffèrent l'un de l'autre et ne se complètent qu'en se superposant. Les ambitions « stéréoscopiques » de l'historien leipzicois sont mal fondées. Et sa comparaison pèche par la base.

Son double portrait lui a permis, d'autre part, de flatter deux fois son souverain. Et peut-être M. Lamprecht n'a-t-il pas été fâché de cette double occasion de plaire. Un des principaux publicistes de l'Allemagne contemporaine, le comte Reventlow, a écrit sous ce titre : *Guillaume II et les Byzantins*, un pamphlet qui fit grand bruit lors de son apparition. Le comte Reventlow s'élevait avec énergie contre les « détestables flatteurs », si nombreux et puissants à la cour de Prusse, contre la presse spéciale qui rivalise de plates adulations avec les courtisans, contre l'organisation savante, méthodique et funeste du byzantinisme officiel et officieux sous Guillaume II. L'opuscule de l'historien Lamprecht montre à quel point le

réquisitoire du comte Reventlow était fondé. Le byzantinisme empoisonne aujourd'hui jusqu'à ces universités qui se faisaient gloire autrefois de leur indépendance.

En principe, on n'aime guère à voir un savant — car M. Lamprecht se pique de science exacte — s'attaquer à un sujet aussi « actuel » qu'une monographie du souverain régnant. Nous n'avons pas ouvert sans méfiance l'opuscule de M. Lamprecht, car nous savions qu'il n'a pas la main légère ; mais nous n'aurions jamais attendu un pareil zèle de byzantinisme de la part d'un homme pourvu d'un renom solide, d'une situation de tout repos et qui avait le droit de parler à peu près librement. M. Lamprecht passe sous silence toutes les « journées critiques » du règne, tous les actes du monarque sujets à caution. Pourtant certains discours et certains télégrammes, naguère publiés à grand fracas, et qui entraînèrent des résultat historiques, constituent aussi des documents. Le professeur de Leipzig n'y fait même pas allusion. Son portrait du souverain comprend uniquement ce que les Allemands appellent les « côtés lumineux » du sujet. Les « côtés d'ombre » sont sciemment ignorés. M. Lamprecht s'est appliqué à grandir son impérial modèle... mais aux dépens de sa gloire de savant.

II

Historien psychologue, curieux surtout de l' « âme » des époques, M. Lamprecht s'est efforcé, dans son livre sur *le Récent passé allemand* (1), de déterminer par quoi l'époque contemporaine diffère intellectuellement de la période précédente. Il a découvert que l'Allemagne d'hier était réaliste alors que l'Allemagne d'aujourd'hui est foncièrement idéaliste. Deux hommes, d'après M. Lamprecht, le prince de Bismarck et Guillaume II, incarnent ces deux Allemagnes successives. Guillaume II, ce serait le nouvel idéalisme allemand fait chair. Vues de loin, vues de ce côté-ci du Rhin, les deux Allemagnes, celle de Bismarck et celle de Guillaume II, ne nous paraissent pas si différentes. Pour distinguer l'esprit contradictoire qui les anime, il faut l'œil complaisant d'un historien pangermaniste.

L'idéalisme de Guillaume II forme dans l'opuscule de

(1) *Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*. Trois volumes. Fribourg-en-Brisgau, 1904.

M. Lamprecht le piédestal sur lequel il élève son image taillée. L'idéalisme de Guillaume II exprime l'idéalisme de tout son peuple. Guillaume II est « l'homme presque représentatif » non seulement de son pays, mais de son temps. Le mot presque atténue un peu ce qu'il y a de paradoxal dans cette assertion; mais, sous cette forme adoucie, elle est inadmissible encore. Saluer en Guillaume II, prince à l'esprit brouillon farci d'idées contradictoires, monarque à la fois romantique suranné et utilitaire cynique, l'homme le plus représentatif de notre temps, c'est se moquer de notre temps et des Allemands eux-mêmes. Avant la guerre, la plupart d'entre eux eussent énergiquement refusé de voir dans le porte-sceptre le porte-parole autorisé de toute la nation.

L'idéalisme de Guillaume II est, suivant M. Lamprecht, d'essence religieuse. L'empereur a toujours arboré sa foi comme un drapeau. Mais sa croyance est malaisée à définir. L'étude de M. Lamprecht sur son souverain abonde en contradictions, moins par la faute du peintre que par celle du modèle; mais le peintre refuse de voir dans son modèle ce tissu de contradictions et d'erreurs. Il s'efforce de prouver l'unité de ce caractère, du reste sans y réussir. Son portrait est plein de trous.

M. Lamprecht constate le protestantisme du souverain et observe que Guillaume II « a manifesté parfois tout son orgueil d'appartenir à cette confession ». On sait que le protestantisme des Hohenzollern n'est pas le luthéranisme, mais l'évangélisme réformé, « plus avancé, d'après M. Lamprecht, dans les innovations hardies de la foi ». L'historien de Guillaume II affirme que l'empereur s'enorgueillit de son protestantisme, mais il déclare aussi que Guillaume II ne fait aucune différence entre les confessions chrétiennes, grâce à quoi l'Allemagne jouit d'une paix religieuse inconnue sous ses prédécesseurs. Cette remarque est exacte. Guillaume II s'est toujours montré envers les catholiques aussi bienveillant que le prince de Bismarck s'était montré haineux; mais ce n'est pas à l'idéalisme religieux du souverain, ce n'est pas à une égale vénération pour toutes les confessions chrétiennes que les catholiques allemands doivent la paix, c'est à des nécessités politiques. Instruit par les fautes d'un Bismarck de l'inconvénient des luttes religieuses, Guillaume II a renoncé au *Kul-*

turkampf. S'il a donné des gages au catholicisme, ce n'est point qu'il mette le catholicisme sur le même pied que l'évangélisme, c'est parce qu'il a besoin, pour défendre son trône contre les assauts des socialdémocrates, de toutes les forces de conservation sociale, de l'Eglise catholique comme des autres.

C'est une opinion commune en pays français que protestantisme équivaut à libéralisme, mais elle ne vaut point en pays germanique. L'idéalisme religieux de l'empereur en fait foi. Et M. Lamprecht en convient. C'est à Luther, d'après lui, que la Prusse doit ce dogme de l'absolutisme patriarcal qui inspira de tout temps la politique des Hohenzollern et qui fleurit sous Guillaume II plus que jamais. Le Grand Electeur passe pour avoir incarné le plus exactement le dogme luthérien et prussien de la toute-puissance du Prince, responsable devant Dieu seul. C'est pourquoi Guillaume II lui a voué un culte spécial. Et c'est pourquoi aussi, parmi tous les peuples de race germanique hors de l'empire, il préfère, d'après son historien, les Norvégiens, ces « derniers représentants de l'antique principe germanique d'immuable fidélité au chef reconnu ». Prédilection, à vrai dire et pour l'observer en passant, fort étrange! Les Norvégiens n'ont eu de cesse qu'ils n'eussent répudié leur union avec la Suède, ils sont foncièrement républicains et n'ont mis à leur tête un roi qu'à condition qu'il ne gouvernât point et régnât à peine. Et, du reste, ils ne rendent pas à Guillaume II son amitié. On se rappelle les manifestations boudeuses dont ils saluèrent certain monument Fridtjof, don de l'empereur.

Le christianisme de Guillaume II est bien le christianisme prussien, ce pseudo-christianisme soldatesque qui a toujours fleuri sur les bords de la Sprée et qui avait mis en fuite Henri Heine. Guillaume II a dit un jour à des recrues : « Quiconque n'est pas chrétien ne saurait être honnête homme ni soldat prussien et ne peut remplir les devoirs qui incombent au soldat dans l'armée prussienne. » Guillaume II était peut-être sincère en prononçant ces paroles. Peut-être se croit-il sincère aussi quand il déclame ces confessions de foi retentissantes pieusement recueillies par ses historiographes : « Le pivot de toute la vie humaine, a-t-il déclaré un jour, est uniquement le rapport personnel qui nous lie à Notre Seigneur Jésus-

Christ. » Et encore : « Consciemment ou inconsciemment, tous sont contraints de baser leur vie, leur travail, leur activité sur leurs rapports personnels avec Notre Seigneur. » Ce qui revient à dire que la conscience individuelle, telle que l'a formée le christianisme, doit dicter à l'homme sa conduite. Cette idée très protestante est une des plus fermes convictions de Guillaume II : « La conscience individuelle, a-t-il dit, tant qu'elle vit dans l'être humain, lui donnera toujours des règles de conduite. »

C'est là un noble langage et le souverain qui conformerait ses actes à ses propos laisserait dans l'histoire un nom béni. Pour ce qui est de Guillaume II, on est bien forcé d'observer que son protestantisme ne l'a pas empêché de commettre ou d'autoriser des actes fort antichrétiens. Sa « conscience chrétienne » n'aurait-elle pas dû s'insurger quand son état-major attaqua la France en violant la neutralité belge au mépris d'un traité signé par le roi de Prusse? N'a-t-elle pas dû aussi, cette conscience chrétienne, lui reprocher tant d'attentats inutiles, tant de vains sacrilèges pendant la guerre actuelle? Comment concilier le respect de Guillaume II pour toutes les confessions chrétiennes avec le bombardement systématique des cathédrales belges et françaises?

Ces atrocités s'expliquent par la nature toute spéciale du christianisme, — ou du pseudo-christianisme — de Guillaume II. Le christianisme de l'empereur allemand et de son peuple n'est pas une religion universelle. C'est une croyance étroitement nationale. L'orgueil allemand a éprouvé le besoin de se créer un Dieu à son image, plus exactement d'accaparer la Divinité à son profit. Dieu règne sur le monde entier, mais il n'a partie liée qu'avec le seul peuple allemand. Nous avons cité plus haut quelques lignes de M. Lamprecht sur le « Dieu germanique ». Dans la mesure où ils croient, les Allemands croyants ne croient plus guère qu'à ce Dieu-là. Ils l'ont façonné à la ressemblance de leur peuple avec une effroyable inconscience. Leur adoration de Dieu n'est qu'une idolâtrie d'eux-mêmes et de leur force qu'ils tenaient pour invincible.

Dans la religion de l'empereur allemand, Dieu n'est que le généralissime de l'armée allemande. M. Lamprecht, qui garde juste assez d'esprit critique pour comprendre ce qu'il y a d'offensant dans cette conception, tout en la partageant presque

déclare que Guillaume II a rejeté peu à peu ce dogme du Dieu militaire prussien; mais M. Lamprecht s'abuse. Les innombrables manifestations oratoires de Guillaume II depuis le début de la guerre montrent qu'il continue de croire au Dieu allemand luttant en personne pour le triomphe des armes allemandes. Dieu n'a jamais été pour l'empereur que « le grand Allié toujours fidèle aux Allemands ». Le triomphe de l'Allemagne est le but, Dieu et le christianisme « à la prussienne » sont les moyens. En raison de la sainteté du but, Dieu pardonne à ses serviteurs des moyens suspects. On s'est montré surpris hors d'Allemagne de l'amitié de Guillaume II pour le sanguinaire Abdul Hamid et la triste coterie qui s'empara du pouvoir à sa chute. On s'est demandé comment l'empereur d'Allemagne pouvait concilier son christianisme avec cette tendresse pour l'Islam qui alla jusqu'à fomenter la guerre sainte et à déchaîner le Croissant contre la Croix. Cette contradiction n'en est pas une aux yeux de Guillaume II. Tant il est incapable de séparer du germanisme la grossière idolâtrie qu'il ose appeler christianisme. Est chrétien tout ce qui est allemand et travaille au succès de l'Allemagne. Les infidèles comprennent le reste du monde.

La prétendue largeur des idées religieuses de Guillaume II, sa prétendue amitié pour les catholiques sont pure duperie. Son christianisme est aussi étroit qu'intéressé. « Je suis convaincu, a-t-il dit un jour, que Dieu se révèle éternellement dans l'humanité créée par Lui. » Et il a bien voulu donner la liste des grands initiateurs chargés par Dieu de révéler Dieu au cours des siècles. Dans son pêle-mêle saugrenu, combien cette liste est significative ! Elle comprend Hammourabi, Moïse, Abraham, Homère, Charlemagne, Luther, Shakespeare, Gœthe, Kant, Guillaume Ier. Guillaume II a bien voulu ajouter que cette nomenclature ne comprenait pas tous les grands initiateurs, mais seulement les principaux. Malgré cette restriction, sa liste est grotesque. Pourquoi Dante n'y figure-t-il pas ? Ne fut-il pas en son temps un des plus parfaits interprètes du Divin ? mais Dante a écrit la *Divine Comédie* en catholique et en Italien. Et Guillaume II réserve aux seuls Germains le privilège d'avoir soulevé un coin du voile. Plus choquante encore que l'absence de Dante, la présence de Guillaume Ier sur cette liste. M. Lamprecht aperçoit dans

le « culte des ancêtres » tel que le pratique son souverain une marque de son idéalisme religieux. Nous n'y pouvons voir qu'une preuve nouvelle de son épais anthropomorphisme. Alors que l'empereur affecte de ne jamais nommer son noble père Frédéric III, il célèbre son grand-père Guillaume Ier dans les termes les plus hyperboliques. N'a-t-il pas osé l'appeler un jour « souverain sublime » ? C'est un sentiment respectable que l'esprit de famille, mais à condition qu'il ne tue point le jugement. Or Guillaume II perd toute mesure quand il parle de son aïeul. C'est à se demander s'il pense par là s'excuser d'avoir si mal agi envers Bismarck. En exaltant Guillaume Ier, Guillaume II rabaisse son chancelier et bat en brèche l'opinion de ceux qui persistent à mettre le serviteur au-dessus du maître. Sur les traces de Guillaume II, toute une école byzantine — où l'on regrette de voir figurer M. Lamprecht — a grandi l'empereur, elle aussi, aux dépens du chancelier. C'est courtisanerie pure. C'est glorifier Louis XIII aux dépens de Richelieu. Les historiens de l'avenir rétabliront la vérité.

En attendant, Guillaume II égale le souverain sous qui s'est créé le nouvel empire allemand à Charlemagne et à Kant. Par là, il pense éclairer son trône d'un rayon de Lumière divine. En fait, il montre seulement toute l'étendue de son infatuation.

III

David Strauss a publié en 1847, sous ce titre : *Un Romantique sur le trône*, une brochure qui a fait scandale. Sous couleur de creuser le caractère de Julien l'Apostat, Strauss raillait cruellement Frédéric-Guillaume IV. Ses critiques à l'adresse de l'empereur romain atteignaient le roi de Prusse en pleine poitrine. On a souvent signalé une parenté d'esprit entre ce Frédéric-Guillaume IV et Guillaume II. La définition de l'état d'âme romantique donnée par David Strauss s'applique assez exactement à l'un et à l'autre. « Nous le connaissons à merveille, écrivait Strauss, et pour en avoir vu des exemples de près, cet amalgame des choses vieillottes et des choses nouvelles en vue de restaurer ou de mieux conserver les premières. Nous le connaissons surtout dans le domaine religieux, mais aussi dans les autres et nous lui avons donné un nom : le romantisme... Les politiciens romantiques sont ceux qui ne voient

e salut pour l'Etat moderne que dans le retour à la féodalité t à toute l'organisation sociale du moyen-âge. »

M. Lamprecht réfute avec énergie l'accusation de romanisme dirigée contre Guillaume II. « Quant à nous, déclare-il, nous estimons que l'empereur n'a jamais eu la moindre rédilection pour le romantisme, ni au sens historique, ni au ens psychologique de ce mot. » Cette formule absolue est nadmissible. Par son atavisme, son éducation, ses goûts peronnels, Guillaume II incline certainement vers le romantisme; nais son intelligence, qui est vive et brillante sinon très pénérante, l'empêche de méconnaître les nouveautés nécessaires. Romantique, féodal, agrarien par instinct, il est utilitaire et méricanisant par un effort de sa raison pratique. Selon les irconstances, il obéit à son instinct ou à sa raison. Le combat que se livrent en lui ces deux forces aide à faire comprendre e que son activité a d'inharmonieux.

Sa conception de la monarchie, de même que sa foi religieuse — est à base de romantisme : « Je représente, a-t-il dit en 891, tout comme mon impérial grand-père, la royauté par a grâce de Dieu. » Guillaume II a dressé la liste hétéroclite les grands initiateurs religieux. Sa liste des grands initiateurs olitiques comprendrait, s'il s'avisait de la dresser, tous les ois de Prusse. Guillaume II professe le culte des héros, le *Hero-worship* à la Carlyle. L'évolution historique se résume our lui dans l'activité d'une poignée de grands hommes qui urent dominer les masses amorphes. Cette doctrine, après out, en vaut une autre à condition qu'on l'entende avec une ertaine largeur ; mais il ne faut demander à Guillaume II ucune largeur d'esprit. Son culte des grands hommes se traduit par une admiration systématique et bornée des souverains qui le précédèrent sur le trône de Prusse. Ils eurent ous les mérites, toutes les vertus. Les Byzantins de l'histoire llemande ont divinisé peu à peu tous les Hohenzollern, même es plus moralement suspects — et l'on sait s'il y en eut ! C'est naturellement chez ces chroniqueurs-courtisans que Guillaume II a puisé ses notions d'histoire prussienne. Au nom de son idéal religieux, il adore en ses ancêtres de véritables saints. Au nom de son idéal politique, il salue en eux des héros, des demi-dieux à la manière de l'antiquité hellénique.

Guillaume II se croit appelé, de toute évidence, à tenir lui-même un rang glorieux dans la série des porte-sceptres prussiens. M. Lamprecht met en relief le caractère très personnel du souverain régnant. Son idéal de la monarchie n'a pu qu'aggraver son égoïsme ou, pour parler plus poliment, son égotisme. Quand il congédia brutalement, au début de son règne, le véritable fondateur du nouvel empire allemand, le prince de Bismarck, il n'avait certainement pas conscience de toute la vilenie de son acte. Cette hypertrophie du *moi*, dont souffre Guillaume II, le rend parfaitement incapable d'une saine appréciation des choses. Guillaume II était pressé de jouer un rôle, tout son rôle. Pour arriver à ses fins, il n'hésita pas à sacrifier le meilleur serviteur de la monarchie. Et il le sacrifia, peut-on dire, en toute inconscience, en toute naïveté. Il n'a jamais compris qu'on pût lui en faire un grief.

Les événements ont vengé le Chancelier de fer. Alors que l'orgueil d'un Louis XIV savait encore choisir d'utiles instruments de règne, l'orgueil de Guillaume II l'empêcha toujours de discerner dans son entourage les serviteurs les plus aptes. Pour chanceliers, Guillaume II n'a jamais voulu, depuis Bismarck, que des courtisans. Le prince de Bülow ayant manifesté quelque indépendance et certaines velléités libérales, Guillaume II s'empressa de le briser. M. de Bethmann-Hollweg, bureaucrate consciencieux et déférent, mais esprit médiocre, répond beaucoup mieux à son idéal. La débâcle diplomatique de l'Allemagne, pendant la guerre en cours, a montré ce que vaut le système. Malgré toutes les critiques, Guillaume II a voulu rester fidèle au « gouvernement personnel ». L'Allemagne a vraiment lieu de s'en féliciter.

M. Lamprecht s'insurge contre les accusations d'incohérence et de versatilité qui ont été élevées contre l'empereur. A l'en croire, Guillaume II ferait preuve, au contraire, d'une remarquable ténacité dans ses desseins ; mais l'empereur est impressionnable au suprême degré. La variété des moyens dont il se sert pour atteindre un but immuable n'est que la conséquence de cette humeur, impressionnable à l'excès.

Ici encore, la thèse de l'historien byzantin et celle qu'il réfute nous paraissent l'une et l'autre trop absolues. Guillaume II a montré parfois un réel esprit de suite, d'autres fois une indéniable incohérence, telle est la vérité.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer la façon dont le ouverain allemand s'est attaché à réaliser quelques « grandes dées » de son règne. Un de ses plus fermes desseins a touours consisté dans la création d'une grande flotte. Il a lancé e projet avec ce don naturel de la « réclame » à grand fracas ui constitue un de ses plus évidents mérites. La devise Notre avenir est sur les eaux » devint peu à peu un ot d'ordre national. Tous les Etats allemands l'ont adoptée, eux du nord et même ceux du sud, qui pourtant ne confinent as à l'océan. En peu d'années, l'Allemagne, surprise et ravie, 'est vue à la tête d'une grande flotte marchande et d'une rande flotte de guerre. L'honneur en revient, certes, à Guilaume II, mais non pas à Guillaume II tout seul. L'amiral de Tirpitz l'a puissamment aidé. Guillaume II a construit sa otte de guerre à la fois *pour* son pays et *contre* l'Angleterre. C'est pendant la campagne du Transvaal et les empêchements ui en résultèrent pour la Grande-Bretagne que le gouvernenent de Berlin donna aux constructions navales cet essor fornidable qui commença d'alarmer les Anglais. Qui sait si Guilaume II, comprenant que l'acquisition d'une grande flotte le rouillerait avec l'Angleterre, n'eût pas fini par renoncer à es ambitions navales avant qu'elles fussent réalisées ? C'est eut-être à l'amiral de Tirpitz et à sa ferme volonté, plus néthodique que celle de l'empereur, que l'Allemagne doit sa lotte.

L'attitude de Guillaume II envers la France, par exemple, t envers les socialistes ne révèle pas la même fermeté.

Les premières années du règne se consumèrent en vains fforts de séduction à l'égard de la république voisine. Guilaume II avait annoncé qu'il viendrait à Paris en 1900 pour naugurer l'Exposition Universelle. Ce ne fut pas sa faute s'il e vint pas. Son orgueil démesuré l'aveuglait totalement sur es sentiments de la France envers l'Allemagne. Longtemps, il ensa désarmer la Gaule vaincue. Le réveil fut pénible, mais omplet. M. Lamprecht loue l'obstination de son maître à xécuter ses desseins. Guillaume II, pourtant, finit par renoner à conquérir la France malgré elle. Une volte-face radicale 'ensuivit dans sa politique française. Les incessantes tracaseries de l'Allemagne à propos du Maroc manifestèrent ce hangement. La France, qui s'endormait sur le mol oreiller du

pacifisme, se réveilla. L'empereur, en levant le masque, l'avait rappelée à la réalité.

Même évolution de la « main tendue » au « poing fermé » dans la politique de l'empereur allemand à l'égard de la social-démocratie. Sûr de lui-même et de son prestige, il entreprit au début de son règne de régler la question sociale, pour ainsi dire, à la hussarde ; mais ses avances ne furent pas mieux reçues des ouvriers allemands que du peuple français. Blessé par cet accueil, Guillaume II se retourna contre les prolétaires. Il n'a pas manqué une occasion, depuis lors, et jusqu'au commencement de la guerre, de les rudoyer. N'est-il pas allé jusqu'à les traiter de « sans-patrie », indignes du nom d'Allemands? C'est aussi depuis lors qu'il affecta de faire cause commune, de lier partie avec leurs chefs. Repoussé par les salariés, il se proclama cyniquement l'empereur des patrons et des riches. En toute occurrence, il prit parti pour les oligarchies (agrarienne, industrielle, financière) contre le prolétariat. Il a donc, dans ce domaine encore, totalement changé depuis son accession au trône. Nous ne prétendons pas qu'il aurait pu agir autrement : nous prouvons seulement par des faits que M. Lamprecht exagère quand il parle des immuables desseins de son auguste maître.

Sur un point, à vrai dire, son *credo* politique n'a jamais varié. Il est une ritournelle que Guillaume II n'a pas cessé de moudre : la supériorité de la race allemande et l'universelle hégémonie qui l'attend. M. Lamprecht constate que l'empereur s'est toujours montré favorable à cette littérature qui, « fondée sur l'idée de race », attribue au peuple allemand une « vocation mondiale ». Quand l'empereur allemand parlait de « cet universel empire auquel aspire l'esprit germanique », M. Lamprecht, chaque fois, tressaillait de joie, il l'avoue. Qu'il eût donc mieux agi en refrénant son allégresse ! Ces encouragements des « intellectuels » n'ont pas peu contribué à griser Guillaume II. D'une part, ses paroles imprudentes ont nourri l'orgueil de son peuple ; mais les applaudissements des flatteurs ont contribué en retour à développer son propre orgueil. Napoléon Ier, qui pourtant avait des titres plus sérieux à la satisfaction de soi-même, n'a jamais déployé, au faîte des honneurs, une jactance comparable à celle de l'empereur Guillaume.

Dans les discours où il célèbre son œuvre politique, ce monarque apparaît comme un insupportable glorieux. Et l'on se demande pourquoi tant d'arrogance et de superbe. Les autres souverains du xxe siècle ont adopté un ton tout différent, bien plus approprié aux mœurs de l'époque. Le roi Edouard VII, qui accomplit pendant son règne trop court une œuvre personnelle de diplomatie autrement grande et réussie que celle de Guillaume II, le tsar Nicolas, qui étend sa domination sur un empire autrement vaste que l'empire allemand, ont toujours observé dans leurs propos une retenue de bon aloi. La mégalomanie qui éclate dans tous les discours de l'empereur allemand n'attesterait-elle pas la promotion récente et le lustre de fraîche date des Hohenzollern ? La joie de Guillaume II à se pavaner fait songer au naïf contentement d'un lieutenant frais émoulu mirant ses galons dans toutes les glaces. Le héros d'une comédie, naguère célèbre, se vantait de « donner l'exemple de la richesse ». Guillaume II pourra se vanter d'avoir donné à ses sujets l'exemple de cet orgueil qui les mène à la catastrophe.

On s'étonnera plus tard qu'une manie, à ce point injurieuse pour le reste du monde, ait mis si longtemps à déchaîner la guerre. Guillaume II n'a cessé de répéter pendant vingt-cinq ans : « Le peuple allemand est le premier des peuples. Souverain des Allemands, je suis le premier souverain du monde. » Il l'a crié d'autant plus fort que les événements lui infligeaient un démenti plus catégorique. Depuis la chute de Bismarck, la politique extérieure de l'Allemagne n'a cessé de décrire une courbe descendante. Conscient de ce recul, qui ne laissait pas de l'effrayer, Guillaume II le niait très haut, peut-être pour donner le change.

Dans un discours prononcé en 1905, il compare le peuple allemand au « sel de la terre ». Dans un autre, prononcé à Hambourg en 1903, il déclare : « De même que Hambourg dans le monde marche au premier rang, ainsi notre patrie, j'en suis convaincu, avancera la première dans la voie du progrès, des lumières, du christianisme pratique (*sic*) et sera une bénédiction pour l'humanité, un rempart pour la paix, un objet d'admiration pour tous les pays. » Une telle ivresse d'hégémonie ne devait-elle pas finir par mettre l'Europe à feu et à sang ? Peu importe que Guillaume II n'ait cessé de

célébrer la paix, si son attitude devait rendre à la longue la paix impossible. M. Lamprecht écrit : « Son idéalisme... a puissamment contribué à substituer à la brutale politique de violence des temps passés la conception moderne d'une politique universelle basée sur l'assistance et le contrôle presque coopératif des grandes puissances ». Il se peut que M. Lamprecht attribue vraiment à Guillaume II ce rôle généreux. Sa conviction ne prouverait qu'une chose : à quel point l'aveuglement du prince avait gagné tous ses sujets.

Une haute idée de l'Allemagne entraîne forcément un profond mépris pour tout ce qui n'est pas allemand. Il est dans le génie de la Prusse de tyranniser, au nom de sa supériorité, tous les *allogènes* qu'elle s'incorpore. La Prusse, en opprimant ses annexés, obéit à sa tradition ; mais les persécutions de la bureaucratie berlinoise s'expliquent aussi par la politique personnelle de l'empereur et les notions qu'il a inculquées à ses sous-ordres. Alors que l'Allemagne plane si évidemment au-dessus de tout, *über Alles*, comment les peuples annexés peuvent-ils prendre en mauvaise part leur annexion ? C'est pure méchanceté.

Guillaume II s'est toujours posé en défenseur de la tradition. Il a voué à ses ancêtres un culte qui tient du fétichisme, mais il interdit à ses sujets appartenant à une race étrangère d'en faire autant. Maintes fois, à vrai dire, comprenant ce qu'il y avait d'odieux dans cette politique, il a tenté des explications embarrassées : « Traditions et souvenirs, a-t-il dit aux Polonais en 1902, peuvent tranquillement subsister pourvu qu'on se rappelle qu'ils appartiennent à l'histoire et au passé. » Toute la sournoise hypocrisie et tout l'orgueil prussien de l'empereur éclatent dans ces paroles. Comment serait-il possible aux Polonais de cultiver leurs souvenirs nationaux « en étant d'abord de bons Prussiens », selon la volonté de Guillaume II ? Les Polonais puisent fatalement dans leur histoire la haine et le mépris du tyran germain.

C'est encore la croyance de Guillaume II au caractère sacro-saint de son empire qui lui a dicté le plus malheureux de ses discours, à Bremershaven, en 1900. Un diplomate allemand venait d'être tué par un Chinois fanatique dans une rue de Pékin. Les Boxers avaient levé l'étendard de la révolte et menaçaient de massacrer tous les « diables étrangers ». L'Europe

ne pouvait tolérer de tels excès. Elle envoya un corps expéditionnaire en Chine afin d'étouffer l'insurrection. Cette campagne n'avait rien de très glorieux. Le bon goût commandait de laisser partir sans grande pompe les contingents européens.

C'est la consigne qu'observèrent tous les gouvernements... à l'exception du gouvernement allemand. Aux troupes prêtes à s'embarquer, Guillaume II crut devoir donner pour viatique ces ordres cruels : « Pas de pardon ! *Pas de prisonniers !* Vous agirez à votre gré, ô soldats allemands, envers ceux qui tomberont dans vos mains. Comme, il y a mille ans, les Huns sous leur roi Etsel conquirent un renom qui dure encore et qui remplit de terreur, ainsi l'Allemagne saura se montrer en Chine si violente que jamais plus un Chinois n'osera contempler un Allemand en face. »

Tant de férocité à froid ne s'explique, encore un coup, que par le délire des grandeurs auquel l'empereur a toujours sacrifié. Les contempteurs chinois du nom Allemand lui semblaient mériter les supplices infligés autrefois aux blasphémateurs du nom divin.

IV

Les princes, même les plus fermés aux sentiments esthétiques, ont toujours tenu à honneur de protéger les lettres et les arts. Guillaume II ne fait pas exception à cette règle. Il se tient pour un Mécène très égal à sa tâche. Et M. Lamprecht fait tout pour l'entretenir dans cette illusion flatteuse. Le chroniqueur byzantin veut bien laisser entendre que les talents de l'empereur dans le domaine des beaux-arts ne dépassent pas une honnête moyenne, mais Guillaume II posséderait en musique une très haute compétence. M. Lamprecht attribue, tout compte fait, à son souverain « un vif sentiment esthétique ».

Assertion téméraire, la plus téméraire peut-être qu'ait énoncée l'historiographe allemand. Elle ne résiste pas à un examen, même superficiel, des préférences artistiques de Guillaume II.

Certes, il aspire aux lauriers d'un Laurent le Magnifique, mais il a toujours « protégé » à côté ou à tort. Ses sourires, ses faveurs n'ont jamais été qu'aux médiocres adeptes d'un art officiel à la fois prétentieux et plat. Tous ceux qui, sous

son règne, ont montré quelque originalité, l'empereur les a obstinément méconnus. Dans un discours prononcé à l'inauguration de la *Siegesallee* berlinoise, en 1901, il a cru devoir exposer ses idées sur l'Art et sur le Beau. La niaiserie solennelle de ce manifeste a quelque chose d'effarant, d'aussi effarant que les monuments mêmes dont il saluait la mise en place. La *Siegesallee* a fait depuis lors la risée du monde entier. Et l'écho des épigrammes arrachées aux voyageurs des deux mondes par les grotesques en pierre, épanouis tout au long de cette voie triomphale, ont dû parvenir jusqu'au trône de Prusse. Ils n'ont pas ébranlé Guillaume II dans sa foi : « Je me sens aujourd'hui, avait-il déclaré en inaugurant la *Siegesallee*, plein de fierté et de joie à penser que Berlin se présente aux regards du monde entier avec un groupe d'artistes capables d'exécuter une œuvre aussi grandiose, en sorte que l'art sculptural berlinois s'est élevé à un degré de perfection que la Renaissance dépasse à peine. » Encore une fois, Guillaume II n'a pas pu n'être point averti du ridicule que la *Siegesallee* projette sur sa capitale ; mais Guillaume II ne se laisse pas plus conseiller par les véritables artistes que par les véritables politiques et les véritables diplomates. Il a sacrifié à ses fâcheuses prétentions le directeur Tschudi, comme il leur avait sacrifié auparavant Bismarck et M. de Bülow.

Les « goûts » littéraires de l'empereur montrent la même fermeture d'esprit à la poésie authentique qu'à l'art vrai. Guillaume II juge les écrits d'après un critère absolu : leur utilité dynastique. Il existe sous son règne un loyalisme poétique. Malheur à qui s'y soustrait ! Le sage propos du roi Charles X, qui ne se reconnaissait d'autre droit au théâtre qu'une place au parterre, ferait hausser les épaules à l'empereur allemand. Au lendemain de la première des *Tisserands*, au *Deutsches Theater* de Berlin, il renvoyait son abonnement. Il refusait de consacrer désormais par sa présence une scène où se jouaient des ouvrages à ce point subversifs. A Berlin, il ne se montre qu'aux deux théâtres de cour : le *Schauspielhaus* et l'*Opernhaus*. Le *Schauspielhaus*, où l'on donne le drame et la comédie, est dans ce genre la scène la plus médiocre de la capitale. Guillaume II n'a « poussé » qu'un seul auteur dramatique, pâle entre les pâles, M. Joseph von Lauff. Quant aux rares écrivains qui, sous son règne, honorent vraiment les let-

tres allemandes, il les ignore de parti-pris, comme les artistes originaux. Richard Dehmel, Thomas Mann, Hermann Hesse n'existent pas pour la Cour ; mais Kadelburg, Blumenthal et Lauff, à la bonne heure !

Guillaume étend l'étroitesse de son jugement jusqu'aux grands écrivains du passé. Il évite de prononcer le nom d'un Schiller ou d'un Hebbel. L'atmosphère de l'Allemagne contemporaine eût paru lourde à ces libres esprits. L'empereur le devine et se venge en les mettant au ban de la poésie loyale.

Une autre maison princière d'Allemagne, la maison de Bavière, s'est constamment piquée d'encourager les arts et les lettres. Il serait excessif d'affirmer qu'elle a fait preuve au cours des siècles d'un discernement toujours impeccable. Munich n'est pas Athènes, ni Paris. Les Médicis de l'Isar n'en ont pas moins exercé leur royal sacerdoce avec un sincère amour de l'art et un louable éclectisme dont le Périclès de la Sprée paraît totalement incapable.

V

M. Karl Lamprecht complète son éloge de Guillaume II, grand homme d'Etat et Mécène illustre, par l'attribution au souverain de quelques vertus d'ordre moins sublime.

Guillaume II « possède une mémoire prodigieuse » (n'est-ce pas un mérite fort secondaire ?) et jouit d'une puissance d'assimilation inouïe : « Cette capacité d'accueillir et d'élaborer les idées d'où qu'elles viennent, écrit M. Lamprecht, est un véritable don de notre souverain. » L'aptitude à s'assimiler les idées d'autrui est un don, en effet, mais périlleux. Au demeurant, l'érudition de Guillaume II est bien d'un homme qui s'approprie le savoir des autres. Ses harangues sur un sujet spécial ont toujours l'air empruntées, telles quelles ou à peu près, au dictionnaire de la conversation.

M. Lamprecht célèbre alternativement le faste de Guillaume II, un faste égal à la majesté de son empire, et sa simplicité si louable chez un mortel qui aurait toute sorte de raisons d'être fastueux.

Guillaume II est encore, d'après M. Lamprecht, un foudre de travail. Cela est vrai, mais tout ce labeur n'est pas également méritoire. Quand l'empereur s'amuse à « corriger » les plans de ses architectes et les maquettes de ses sculpteurs,

son ardeur au travail fait sourire. *Ne sutor ultra crepidam!* Sage conseil qu'on pourrait traduire à l'usage des rois : « Que le prince s'en tienne à son sceptre ! » Touche-à-tout grisé par les flatteurs et sûr de son universelle compétence, Guillaume II prend son agitation maladive pour une méritoire activité. Méritoire, ah certes ! Qu'il se sait donc gré de tout son labeur ! « Nul d'entre vous, a-t-il déclaré un jour à Cassel, ne saurait se rendre compte de l'immense somme de travail et de l'énorme responsabilité qui incombent à celui qui doit pourvoir au sort de 58 millions d'Allemands. » Toute la naïve vanité de l'empereur éclate en cette apostrophe. Il parle aux foules du haut d'un tréteau. On dirait qu'il soulève des poids à grande fatigue, à la manière des hercules de foire et pour l'éblouissement des badauds. Ah non ! Guillaume II n'a pas le travail modeste...

Mais continuons d'énumérer les vertus dont M. Lamprecht le décore.

L'empereur, d'après son historiographe, est parfait dans sa famille. Nous en convenons volontiers. Guillaume II est bon époux, bon père, bon... petit-fils. Il s'en faut que les Hohenzollern aient toujours donné un tel exemple. Rendons à Guillaume II ce qui est à Guillaume II et saluons sa vie privée presque irréprochable. A une réserve près, toutefois, celle que commandent tous ses actes, tous ses gestes, tous ses propos. Guillaume II parle de la famille comme s'il l'avait inventée et sa façon d'être bon père et bon mari a quelque chose de ridiculement ostentatoire. Le respect de la mère de famille, le culte de la matrone est un sentiment fort naturel. En rendant à la mère de ses enfants un hommage public, Guillaume II accomplissait, à Bonn, certain soir de l'an 1902, un élémentaire devoir. Le corps d'étudiants *Borussia* offrait un *Kommers* de gala à la famille régnante. L'impératrice ayant daigné y assister, Guillaume II insista sur cette faveur insigne, mais avec quelle galanterie ampoulée! « J'espère et je compte, s'écria-t-il, que tous les jeunes *Borusses* sur qui l'œil de Sa Majesté se sera posé aujourd'hui en recevront une consécration pour toute leur vie ! » Cette allocution était peut-être adaptée à la compagnie où elle fut tenue. Il se peut que les *Borusses* aient applaudi à ce langage si lourdement courtois. Nous ne pouvons nous empêcher, quant à nous, d'être frappé par

l'outrance de ce souhait et d'y voir une preuve nouvelle de l'impossibilité où se trouve l'empereur allemand de rien faire avec mesure, avec simplicité et avec tact.

Père de famille dévoué, Guillaume II passe aussi pour un ami très fidèle. Sa cordialité, sa jovialité entre intimes sont proverbiales. Ce culte de l'amitié est assez dans la nature mystique de l'empereur. M. Lamprecht y voit avec raison un trait capital de son caractère. Guillaume II entourait d'une tendre affection l'héritier du trône austro-hongrois, l'archiduc François-Ferdinand. Guillaume II, d'après certaines personnes, aurait considéré comme un devoir de venger la mort de cet ami. Plutôt que de ne pas punir sur tout un peuple le meurtre de l'archiduc, il préféra déchaîner la guerre. C'est tirer d'un fait exact une conclusion, croyons-nous, fort téméraire. Si Guillaume II a provoqué une catastrophe universelle, c'est moins pour venger l'archiduc-héritier que pour satisfaire ses propres ambitions et celles de son entourage; mais cette légende fait toucher du doigt le renom d'ami loyal et sûr que s'est acquis l'empereur allemand. Tout au plus peut-on s'étonner qu'il n'ait pas montré plus de discernement dans le choix de ses affections.

Sur les trois amis intimes qu'on lui connut, Alfred Krupp, le comte Philippe d'Eulenbourg et le prince Maximilien Egon de Fürstenberg, les deux premiers furent mêlés à de retentissants scandales. Le procès Eulenbourg découvrit la fâcheuse compagnie où l'empereur ne dédaignait pas de fréquenter. Il crut faire œuvre pie en empêchant la lumière de jaillir; mais les débats du procès durèrent assez longtemps pour étaler des turpitudes sans nom et autoriser les doléances des moralistes: « Il y a quelque chose de pourri.... » L'empereur comprit trop tard à quel point il était mal entouré. Mais, fidèle à son culte de l'amitié, il préféra laisser accuser de partialité la justice allemande plutôt que de livrer à la vindicte des lois l'honneur d'un de ses familiers.

Dans un chapitre où il détermine ce que l'empereur doit au milieu ambiant, M. Lamprecht cite, non sans ingénuité, le respect de la forme : « La forme, écrit-il, domine le souverain comme le souverain domine les autres hommes. » Et il donne de cette dévotion à la forme, chère à Guillaume II, des exemples probants : « On observe que l'empereur, avec son carac-

tère gai et jovial, ami de l'allégresse et des bons mots, se métamorphose du moment où il doit représenter la puissance impériale. »

M. Lamprecht admire fort cette aptitude aux transformations rapides et nous n'admirerions pas moins s'il s'agissait d'un comédien, mais il s'agit de Guillaume II, et sa promptitude à prendre un masque nous paraît, sinon de l'hypocrisie — le mot serait trop fort — tout au moins du cabotinage. Il n'y a rien là de très admirable.

L'historien-courtisan fait gloire à l'empereur, quand il parle en public, de « rester debout, immobile, comme une statue », alors même qu'il se trouve à proximité d'un arbre ou d'un pilier où il pourrait s'adosser. Tant est grand son respect de la forme : « Pour Guillaume II, écrit-il, Dieu lui-même est en dernière analyse la personnification la plus haute de la forme, Dieu étant le créateur de toutes les formes morales et religieuses de la vie et de la société humaines. »

Guillaume II a-t-il goûté cette interprétation du culte qu'il rend à la Divinité? Nous en doutons fort; mais cette explication de M. Lamprecht nous paraît une de ses meilleures trouvailles. Guillaume II est le formalisme incarné, comme cela est vrai ! Son amour de la mise en scène, son besoin de jouer un rôle l'ont fait traiter de comédien et pis encore. Lombroso voyait en lui un *mattoïde*, un demi-fou, ivre de réclame personnelle et de bruit. Et un Lombrosien, enchérissant sur le maître, a cru distinguer chez l'empereur allemand « une conformation du pavillon de l'oreille prédisposant au crime et au mensonge ». Méfions-nous des données de l'anthropologie criminelle. C'est une science trompeuse. Ne tirons même aucune conclusion de l'état pathologique de Guillaume II, bien qu'il soit indéniable. Selon qu'il souffre ou non de son oreille, Guillaume II est plus ou moins nerveux, plus ou moins normal. Ses familiers eux-mêmes en conviennent, bien que M. Lamprecht — il va sans dire — observe sur ce sujet, pourtant essentiel, un complet mutisme. Mais l'influence de l'état physique de l'empereur sur son caractère est impossible à préciser et,d'ailleurs,c'est une matière délicate.A s'appesantir, on risque de tomber dans l'indiscrétion ou même dans la calomnie.

Nous avons pris soin de rester dans de justes bornes.Nous

avons suivi le plan de M. Lamprecht lui-même. C'est à la vie publique de l'empereur que nous avons demandé les éléments de notre esquisse; mais, à vrai dire, nous avons fait dans ses discours un choix moins restreint et nous n'avons pas tenu compte de ceux-là seuls qui cadrent avec le préjugé byzantin de l'Allemagne officielle. Nous avons tenté de corriger Guillaume II par Guillaume II, le Guillaume II de M. Lamprecht par la lecture et la prise en considération de tout ce qu'a écrit et dit Guillaume II. D'où les conclusions différentes que nous nous sommes permis d'opposer à celles de l'illustre historien leipzicois.

Guillaume II est pour lui un modèle de « simplicité », d'humilité chrétienne — M. Lamprecht n'a pas craint d'imprimer ces mots. — Il est pour nous le *representative man* de l'Allemagne contemporaine, la parfaite incarnation de l'orgueil national.

MAURICE MURET.

TRAINS MILITAIRES

—

Long train lourd pavoisé de feuilles,
Lent convoi,
Plein d'un bruit gai de jeunes voix,
Est-ce possible que tu veuilles
Nous conduire à la mort ?

Combien de convois pareillement lents,
En apparence somnolents,
Sont passés, montant vers le nord !
Pareillement longs, pareillement lourds,
La nuit de préférence au jour,
Clandestins,
Après les fleurs d'été fleuris des fleurs d'automne,
Combien de convois lents sont passés, monotones,
Feux éteints !

Pleins de chansons et de chocs d'armes
Et d'un grand rire aventureux,
Combien s'en sont allés, laissant toutes les larmes
Derrière eux !

Combien de cris d'espoir jaillis sur leur passage
Des fenêtres et des talus !
Combien de vierges et de femmes,
Dont les beaux bras levés semblaient dans leurs saluts
Tout offrir, corps et âmes,
A tant de képis bleus qu'on ne reverra plus !
Jusqu'au baiser de l'enfant sage,
Léger dans l'air
Comme la graine du chardon,
Qui prenait un sens grave et fier.
Combien d'yeux de vieillards qui demandaient pardon,

Pardon de rester et de vivre,
Aux jeunes que le vin du sacrifice enivre !

Train sombre enguirlandé de chêne,
Convoi lent,
Sournois, dis-nous où tu nous mènes,
Brimbalant ?

— Le wagon au wagon s'enchaîne,
Et le cœur au cœur dans la même haine.

★

Tassés sur de vieux bancs ou couchés dans la paille,
Nous sommes vingt,
Vingt qui comme cent font ripaille
Avec du fromage et du vin.

Seul un bout de bougie éclaire
Ce groupe au parfum violent,
Vingt sapeurs triés pour vous plaire,
Tous spéciaux dans leur talent.

Il faut nommer d'abord Bourguignon, le phénix
Des hôtes du wagon, le charpentier sans tache
Dont Vercingétorix
Aurait jalousé la moustache.

Ensuite Jean Pinard, le bon tailleur de pierre,
Devenu maître-queux
Par devoir, par plaisir et par un don des dieux,
Et qui cache un œil fin sous sa grosse paupière.

Pizot, le serrurier, disert et discoureur,
Un peu l'esprit fort du village,
Dénonçant volontiers l'injustice ou l'erreur ;
Et Loiseau, le peintre, artisan volage
Qui dans la romance a du sentiment ;
Les autres, quinze encore, honneur du Bâtiment.
Moi, vingtième, ils m'ont pris par surcroît, pour me dire :
« Toi, quel est ton outil ? » et rire,

Ou parce qu'il n'y a encore que l'enclume,
La lime ou le rabot pour respecter la plume.

Leur pays est le mien, berceau du plus gaulois,
Du plus chevalier des Valois,
De celui qui disait : « Mon ruisseau de Charente »,
Aimant son propre cœur léger dans l'eau courante.

Je rêve, et mon voisin ronfle sur mon épaule.
Il sourit. Revoit-il dans son profond sommeil
La rivière du Roi glisser au pied d'un saule
Par un jour de soleil ?



Mais la chandelle s'est éteinte.
Sur un bidon un quart d'étain
Tinte.
Gronde un bruit sourd dans le lointain...

Pourquoi, mon cœur, aurais-tu peur ?
Tu ne seras toujours pas seul,
Comme un qui meurt de maladie
Dans son linceul.

Entends la roue et la vapeur
Célébrer dans leur rhapsodie,
Et l'essieu dans l'ombre grince
Comment Paris et la Province
Sont rassemblés où nous allons.

Combien de convois pareillement longs
Marchent aussi sur nos talons !

Jamais, mon cœur, les autres cœurs
N'auront battu plus près de toi.
Par la force de votre foi
N'êtes-vous pas déjà vainqueurs ?
Calme-toi, mon cœur, endors-toi.

FRANÇOIS PORCHÉ.

LE SAINT-SIÈGE ET LA GUERRE

Dans cette guerre, qui nous apparaît si nettement comme une « guerre d'idées », comme l'inexorable lutte de deux principes : du droit contre la force ; de l'esprit contre la matière ; de la civilisation des peuples libres contre cette *kultur* germanique qui prétend tout réduire à son mécanisme, tout plier à son plan de domination universelle, deux faits ont surpris et, il faut le dire, vivement choqué l'opinion française : c'est, d'abord, l'attitude dilatoire de la Papauté ; c'est, ensuite, l'hostilité à peine déguisée, à la cause des adversaires de l'Austro-Allemagne, par les catholiques des nations neutres.

L'évidence de notre bon droit nous paraît ressortir, d'une façon éclatante, de cet attachement à la paix dont nous avons, depuis tant d'années, accumulé les preuves ; des documents diplomatiques qui attestent notre attitude conciliante dans le différend d'où est sorti le conflit ; enfin, et plus manifestement que de tout le reste, de l'insuffisance notoire de notre préparation à la guerre, en face d'un ennemi tout prêt à l'agression. Notre bon droit nous semble si péremptoirement établi que nous comprenons mal qu'on hésite à le reconnaître, à discerner du moins à qui incombe la responsabilité d'avoir déchaîné sur le monde un cataclysme sans précédent. Nous concevons le souci d'impartialité dont se réclament les tiers ; mais l'impartialité n'est point l'indifférence, et, dans une question de *juste cause*, il y a une neutralité opiniâtre où nous ne sommes pas éloignés de voir une forme de l'injustice. Pilate aussi pensa rester neutre.

Mais ce n'est d'ailleurs plus ainsi que le problème se pose ; sept mois de lutte sanglante ont apporté d'autres motifs de distinguer entre les deux groupes de belligérants ; et, aux raisons de se prononcer, entre l'un et l'autre, d'après la cause qu'ils incarnent, s'ajoutent celles qui se tirent de leur attitude respective dans la conduite de la guerre. Ici, nous nous dressons en accusateurs, nous invoquons toutes les nations comme

juges et nous leur déférons un accusé. Au monde civilisé, fondé sur l'humanisation et la moralisation de la force, sur le respect de la parole donnée, sur la fidélité aux pactes librement souscrits, nous dénonçons l'Austro-Allemagne et ses régressions barbares. Devant le tribunal des peuples, nous traînons notre ennemi, et, les mains pleines des preuves de sa forfaiture et de sa férocité, nous demandons, à la conscience universelle qu'il brave, à toutes les nations qu'il menace également, de se prononcer entre lui et nous, entre le parjure et la bonne foi, entre les bourreaux et leurs victimes.

L'univers a, dans l'ensemble, clairement répondu. Si la politique a fermé la bouche aux chefs de peuples, les peuples, eux, ont, sans équivoque, manifesté leurs sentiments. La violation de la neutralité belge les a remplis d'indignation ; le terrorisme systématique des armées allemandes, l'incendie, le pillage, le massacre par ordre, Louvain, Aerschot, Dinant, Ypres, Arras, Soissons, Reims, le traitement sauvage infligé aux populations civiles, tous ces attentats, attestés par des enquêtes officielles, ont soulevé partout un frémissement de dégoût, un sursaut d'indignation.

Partout? Hélas ! non. Çà et là une aussi légitime, une aussi instinctive réprobation a cessé de réunir l'unanimité. Ce n'est pas, à vrai dire, cette rupture même de l'unanimité protestataire qui a surpris, mais bien plutôt qu'elle fût le fait de ceux qui nous en donnent le spectacle. Que, dans une cause où la morale chrétienne est si profondément engagée que dans celle-là; que, lorsqu'il s'agit de se prononcer sur le mensonge, le meurtre, le vol, le sacrilège, des catholiques aient paru oublier l'intransigeance qui les caractérise d'ordinaire; qu'en face des violences subies par les clergés belge et français, de la contrainte exercée sur le cardinal Mercier, sur les évêques de Namur et de Tournai, des entraves apportées à l'exercice de leur ministère pastoral, le Saint-Siège, renonçant à ces revendications solennelles qui n'avaient peut-être pas toujours un motif plus impérieux, garde un mutisme prolongé, et ne semble vouloir donner, aux plaintes les plus pressantes, que la satisfaction illusoire de quelques paroles évasives, il y a là quelque chose de singulier, d'inattendu, de pénible, voire d'irritant comme une complaisance et un déni de justice.

La sévérité avec laquelle on juge communément, chez nous,

attitude des catholiques dans les pays neutres, et la réserve dans laquelle semble vouloir s'enfermer le Saint-Siège, tient assurément moins au préjudice moral que nous pourrions être tentés de leur attribuer qu'aux réactions spontanées de notre idéalisme qu'elles déconcertent. Aussi n'est-ce point du tout la préoccupation de nos intérêts, — qu'elles ne sauraient beaucoup affecter, — mais le malaise de voir la vérité altérée et méconnue, qui nous rend plus intolérables qu'elles ne le seraient en d'autres circonstances l'absentation du Souverain Pontife et la froideur inamicale des catholiques d'Italie, ou d'Espagne.

Mais, sans aucunement nier que nous ayons le droit de les envisager de ce point de vue, il sied toutefois de reconnaître que c'est là cependant les apprécier de *notre* point de vue. Dès lors, peut-être n'est-il pas sans intérêt de faire effort pour s'en affranchir un instant, et de rechercher si des motifs, moins sommaires que nous ne l'imaginons peut-être, si l'effet de causes, qui ne sont pas toutes immédiates, n'expliqueraient pas des dispositions d'esprit qui nous paraissent incompatibles avec la réalité des faits. L'impatience peut nous entraîner à confondre les malentendus et l'hostilité. Distinguer entre eux est la première condition pour dissiper les uns et désarmer l'autre, ou se mettre en mesure de compter avec elle. C'est l'objet des observations succinctes qui vont suivre.

§

On a rapporté que, tout au début de la guerre, à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, qui insistait auprès de lui pour qu'il bénît les armes des Habsbourg, le Pape Pie X répondit simplement : « Je prie pour la paix. » Noble parole, qui prenait pour nous l'accent d'une réprobation discrète. Quelques semaines plus tard, le Conclave se réunissait pour élire un nouveau Souverain-Pontife.

On n'était encore qu'au début des hostilités, mais déjà les Allemands avaient, sinon donné toute leur mesure, du moins inauguré leur système d'intimidation sauvage ; déjà, dans la Belgique traîtreusement envahie, la *furor teutonicus* multipliait les excès, accumulait les victimes innocentes. Aerschot, Dinant, Andenne avaient été le théâtre d'atrocités sans nom et Louvain était en flammes.

Songeant au Pape qui allait, dans ces tragiques conjonctures, prendre en mains le gouvernail de Pierre, nous disions : « Quel devoir magnifique lui échoit ! Quel beau rôle il va avoir à jouer ! » Dans cette anticipation s'exprimaient à la fois l'instinctif hommage à « la plus haute autorité morale qui soit au monde » et notre confiance ingénue dans l'intervention de cette Eglise, gardienne de la vérité et protectrice des faibles, dans le *non licet* du Pontife que son caractère élève au-dessus des puissances du siècle et institue censeur des abus de la force. Il nous semblait impossible que le premier acte du nouvel élu ne fût pas de se solidariser avec la catholique Belgique et de flétrir, devant l'univers chrétien, ses criminels agresseurs. Nous escomptions ce geste de la Papauté, comme si un Grégoire VII allait revivre en Benoît XV.

Le geste ne vint pas ; et, après sept mois écoulés, malgré les faits de nature à le justifier plus amplement, il n'est point venu encore. Tout au contraire, par ses écrits, par ses paroles, par celles de son proche entourage, le successeur de Pie X a manifesté une répugnance invincible à se prononcer explicitement, et, pour mieux dire, la résolution arrêtée de tenir, entre les deux camps, une position d'attente. Elle dure encore. Déplorer, en formules générales, les maux de la guerre ; tout au plus blâmer ses excès « quels que soient ceux qui s'en rendent coupables » et regretter « que la violence dans l'attaque ait dépassé toute mesure », inviter l'univers catholique à s'unir à lui en priant pour la paix ; ajoutons-y de charitables initiatives pour améliorer la condition des prisonniers respectifs, voilà tout ce que le Souverain-Pontife a cru pouvoir se permettre pour concilier les obligations de la charge apostolique et la préoccupation de ne pas mettre en cause, ou, qui sait, en échec, l'autorité du Saint-Siège. Celui-ci entend demeurer rigoureusement « impartial » et, selon une expression de M. Denys Cochin, le pape a dit « ce qu'il pouvait et devait dire ».

Mais, par là, il nous a déçus. Et la déception a été d'autant plus vive que l'élection de Benoît XV, que le choix de ses collaborateurs directs avaient été, chez nous, chaleureusement accueillis. Il faut même avouer que l'inertie pontificale a fait naître quelques doutes sur la réalité des sentiments dont ceux qui connaissaient le cardinal Della Chiesa et le cardinal

Gasparri se félicitaient pour notre pays. Mais une déconvenue n'est pas très propice à bien juger ceux qui nous les causent. L'attitude officielle du chef de l'Eglise et du secrétaire d'Etat du Saint-Siège ne se détermine pas exclusivement par leurs dispositions personnelles, et ne saurait suffire à nous rendre celles-ci désormais suspectes. Ce serait un raisonnement un peu simpliste que de conclure, des sympathies françaises du Pape et du cardinal Gasparri, à un accord nécessaire et constant de leurs décisions et de nos préférences.

Il est vrai, le désaccord, ici, est profond; mais est-il inexplicable? L'acte que nous attendions du Souverain-Pontife s'imposait-il à lui comme il nous le semble, et sommes-nous, autant que certains le soutiennent, fondés à lui reprocher de ne l'avoir pas fait ?

Penser de la sorte, c'est ne pas tenir compte d'un certain nombre de faits qu'il n'est qu'équitable de rappeler.

§

Songeons d'abord à quelle heure critique Benoît XV se voit imposer la tiare.

Elle est bien moins propice à la hardiesse des déterminations qu'aux conseils de la prudence et de la temporisation. On est aux premiers jours d'une conflagration gigantesque. Dans le tohu-bohu et l'excitation des controverses, dans le tumulte des armes, la vérité s'environne de nuées; chaque combattant atteste sa loyauté et son bon droit. Dans quel camp sont la bonne foi et la justice ? C'est à cette heure trouble que Benoît XV s'enferme dans le Vatican. Il y entre trop tôt ou trop tard. Trop tôt pour y dominer, d'une autorité affermie, consacrée par une expérience suffisante du souverain pontificat, les intrigues et les pressions qui vont assaillir le Saint-Siège; trop tard pour y apporter une opinion, acquise dans la sérénité, mûrie en dehors des responsabilités du pouvoir, et assez assurée pour n'avoir point à redouter les menées qui tenteront de le circonvenir. Pour un diplomate comme le cardinal Della Chiesa aucune conjoncture n'était moins propre à lui permettre de jouer d'emblée le grand rôle arbitral que certains rêvaient pour Benoît XV.

Un lieu-commun très accrédité représente le Vatican comme un incomparable poste d'information, comme l'observatoire

sans égal d'où l'on embrasse l'univers, le centre où tout converge. C'est une réputation qu'entretiennent volontiers tous ceux qui y colportent les petits ragots d'antichambres, de salons ou de sacristies. Les nouvelles foisonnent à Rome, en effet, et y entrecroisent leurs contradictions ; mais, pour peu qu'on ait suivi de près quelque question qui s'y devait trancher, on est frappé de la difficulté qu'éprouve la vérité à émerger de ce lacis. Comment se reconnaître dans le disparate des dépêches d'agences, des « indiscrétions » de chancellerie, des potins de la prélature, des racontars de presse et des versions d'intéressés? On est trop renseigné pour l'être bien.

Sans doute, le Saint-Siège a des sources directes d'information et les communications de sa diplomatie ; mais, après le trop célèbre cas Montagnini et celui tout actuel du délégué pontifical en Belgique, il est, pour le moins, très prudent de ne pas attacher, à la documentation des nonciatures, une confiance sans réserve. On conviendra que cet état de choses conseille la retenue et fasse redouter toute précipitation. C'est un motif que le Saint-Siège est très fondé à invoquer, en tout cas.

§

Il y a lieu, en outre, de tenir compte d'une considération importante.

C'est un fait avéré qu'en général, dans ce qu'on appelle à Rome le *monde noir*, que dans les milieux ecclésiastiques et jusqu'au sein de la Curie, on incline davantage du côté de l'Austro-Allemagne que du nôtre. Cela est sensible aujourd'hui, mais cela est vrai depuis longtemps, encore qu'on n'aime pas à l'entendre dire et que des catholiques français aient été traités sans ménagements pour l'avoir su voir et pour l'avoir dit. Cette vieille disposition favorable à la cause allemande, qui se traduit actuellement à notre égard par une neutralité de forme hostile, procède de causes variées.

Pour les uns c'est une raison d'affinités. En même temps qu'ils y admirent leur idéal d'un gouvernement fort et même à poigne, l'Allemagne leur paraît représenter ce principe d'ordre statique, ce régime d'autorité, cet ostensible respect des hommes et des choses d'Eglise dont, à leurs yeux, la France est la négation la plus expresse. D'autres, très voisins de ceux-ci, ne seraient pas sans angoisse s'ils pensaient n'avoir à

opter qu'entre la victoire de l'empire luthérien ou celle de la République franc-maçonne. Par bonheur il y a l'Autriche, qui permet de satisfaire à la fois ses préférences et ses aversions; il y a la catholique Autriche, où les cardinaux ont rang de princes, où les archiducs-héritiers participent aux processions du Saint-Sacrement, et où l'action du clergé a l'appui du pouvoir, pour autant qu'elle ne contrarie pas sa politique. Tous les esprits de cette sorte s'accordent dans une façon simpliste d'envisager la guerre. Il y a d'un côté la Duplice, où domine l'élément catholique, où prévaut en tout cas le respect des choses religieuses ; — au surplus, qui sait si la victoire des Allemagnes ne favoriserait pas le retour des dissidents luthériens à l'unité ? — et il y a, de l'autre, la Triple-Entente avec son Angleterre et sa Russie schismatiques, avec sa France libérale et apostate. Sur l'issue de leur duel, les préférences vont de soi: les opinions dictent les vœux.

A ces adversaires de notre cause, il faut joindre ceux qui subissaient le prestige de l'Allemagne, de sa richesse, de sa culture et qui croyaient à la victoire de ses armes ; ceux à qui imposaient l'organisation, l'activité des catholiques allemands, l'influence du Centre catholique devenu le plus puissant des partis et l'un des facteurs de la politique de l'empire; ajoutons-y, sans insister, les amis que l'Allemagne, dès longtemps, a su s'assurer par une propagande savante, persévérante et qui ne néglige aucun moyen. Enfin, il n'est pas jusqu'à la conception d'une politique du Saint-Siège qui ne nous ait valu les dispositions malveillantes de quelques-uns ; de ceux, principalement, qui se raidirent contre les directions de Léon XIII ou encore de ceux qui, envisageant un retour de fortune des destinées nouvelles pour la Papauté, redoutent de voir compromettre cet avenir par une méprise interventionniste du Chef de l'Eglise.

Voilà en face de quels partis-pris, de quelles préventions, peut-être de quel esprit de chimère, Benoît XV allait se trouver quand se fermèrent sur lui les portes du Vatican.

§

Mais, il y a plus. L'inégalité entre les groupes belligérants, qui résultait du fait que l'un d'eux bénéficiait de si actives intelligences dans la place, s'accroissait d'un autre. Les deux

camps n'étaient pas également défendus à Rome par leur représentation officielle ; or, la cause de celui qui l'était le moins devait inévitablement en souffrir. L'Austro-Allemagne avait auprès du Pape ses ambassadeurs accrédités et l'on vit bientôt les effets de leur zèle entreprenant. Pour contrecarrer leur propagande et déjouer leurs manœuvres, la Triple-Entente n'avait à Rome que le représentant de la Russie orthodoxe et celui de la Belgique, que les procédés de leurs adversaires paraissent avoir pris au dépourvu et qui se laissèrent, en tout cas, gagner de vitesse. Ce n'est qu'assez tardivement que le gouvernement britannique prit l'initiative de déléguer, auprès du Souverain-Pontife, un envoyé extraordinaire, dans la personne de sir Howard. Quant à la France, qui devait être, avec la Belgique, la principale accusatrice de l'Allemagne, elle n'avait à Rome aucun mandataire autorisé, aucun porte-parole de son gouvernement. Jamais la rupture de la République avec le Saint-Siège n'a été plus regrettable, ni ses inconvénients plus manifestes. En face des légations d'Allemagne et d'Autriche assaillant le Pape de leurs demandes d'audience, de leurs mémoires, de leurs plaidoyers et de leurs notes, les moyens de riposte de la Triple-Entente paraissent avoir été moins efficaces ; peut-être ses diplomates auprès du Vatican n'étaient-ils pas sans embarras, dans une situation plus propre à raviver de fâcheux souvenirs qu'à les faire oublier et qui mettait la France dans l'obligation d'être défendue par personne interposée. Quoi qu'il en soit, quel que fût le désir du Souverain-Pontife de « tenir la balance égale » entre les combattants, il était bien difficile de maintenir en équilibre deux plateaux inégalement chargés et de discerner, du premier coup quels faux poids faisaient incliner l'un d'eux.

§

Que se passa-t-il, en effet, lorsque, dès les premières semaines de la guerre, le système de terrorisme appliqué, en Belgique et en France, par les armées allemandes provoqua partout des protestations indignées et que la clameur des victimes retentit jusqu'au Vatican, implorant une parole vengeresse ? Elle y avait été devancée, combattue et calomniée.

On avait d'abord usé de l'équivoque. Alors qu'au nom des cités pillées ou détruites, des églises profanées, des monu-

ments illustres devenus des ruines, des femmes outragées, des innocents massacrés, on demandait au Pape de stigmatiser les atrocités allemandes et la doctrine sauvage où elles trouvent leur cause, les avocats de l'Allemagne affectèrent de croire qu'on tentait d'engager le Saint-Siège dans le conflit et de lui faire prendre parti sur le fond.

Il ne s'agissait de rien de pareil.

On ne pouvait demander au gouvernement pontifical ce qu'on n'exigeait point des gouvernements qui s'étaient déclarés neutres. On attendait simplement du Vicaire du Christ qu'il rappelât, aux peuples de Sa Majesté Apostolique et aux sujets catholiques du Kaiser, les intimations de la morale chrétienne et les sanctions qu'elle porte contre ses transgresseurs responsables. On ne demandait pas à Benoît XV de se prononcer dans le différend politique qui opposait, sur les champs de bataille, cinq grandes nations, on déférait au magistère du Pontife des actes odieux et une méthode scélérate. Le Pape s'y trompa-t-il et réussit-on à l'ébranler par l'équivoque sur le caractère de l'appel qui lui était adressé? Il le semblerait, car, dans l'allocution publique qu'il prononça en Consistoire, il formula avec netteté la doctrine de l'Eglise sur la guerre — ce qu'il devait faire ultérieurement avec plus d'ampleur dans l'encyclique qu'il consacra à ce sujet, — mais aussitôt, il ajoutait qu'il était « tenu de garder une complète impartialité » et que, « s'il agissait autrement »..., il attirerait à la religion des aversions et des haines et exposerait à des troubles fort graves la tranquillité et la concorde intérieure de l'Eglise ». Mais, dénoncer le mal et censurer le coupable, ce n'est pas enfreindre l'impartialité. Et, pour conjurer une « aversion », le Pape risquait d'en soulever une autre, s'il n'avait pas été plus sûr de la docilité française que de la turbulence allemande.

A ce moment, d'ailleurs, le Pape n'était pas complètement éclairé sur la gravité des faits et la valeur des accusations. Il était naturel qu'il ne voulût pas s'engager à la légère. Les plaintes n'avaient point encore revêtu leur forme officielle, l'effrayante autorité des enquêtes instruites et publiées depuis par les commissions française et belge. La démonstration n'était pas encore éclatante que l'Allemagne n'a que deux procédés : la violence et le mensonge : la violence, quand elle n'envisage que son dessein; le mensonge, quand elle a à répondre

de ses violences. Pour détourner l'effroyable responsabilité qui pesait sur elle, l'Allemagne a donc menti et fait mentir, cyniquement, opiniâtrement. Elle a inondé le monde de ses informations frauduleuses, de ses dénégations, de ses démentis. Elle a feint l'indignation ; elle s'est défendue en contre-attaquant, en accusant à son tour, en calomniant ses victimes. Par toutes les voix dont elle disposait : les officielles, les serviles et les vénales, ses agents, ses savants, ses reptiles, ses socialistes, elle s'est représentée comme livrée à une conjuration ; jamais armée plus disciplinée n'a conduit plus humainement la guerre qui lui était « imposée ». Elle a fusillé des civils, maltraité des prêtres, rasé des villages, incendié Louvain? c'est qu'elle était harcelée par des « francs tireurs », ou que les habitants avaient tiré sur elle ; Reims a été bombardée, sa cathédrale saccagée? c'est que, dans ses tours, on avait installé « des postes d'observation ».

Ce procédé tenace, méthodique, de déformation des faits finit par créer l'indécision, l'hésitation, le doute, dans l'esprit des tiers, s'il n'y est pas répondu par un contradicteur toujours en haleine. Mais comment la vigilance de celui-ci ne se trouverait-elle pas, par instants, en défaut ?

Et c'est de la sorte qu'on est parvenu d'abord, à force d'audace et de feintes, à jeter la suspicion sur les griefs les plus solidement fondés. « N'allons pas trop vite, pouvait-on insinuer alors, dans le voisinage du Vatican ; voyez combien les versions sont contradictoires ; ces malheureuses victimes de la guerre sont bien dignes de commisération et de sympathie, mais comme, de leur part, la tendance à dramatiser, à exagérer serait naturelle ! Attendons d'être sûrs des faits, avant de nous prononcer. Surtout, que le Saint-Père se réserve ! Quelle imprudence ne serait-ce pas, que de céder aux sollicitations d'une pitié susceptible de l'entraîner dans une méprise ! » Voilà ce qui, de mille façons, a été dit à Rome et l'on conçoit que l'état d'esprit qui en résultait ait eu quelque part dans les atermoiements du Pape.

L'effet de la propagande allemande n'a été ni assez tôt, ni assez fermement, ni assez persévéramment combattu. Il eût fallu, dès la première heure, s'opposer à son cheminement souterrain et ne laisser à personne le droit de se prévaloir de son incertitude pour s'abstenir.

Qui sait si les hésitations du Souverain Pontife ne seraient pas tombées devant une manifestation collective de l'épiscopat français, lui apportant, avec sa plainte motivée, d'expresses, d'énergiques revendications ? Qui peut dire ce qui serait advenu à l'heure opportune, si, au nom des gouvernements alliés, leur mandataire fût venu dire au Souverain Pontife : « Je viens à vous en accusateur. Voici mon dossier: voici mes preuves. Je vous dénonce l'accusé. Je le cite à votre tribunal. Jugez entre nous ! » Cet appel à la sentence du Pape, il semble que le respect ait dissuadé de l'adresser, comme il détourne encore de le réitérer, et comme il inspire certaines explications un peu faciles et conventionnelles de la réserve du Saint-Siège.

On est un peu étonné, disons-le en passant, des arguments qu'on voit développer çà et là pour la justifier.

Négligeons l'étrange argument tiré de l'analogie entre le « Père commun des fidèles » et le père de famille, comme si la charge de celui-ci l'obligeait à demeurer inerte dans les conflits de ses enfants ; comme si, précisément, son rôle de chef n'était pas de maintenir l'ordre entre eux, de sévir contre qui le trouble et de donner raison à qui a raison.

Aucun esprit politique ne contestera, d'autre part, que les lourdes et vastes responsabilités qui pèsent sur le Chef de l'Eglise ne requièrent de sa part une grande prudence, et que la complexité des problèmes qu'il a à résoudre ne l'oblige à se garder de toute précipitation, à envisager les répercussions de ses actes, et à tenir le plus grand compte des contingences — encore que le cas actuel ne soit pas un très bon exemple de ceux où l'on conçoit la possibilité des compromis — mais plusieurs de ceux qui nous offrent complaisamment ces sages considérations oublient un peu trop qu'ils tenaient naguère un langage différent lorsqu'ils louaient précisément Pie X de n'avoir connu que les principes et de leur avoir, quoi qu'il dût arriver, tout subordonné. Comment n'ont-ils pas vu que leur apologie de Benoît XV est la censure indirecte de son prédécesseur ?

Quoi qu'il en soit, par la force des événements — hier encore c'était l'incident du cardinal Mercier — le Pape est saisi et il est vraisemblable qu'il ne pourra éviter de se prononcer (1).

(1) C'est, semble-t-il, en ce sens qu'il est permis d'interpréter les paroles sui-

Mais il est à craindre que, quand il le fera, il ne soit trop tard et que, pour rappeler une boutade célèbre, Benoît XV n'ait « un bel avenir derrière lui ».

§

Plus tard, il sera peut-être trop tard, parce que l'abstention volontaire et persistante du Saint-Siège aura produit des conséquences dont quelques-unes seront difficilement réparables.

Elle aura, sur l'opinion, — même catholique — un effet différent selon le mobile auquel on l'attribuera, en fin de compte. Si, chez nous, on se convainc qu'il ne faut chercher, comme je le crois, la cause de l'extrême réserve du Saint-Père que dans ses scrupules de conscience et la volonté de ne se prononcer qu'en toute assurance, l'humeur que ses atermoiements ont provoquée ne sera que passagère ; mais s'il arrivait qu'on ne pût les expliquer que par des arrière-pensées ou des calculs politiques, le prestige et l'autorité du Saint-Siège pourraient sortir de l'aventure singulièrement amoindris.

Autre conséquence : l'attitude de Benoît XV, qui atteste combien peut nous être dommageable l'état de rupture avec le Vatican, aura rendu cependant plus difficile de renouer avec lui. Ce qui était envisagé comme possible au lendemain du Conclave rencontrerait maintenant des obstacles qu'on croyait levés. Ceux qui n'ont cessé de préconiser le rapprochement et ceux qui le considèrent encore comme désirable ne peuvent pas se dissimuler la recrudescence de certaines préventions qui les obligent à ajourner *sine die* leurs espérances.

Enfin, notre politique intérieure risque de subir le contrecoup de l'excessive prudence pontificale. C'est un effet qui inquiète les amis sincères de la paix religieuse dans notre pays. Les catholiques sont nombreux qui se trouvent dans la cruelle alternative, s'ils ne taisent leurs sentiments, de paraître irrévérencieux et indociles envers le chef de leur Eglise, ou, s'ils les contraignent par discipline, d'avoir à redouter la suspicion de leurs concitoyens. Tout l'heureux effet de la fusion natio-

vantes prononcées par Benoît XV, au cours de sa réponse à l'allocution du nouveau ministre de Belgique, M. van den Heuvel :

Nous souhaitons à Nos chers fils de Belgique de pouvoir bientôt saluer le beau soleil de la paix sur l'horizon de leur patrie. Nous voudrions même ne pas devoir Nous borner à de simples souhaits, mais, pour le moment, Nous demandons que les Belges ne veuillent pas douter de la bienveillance dont Nous aimons à les entourer.

nale dans la communauté des mêmes devoirs et le partage des mêmes dangers, toute la sympathie acquise à l'Eglise de France par le mâle exemple d'un clergé patriote peuvent d'un coup se trouver compromis.

Puisqu'à Rome on tient à éviter ce qui « attirerait à la religion des aversions et des haines », il serait prudent qu'on ne méconnût pas cet état de choses.

Mais, peut-être, le problème qui vient de se poser nous rendra-t-il désormais plus attentifs à une distinction qu'il ne faudrait jamais perdre de vue quand il s'agit de Rome. Il y a deux institutions au Vatican : il y a un centre doctrinal qui est l'Eglise catholique ; il y a le Saint-Siège qui est un gouvernement ; selon la formule du vieil évêque de Crémone, Mgr Bonomelli, il y a « l'Eglise » et « les hommes d'Eglise. » De molles habitudes, favorisées par beaucoup d'insouciance, inclinent à les confondre dans la même vénération. Ce serait un heureux résultat de l'incident qui vient d'émouvoir si fort, s'il contribuait à nous faire prendre une conscience plus nette d'une distinction nécessaire entre le magistère de l'Eglise et la politique pontificale. Comme tout ce qui est conduit par les hommes, celle-ci est sujette à l'erreur, et ce n'est point en tant qu'il y préside que le successeur de Pierre a les promesses de l'infaillibilité.

RAOUL NARSY.

L'ATTAQUE DES DARNADELLES

LA PREMIÈRE PHASE

—

Le 19 février 1807, une escadre anglaise, sous le commandement du vice-amiral Duckworth, composée de sept vaisseaux, de deux frégates et de quelques bâtiments légers, forçait le détroit des Dardanelles. Elle ne perdait qu'une soixantaine de marins, tués au passage par les boulets des châteaux de Chanak et de Kilid-Bahr. Deux jours plus tard, le 21 février au matin, après avoir incendié une division turque, postée à l'entrée de la Marmara, l'escadre du vice-amiral Duckworth se présentait devant Constantinople. L'amiral anglais pensait, par ce coup de force, exécuté sans le secours d'une troupe de débarquement, frapper de terreur la ville des Osmanlis et arracher au tremblant Sultan Sélim les conditions les plus humiliantes. Il espérait, en dernier terme, forcer ce dernier à se déclarer contre la France. A la vérité, le coup faillit réussir.

Mais un homme énergique se trouvait auprès du Divan : L'ambassadeur de France général Sébastiani. Celui-ci releva les courages, improvisa la défense avec le concours de quelques officiers français, arrivés en hâte de l'armée de Dalmatie. Il galvanisa Sélim lui-même, qu'une lettre de l'Empereur, débordante de promesses, arrivée fort à propos, acheva de ranimer. La populace arménienne, grecque, juive, s'employa avec fureur aux travaux de défense. La côte, de San-Stefano à la Corne d'Or, se couvrit de canons, pendant que des équipes de travailleurs, sous la direction d'officiers français, s'employaient à fortifier le passage des Dardanelles. Sébastiani avait réussi à convaincre tout le monde de l'impuissance de l'escadre ennemie, privée de toutes troupes de débarquement, contrariée par les vents et les courants du Bosphore, en présence d'une ville immense, résolue à se défendre.

Le vice-amiral Duckworth, après une vaine démonstration devant San-Stefano, avait mouillé ses vaisseaux aux îles des Prin-

es. Là, il essaya vainement, en parlementant, d'imposer ses exigences. Il ne put rien obtenir. Le 2 mars, il faisait lever l'ancre ses vaisseaux et après une seconde démonstration, poussée cette fois jusque dans les eaux de la Corne d'Or, il virait de bord et abandonnait définitivement la partie. Le soir, il mouillait à l'entrée des Dardanelles, dans les eaux de la Marmara. Le lendemain 3, pour la seconde fois, le vice-amiral Duckworth forçait le fameux passage entre Chanak et Kilid-Bahr. Mais cette fois, les dommages étaient plus importants. Les Turcs s'étaient ressaisis et avaient amélioré leurs ouvrages de défense. L'escadre anglaise perdait deux corvettes et avait 200 tués et 400 blessés. Encore avait-elle été favorisée par les vents, puisqu'elle ne mit qu'une heure et demie pour franchir la partie la plus étroite du canal, de Nagara à Chanak. Arrivée à Ténédos, elle rencontrait une escadre russe, sous le commandement de l'amiral Séniavine. Celui-ci tenta sans succès une démarche auprès de l'amiral anglais pour recommencer l'opération avec leurs forces réunies.

Quand on lit le récit de cet audacieux fait d'armes, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la similitude des situations et des circonstances, entre les événements actuels et ceux dont le mois de février 1807 fût le théâtre, sur le chemin de Constantinople. Il n'y a que quelques noms à changer, — et ce travail de l'esprit se fait en quelque sorte automatiquement à la lecture, — pour avoir l'illusion d'assister à une scène contemporaine, qui a été sur le point d'être vécue. Le général Sébastiani n'est plus là ; mais le vieux von der Goltz tient sa place et a pris son rôle ; M. de Lascours s'est mué en un personnage gourmé sous les traits du général Limians von Sanders ; et combien d'autres ! Tant il est vrai que les Turcs ont eu toujours besoin de tuteurs pour leurs affaires sérieuses. Après une si longue période dévolue à l'influence française, nous assistons aujourd'hui à la pire disgrâce qui pût échoir avant sa déchéance définitive à cette race, dont l'indolence charmante s'alliait avec tant d'harmonie à la douceur du ciel sous lequel son Destin l'avait appelée à vivre.

Nous voyons sa grâce native subir la tutelle tyrannique des pataudes de Germanie. Ainsi se déforment les lignes de sa civilisation, et s'abolit son génie particulier. Il ne reste aujourd'hui qu'un peuple de roquets insolents, d'une prétention outrée,

dissimulant à peine, sous un faux vernis d'Européanisme, ses vices ancestraux.

Est-ce le beau fait d'armes du vice-amiral Duckworth, malgré qu'il fût resté sans résultats, qui a influencé le gouvernement britannique et lui a fait admettre la possibilité d'accomplir une semblable entreprise de nos jours? C'est bien possible. Les fastes du passé exercent toujours une influence sur l'homme qui doit établir un plan d'action sur un théâtre où d'autres se sont déjà illustrés.

Mais procédons nous-mêmes à l'examen de cette possibilité à la lueur d'autres événements que celui dont il vient d'être question. Ces événements sont nombreux dans le passé; l'enseignement qui se dégage à les consulter offre une unité remarquable.

Le 2 avril 1801, une escadre anglaise, sans le secours d'aucun corps de débarquement, attaque Copenhague. Il s'agit de châtier la ligne des neutres. Nelson, qui commande une division de l'escadre, accomplit en cette circonstance son plus beau fait d'armes. Jamais, il n'a été plus audacieux. En surmontant les pires difficultés, il élonge sa ligne de vaisseaux entre l'île de Seeland et l'îlot de Middelground et bombarde toute une journée les forts danois sous la gueule des canons ennemis. Ses vaisseaux sont hachés. Il s'en tire par un excès d'audace, après avoir perdu 1200 hommes. Il ne se dégage que grâce à une suspension d'armes qu'il obtient parce qu'il réussit à en imposer encore à l'adversaire par son aplomb, par sa maîtrise de soi. Mais son action reste sans résultats positifs.

Six ans plus tard, en 1807, le gouvernement britannique recommence la même opération. Mais la leçon de 1801 a porté ses fruits : une escadre et un corps de débarquement de 27000 h. paraissent en même temps devant Copenhague. L'escadre bloque et bombarde le port pendant que le corps de débarquement est employé à la besogne principale. Copenhague capitulait après une semaine de siège. Les Anglais n'éprouvaient dans cette seconde entreprise que le sixième des pertes subies en 1801 et leur objectif était pleinement atteint.

La guerre de Sécession est pleine d'exemples particulièrement suggestifs. Attaque heureuse des forts de Port-Royal, en novembre 1861, par l'escadre de l'amiral Dupont, comportant le forcement de la passe, puis le bombardement des

ouvrages à revers ; première attaque de Charleston, en avril 1863, sans le concours des troupes de débarquement. Echec complet. Reprise de l'opération, deux mois plus tard, avec la coopération d'un corps expéditionnaire ; l'opération est suivie de succès après six mois de lutte.

Les opérations de Ferragut et de Porter sur le Mississipi sont tout à fait instructives. Elles s'étendent sur une période de deux années ; elles exigèrent une somme de patience et d'efforts, dont on ne tient pas assez compte lorsqu'on considère ces événements à distance, avec le recul du temps. On est toujours porté à croire qu'ils ne nécessitèrent que quelques heures pour leur succès. Le forcement de la passe de Mobile, en août 1864, est un exemple typique : ce forcement fut précédé, dès le mois de février, d'un bombardement à grande distance, qui ne fut suivi d'aucun résultat. On lançait déjà des *marmites* à cette époque : les bombes tirées par les bombardes de l'amiral Ferragut creusèrent dans l'intérieur et autour des ouvrages des trous qui atteignirent jusqu'à 2 mètres de profondeur. Il suffit de quelques sacs de sable pour les combler. Aucun organe essentiel de la défense ne fut atteint.

En août, Ferragut se décide au forcement de la passe. Il y réussit en perdant un navire, détruit par une torpille, et environ 180 hommes. Entre temps, un corps expéditionnaire avait mis pied à terre et réduisait méthodiquement, l'un après l'autre, les ouvrages de l'entrée de la baie. Quant à Ferragut, après avoir forcé la passe, il se présentait devant la ville de Mobile. Il dut reconnaître bien vite qu'il resterait impuissant à provoquer une capitulation avec les seuls moyens dont disposait son escadre. Il lui fallut attendre encore six mois l'arrivée d'une armée de débarquement. Mobile ne capitula qu'au mois d'avril de l'année suivante.

A la suite de ces événements, dont l'examen détaillé nous eût entraîné trop loin, il fut acquis que le forcement d'une passe fortifiée par une escadre bien en mains était une opération toujours possible. Le brave Ferragut, qui était autorisé par ses prouesses à ne plus douter de rien, écrivait dans un rapport : « On peut forcer les passes défendues par des forts ; nous l'avons fait et le ferons aussi souvent que cela sera nécessaire. » Son Ministre lui répondait ; « Vous avez montré l'efficace et irrésistible puissance d'une force navale conduite

par un esprit brave et vigoureux, et l'insuffisance de quelques batteries pour arrêter le passage d'une flotte ainsi conduite et commandée. » De son côté, l'amiral Porter, le vaillant second de Ferragut, déclarait : « Passer devant une batterie est chose très facile quand la passe court en ligne droite et qu'il n'y a pas, au-delà, d'ouvrages que l'on ne puisse dépasser ; en un mot, pour employer une expression militaire, si l'on peut tourner la position. Aucun des forts existant actuellement ne peut empêcher une flotte de passer. »

Tous ces braves gens, exaltés par leurs victoires, oubliaient de remarquer que, presque toujours, leurs brillants faits d'armes, quand ils n'avaient pas été appuyés par un corps expéditionnaire, étaient restés à peu près stériles.

Le perfectionnement des moyens d'attaque et de défense, réalisé depuis les événements qui viennent d'être rappelés sommairement, n'infirme en rien les enseignements qu'on a pu en dégager au moment où ils venaient de s'accomplir. On admettra que ces enseignements doivent être maintenus dans leur intégralité, si on observe que, malgré les progrès considérables obtenus dans la puissance des armes, il existe toujours un rapport d'une valeur à peu près constante entre les moyens dont dispose l'attaque et ceux qui sont la ressource de la défense.

§

Le forcement du passage des Dardanelles par une flotte seule, réduite à ses propres moyens, est-il une entreprise réalisable ? A la guerre tout est possible. Qu'il nous soit permis de rappeler ici le mot d'un amiral, qui ne manquait pas d'esprit, auquel on demandait de tenter une opération hérissée de difficultés : « Si c'est très difficile, je le ferai, répondit-il ; si c'est impossible, je le ferai faire. » Et il ordonna de le faire. L'essentiel est d'établir à l'avance la balance entre les pertes probables et les bénéfices que peut laisser l'entreprise, en admettant le succès chèrement payé. Si l'on accepte cette balance, il n'y a plus à reculer une fois l'opération commencée ; c'est ce qu'on appelle conserver son moral. Ainsi, une flotte résignée à subir 50 o/o de pertes réussira à forcer le passage des Dardanelles, dans leur état actuel de défense. Nous évaluons un peu arbitrairement ce pourcentage ; le don de prophétie n'est pas en nous. Nous estimons toutefois que

ce chiffre n'est pas déraisonnable. L'important est de savoir si cette flotte, diminuée de moitié et sans troupes de débarquement, exercera encore une action efficace à son arrivée devant Constantinople sur les directives de la guerre. Nous laissons à chaque lecteur le soin de répondre en s'aidant de ses lumières personnelles; mais remarquons qu'un politique a pu, raisonnablement, estimer que le bénéfice d'enlever la Turquie à l'alliance germanique devait compenser la perte de dix cuirassés. Ne nous arrêtons pas au matériel. Parlons sec : une telle perte représente 8 à 10.000 hommes hors de combat. C'est le chiffre normal de la rançon d'une grande victoire.

La défense des Dardanelles est-elle donc si puissamment organisée? De tout temps, cette défense préoccupa les Ottomans. A peine installés en Europe, ils comprirent tout de suite qu'elles constituaient les clefs du royaume. Le premier soin de Mahomet II fut de faire construire les fameux châteaux des détroits. Un de nos officiers, le baron de Tott, qui séjourna vingt-trois ans en Orient et qui nous a laissé de si curieux *Mémoires sur les Turcs*, fut chargé, après la bataille de Tchesmé, en 1770, de réorganiser la défense des Dardanelles.

Sous Sélim III, des officiers français, dont un émigré, Juschereau de Saint-Denys, s'employèrent, comme nous l'avons vu plus haut, à améliorer la défense du passage. De nos jours, un certain nombre d'ouvrages furent exécutés d'après les principes du général Brialmont. Enfin, tout récemment, sous la direction des officiers du Kaiser, les Dardanelles ont vu la plus formidable accumulation de batteries s'échafauder sur leurs rives.

Nous avons, sous les yeux, le plan de l'armement des 31 ouvrages permanents qui assurent actuellement la défense des Dardanelles. L'énumération de cet armement serait fastidieuse pour nos lecteurs. Disons simplement que les ouvrages, dont le plus grand nombre avoisinent la passe de Chanak, s'étendent sur les deux rives du détroit, en croisant leurs feux ou en balayant le canal dans le sens de sa longueur. De telle sorte qu'une flotte voulant forcer le passage à 15 nœuds, en admettant détruits les ouvrages de l'entrée, aurait à subir le feu ininterrompu de 80 pièces de gros calibre et de 38 de moyen calibre, sans compter la petite artillerie, pendant

près de trois heures, l'intensité du feu allant en diminuant à partir de la troisième heure.

La nature des choses impose donc à qui voudrait tenter le passage de procéder avec méthode. L'opération devrait comporter deux phases principales : l'une exclusivement employée à la destruction des ouvrages défendant les abords du détroit; la seconde, plus longue et plus pénible, consistant en un bombardement systématique des ouvrages garnissant les rives intérieures. Cette seconde phase s'achèverait par le forcement de la passe de Chanak, dès que le ralentissement du feu de ces ouvrages donnerait la certitude de leur prochain épuisement.

§

Au point de vue naval, l'opération, qui a frappé de stupeur le monde oriental, ces jours derniers, semble avoir été conduite avec autant de méthode que d'énergie. Malheureusement, la saison était peu favorable : les mois de février et de mars sont les plus mauvais de l'année dans le bassin oriental de la Méditerranée. De violents coups de vent y sont fréquents. De trop nombreuses interruptions imposées par les intempéries ont nui à la conduite des opérations, en brisant leur continuité et en permettant à l'adversaire de se ressaisir dans les accalmies, de réparer les dommages causés dans les jours précédents.

Après une réunion de forces imposantes et une préparation sérieuse, l'attaque débutait, le 19 février, par un bombardement à grande distance des six ouvrages défendant l'entrée du détroit : le groupe de Sebdul-Bahr, à l'extrémité de la Pointe d'Europe, et celui de Koum-Kalé, sur la Pointe d'Asie. Le résultat de cette première journée fut à peu près nul. Le bombardement s'était continué à des distances variant entre 9.000 et 12.000 mètres. Quatre navires y avaient seuls pris part.

Le 25, huit navires ouvraient le feu sur les mêmes ouvrages et s'en approchaient jusqu'à 3.000 mètres. Ses résultats furent terrifiants. Suffren aura raison, de tout temps, quels que soient les progrès balistiques; il faut combattre à portée de pistolet, si l'on veut faire un judicieux emploi de sa poudre. Vingt-une pièces de gros calibre étaient réduites au silence en quelques heures. Grâce à leur mobilité, les navires avaient pris la supériorité sur les ouvrages de terre, en ne subissant

que des pertes insignifiantes. Vers 5 heures du soir, un obus heureux faisait sauter la poudrière de Sebdul-Bahr : une gerbe de poussière et de fumée s'élevait à plus de trois cents mètres dans les airs. Le village, aux maisons blanches, sis à côté, commençait à brûler. Les témoins de cette journée gardent le souvenir d'une scène d'une beauté terrible et grandiose. Leur moral s'exaltait à mesure. Un vent de victoire les poussait vers la terre promise.

Aucune troupe de débarquement ne se trouvait à pied d'œuvre au lendemain de cette magnifique journée. Il était indispensable cependant de mettre pied à terre pour achever la destruction des ouvrages, réduits au silence la veille par le feu des navires. Car le canon du large peut bouleverser des ouvrages, en chasser les défenseurs, en ruiner les abris ; il reste presque toujours insuffisant à en achever la destruction complète. Le 26, des marins furent mis à terre pour parfaire cette destruction; ils s'y employèrent de leur mieux. Il fallut y revenir le lendemain, puis le surlendemain, mais cette dernière fois, nos marins se heurtèrent à des troupes retranchées derrière des réseaux de fil de fer. Il fallut se rembarquer en subissant des pertes sensibles.

Le 26 et le 27 et dans les journées suivantes, sauf une journée d'interruption, des navires entrés dans le détroit poursuivaient le bombardement méthodique des ouvrages intérieurs. Le 4 mars, on commençait l'attaque des ouvrages de la pointe Képhez, à mi-chemin de la passe de Chanak. Ce jour-là, les premières troupes françaises et anglaises arrivaient à Lemnos ; elles devaient y rester inutilisées. Le 5, l'attaque des ouvrages qui défendent la ligne Kilid-Bahr-Chanac est commencée : elle se poursuit avec succès. Le 6, l'attaque se fait plus mordante : bombardement intensif des gros ouvrages de Chanak, armés de pièces de 355 Krupp.

L'entreprise se poursuit avec énergie dans les jours qui suivent.

Le 17, on approche de la solution. Le contre-amiral de Robeck prend la direction de l'entreprise.

Le 18 est la grande journée. Tout examen critique, ici, nous semblerait déplacé autant que prématuré. Bornons-nous à raconter. Par groupes, les navires viennent successivement se relever sur la ligne de feu, pour éviter l'échauffement des

pièces. Le bombardement est d'une intensité inouïe. Sur un cuirassé, un observateur de sang-froid placé dans un compartiment des fonds compte en une heure les détonations de 259 obus, qui éclatent dans l'eau, autour du navire, sans le toucher. L'action se dessine favorablement pendant la première partie de la journée. Soudain, le vent propice qui souffle pour nous, depuis le matin, tourne. *Le Bouvet*, qui se retire de la ligne de feu, choque un train de mines dérivantes (1).

L'explosion le fait osciller sur son côté babord. Il s'incline lentement, se redresse, puis se couche sur le côté opposé et chavire. Il disparaissait en une minute et demie. Deux autres de nos cuirassés reçoivent, l'un, deux projectiles, qui le mettent hors de combat, l'autre un seul obus qui suffit à le désemparer. Il est près de couler bas. Trois de nos cuirassés sur quatre sont obligés de se retirer de la lutte. Deux cuirassés anglais, *l'Océan* et *l'Irrésistible*, chavirent et coulent sous les obus. Un troisième est gravement endommagé. Les pertes sont sensibles ; elles s'élèvent au quart des forces engagées. L'escadre assaillante retraite lentement à mesure que le jour décline. Avec les ombres de la nuit elle s'éloigne vers Ténédos.

Ainsi se termine la première phase de l'attaque des Dardanelles. Celle-ci était résumée, au lendemain de l'événement, dans un interview de notre ministre de la Marine à un journaliste : « L'action sera reprise et poursuivie avec la dernière énergie, mais, ajoutait-il, l'expérience faite montre, ainsi que l'a dit l'amiral Guépratte, qu'une telle opération doit être conduite avec la collaboration des armées de terre et de mer. »

Tout commentaire paraît superflu.

LOUIS LUCE.

(1) Ces mines, dont le système est bien connu, sont interdites par les conventions de La Haye.

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE

—

Les Allemands ont entrepris récemment d'annexer Jeanne d'Arc par le moyen de ce raisonnement balourd qui leur va si bien : « Jeanne d'Arc, ayant été l'ennemie des Anglais, doit être avec nous. »

J'avais entrepris, avant la guerre, une étude sur Jeanne d'Arc. L'Introduction de cette étude, qui devait être purement historique, fut écrite, en juillet dernier, dans l'imprévision totale des événements extraordinaires survenus aussitôt après.

Trois mois plus tard seulement, j'ai pu reprendre ce livre, mais alors, au bruit du canon et l'oreille remplie de la clameur énorme des immolés. Il était inévitable que ma vision du passé se confondît en une manière avec l'obsédante vision du déluge actuel. Il y avait, d'ailleurs, tant de points de ressemblance !

J'offre donc, à titre de documents curieux, l'Introduction et le chapitre préliminaire de ce livre qui ne voulait être d'abord qu'une petite chapelle à l'Héroïne de France et qui est devenu par force une sorte de ruine, témoignage douloureux, après tant d'autres, de la barbarie allemande.

INTRODUCTION

I

Jeanne d'Arc est née dans la nuit de l'Epiphanie, le 6 janvier 1412. On dit que, cette nuit-là, les coqs du pays chantèrent avec une persistance inaccoutumée et que les habitants eurent la sensation inexplicable d'une grande joie. D'autres merveilles ont été racontées, mais ce chant des coqs, ce *cantus gallorum*, paraît avoir un sens prophétique d'une précision singulière.

Le coq de l'Evangile est, en même temps, l'annonciateur de la Rédemption et du Reniement. Il est difficile de ne pas être saisi de cette similitude mystérieuse, quand on pense à la vocation infiniment unique de la Pucelle.

Cette jeune fille de dix-neuf ans sauve la France, la nation élue, le peuple de Jésus-Christ. Elle sauve la France *à elle seule*, on peut le dire. Aussitôt après, elle est reniée, condamnée, suppliciée horriblement par les chefs spirituels et tremblant de peur de cette nation délivrée.

Aujourd'hui, près de cinq siècles s'étant écoulés, on découvre enfin qu'elle était une sainte et qu'il est expédient de la mettre sur les autels. Mais le décret de canonisation est retardé faute de miracles dans le cours de cette vie ou après cette vie la plus grandiosement miraculeuse qu'on ait jamais vue. Messieurs les Docteurs continuent et le supplice continue aussi, en une manière.

Moi, simple laïque, je demande où est son cœur. Après l'affreuse combustion de la place du Vieux-Marché, la stupéfaction du bourreau fut extrême en constatant que le cœur et les entrailles de la martyre n'avaient pas été consumés. Il fallait cependant que le corps entier fût réduit en cendres pour être jeté dans la Seine, en accomplissement de l'ordre formel des chefs anglais qui ne voulaient pas que ses reliques pussent être recueillies. Vainement le misérable exécuteur essaya de détruire ces restes indiciblement précieux par le moyen de l'huile, du soufre et des charbons incandescents. Il fallut y renoncer et les précipiter dans le fleuve, du haut du pont de Mathilde, pêle-mêle avec les cendres et les ossements calcinés, sous les yeux attentifs des préposés du Cardinal d'Angleterre.

Ce cœur « encore plein de sang », et qui n'avait peut-être pas cessé de palpiter, qu'est-il devenu ? Ce cœur, le plus noble et le plus généreux qui fût au monde, où est-il ? Le feu n'avait pu le détruire. Que pouvait contre lui l'eau de la Seine et même la durée des siècles ? Jeanne, qui a toujours dix-neuf ans à la droite de Jésus-Christ, depuis cinq siècles qu'elle brûle dans le Paradis, nous dira peut-être où il se trouve, quand il lui sera permis de parler. Mais alors, quel reliquaire pour le contenir et quelle basilique pour l'abriter !

L'étonnement donné par Jeanne d'Arc à tous ses contemporains ne sera rien en comparaison de l'étonnement du monde chrétien qui l'a si longtemps ignorée quand le Surnaturel intégral de cette prodigieuse destinée lui sera enfin révélé !

II

Sans doute je n'ai pas été honoré d'une telle mission, mais un catholique français qui met la France au-dessus de tout,et qui donnerait sa vie pour elle très volontiers, a certainement le droit, sinon le devoir, de regarder cette mère en face et de lui parler amoureusement.

Après Israël, qui fut, par privilège insigne, nommé le Peuple de Dieu, il n'y en a pas un sur la terre qu'il ait autant aimé que la France. L'expliquera qui pourra. Dire qu'elle est la plus belle ou la plus généreuse des nations — ce qui, d'ailleurs, est incontestable — ne sert de rien, puisque cette chevance divine doit être précisément l'apanage de la Préférée. Les prédilections de Dieu ne peuvent se justifier que par son bon plaisir, qui est parfaitement et adorablement inscrutable.

« La France », ai-je dit ailleurs, « est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés quand ils sont admis à manger le pain de ses chiens. » Il en est ainsi, voilà tout, et telle fut, au quinzième siècle, l'unique raison d'être et d'apparaître de la Pucelle.

Jésus-Christ, unique monarque légitime et suzerain de tous les monarques de boue et de cendre, ne pouvait avoir d'autre royaume terrestre que celui de France. On ne l'imagine pas roi d'Espagne ou d'Angleterre et le dernier étage de la démence ou du ridicule serait, par exemple, de le supposer régnant sur la Prusse ou la Bulgarie. Le monde est comme une vaste demeure où ne se trouverait qu'une seule chambre royale et une seule couche voluptueuse pour le Roi de France crucifié, les autres prétendus rois étant désignés pour coucher par terre dans la poussière des antichambres ou l'ordure des écuries. Il est vrai que, depuis longtemps, il paraît y avoir renoncé, la puanteur des derniers Valois, des Bourbons surtout, l'ayant dégoûté ; mais la Maison n'a pas cessé de lui appartenir et ce n'est pas le feu qui lui manquera pour la purifier un jour. Le bûcher de Rouen n'est pas éteint et quelques étincelles suffiraient pour tout incendier. Au besoin la crépitante sottise de nos catholiques le rallumerait, et nous avons tout près d'ici un chapeau rouge qui s'y emploierait volontiers.

III

Le supplice de Jeanne d'Arc continue, ai-je dit. Il continue par la sottise et la dégoûtante sentimentalité de ses admirateurs catholiques, absolument incapables de comprendre la mission réelle de cette fille de Dieu. Sans doute, ils blâment le bûcher, mais l'horreur qu'ils en pourraient éprouver est mitigée fort heureusement par l'imagerie bondieusarde qui les console. Il en est du bûcher de la Pucelle comme de la Croix de velours où Jésus sans doute a dû peu souffrir. Tout se passe dans l'extrême douceur et rien n'est plus facile pour les dévotes confortables que de suivre en autos leur Rédempteur couronné d'épines. On m'a montré une petite Jeanne d'Arc en simili-bronze agenouillée dans son armure sur un prie-Dieu capitonné emprunté à Sainte-Clotilde ou à Saint-Thomas d'Aquin. L'art prétendu chrétien exige ces profanations et ces idioties. L'extrémité de la Souffrance est devenue inconcevable autant que la plénitude de la Foi, et le clergé mondain n'approuve pas l'excessive *configuration* des Martyrs.

Que pourrait comprendre à Jeanne d'Arc cette populace de la piété, mille fois inférieure à ces gens du pauvre peuple qui sanglotaient en voyant mourir la Sainte de France ? Ceux-là comprenaient au moins qu'une chose inouïe s'accomplissait, que quelqu'un venu de Dieu expirait pour eux dans d'épouvantables tourments et qu'il n'y avait pas moyen de s'en consoler.

Ah ! sans doute, en ces lointains jours, on ne savait pas exactement ce que signifiait le mot de patrie qui, d'ailleurs, existait à peine. Le régime féodal, déchu de sa primitive grandeur, avait tellement émietté la terre, et chaque pied d'arbre, pour ainsi dire, était si continuellement revendiqué par des compétiteurs étrangers, qu'il fallait quelque chose comme une révélation pour que la France prît conscience d'elle-même. Jeanne d'Arc précisément avait apporté de son Barrois et de sa Lorraine cette révélation qui allait changer la face du monde. Sans pouvoir comprendre, les humbles gens, toujours broyés sous les pieds des hommes de guerre, le sentaient confusément. Puis Jeanne était une vierge merveilleuse et Jésus, vrai Roi de France, saignait devant elle en sa Croix.

Elle avait vu la misère excessive de Charles VII, le fils d'Isa-

beau, qui devait si odieusement l'abandonner, et c'est à cause de lui, sans doute, qu'elle avait parlé de « la grande pitié qui était au royaume de France ».

Tout le monde sait qu'à aucune époque la France ne fut aussi près de périr. Neuf années avant l'apparition de la Pucelle, le traité de Troyes avait été ou paru être le coup sans rémission. L'odieuse Allemande Isabeau, abusant de la démence de son époux, avait déshérité et renié le dauphin Charles, son fils, au profit du pirate anglais Henri V, devenu ainsi roi de France et d'Angleterre.

Cette honte extrême, il est vrai, n'avait pas été acceptée. Autour de l'inerte héritier de Philippe-Auguste et de saint Louis, il y avait encore quelques combattants redoutables tels que Saintrailles et surtout La Hire, l'Ajax des batailles désespérées; mais depuis le désastre de Verneuil, on pouvait bien croire qu'il n'y avait plus de bénédiction. Charles VII sans armée, sans argent et sans courage, doutant même, en fils de prostituée, de son extraction royale, pensait déjà à se retirer en Espagne ou en Ecosse pour y vivre en prince dépossédé...

Les choses de ce monde étant ordonnées infailliblement, il est impossible et déraisonnable de conjecturer en histoire. Imaginer ce qui aurait pu advenir sans la Pucelle est aussi parfaitement vain que de supposer une bataille de Waterloo qui n'aurait pas été perdue. Il n'y a pas, dans toute l'histoire, une prédestination aussi évidente, aussi manifeste que celle de Jeanne d'Arc et, par là, se trouve indiscutablement corroborée la miraculeuse vocation de la France.

Il s'agissait alors du royaume, du royaume seulement, et c'était à peu près une instauration. Les prédécesseurs plus ou moins grands de Charles VII, sans excepter saint Louis, avaient été rois de France, mais non pas de « toute France », comme l'entendait Jeanne, et il fut donné à cet avorton de commencer. A partir de lui, l'arbre magnifique ne cessa de grandir jusqu'à ce que fût réalisée l'unité parfaite de la Nation incomparable. Ce résultat obtenu, la royauté dynastique et *fictive* qui en avait été le moyen devait naturellement finir tel qu'un vieux rouvre épuisé de sève, éventré par le tonnerre, mutilé par les ouragans, rongé par les bêtes et ne donnant plus que des rejetons sans vigueur.

IV

La France intégrale, homogène, la France géographique, telle qu'on la voit depuis trois cents ans, était nécessaire à Dieu, parce que, sans elle, il n'eût pas été et ne serait pas complètement Dieu. Quels que soient ses infidélités ou ses crimes, quelque affreuse que doive être l'expiation, il ne permettra pas qu'elle succombe, ayant besoin d'elle pour sa propre Gloire, et les luthériens fétides qui la mutilèrent, il y a près d'un demi-siècle, seront flagellés avec une rigueur inimaginable.

Le plus sale peuple de la terre a osé porter la main sur la patrie même de Jeanne d'Arc, sur la Lorraine, et c'est une des preuves les plus accablantes de la patience divine qu'il n'ait pas encore été châtié pour cet attentat. La belle vierge de Domremy avait, sans doute, le pressentiment de ces choses et de beaucoup d'autres, car une Mission aussi extraordinaire que la sienne ne paraît pas séparable de la divination prophétique.

On lit dans l'étonnante vie du Curé d'Ars qu'à l'époque de sa petite enfance le saint mendiant Benoît Labre reçut l'hospitalité dans la maison de son père et qu'il laissa en partant une bénédiction merveilleuse. On peut croire que quelque chose de semblable dut se passer à Chinon, entre Jeanne d'Arc et Louis XI, qui n'est certainement pas devenu un saint, mais qui devait être, par décret divin, le bâtisseur de la France monarchique.

Il avait alors six ans et Jeanne d'Arc dut regarder cet enfant avec une attention très particulière. Elle dut le fixer de ces mêmes yeux qui avaient contemplé saint Michel et les saintes Auxiliatrices. Un pan de la nappe du bleu de France qui enveloppait divinement la prédestinée tomba sans doute sur cette petite créature innocente encore et sommeillant dans les rideaux de la foudre...

Ce que fut exactement le successeur de Charles VII, il n'est pas facile de le dire, même aujourd'hui. C'est d'autant moins facile qu'on ne comprend plus du tout ce qu'était, il y a cinq siècles, la monarchie de droit divin et la force mystérieuse de ce préjugé sublime. Les ennemis de Louis XI, les domestiques des grands abattus par lui, ont voulu passionnément qu'il fût un parricide, un fratricide, un tyran perfide et cruel, un hypocrite, un bourreau. Les historiens modernes l'ont voulu aussi et la légende est puissamment accréditée.

Mais il fut donné à ce grand homme de parachever l'œuvre de Jeanne, qui n'était pas seulement de mettre les Anglais « hors de toute France »,mais de réaliser vraiment le Royaume de Jésus-Christ, la *Lieutenance*, ainsi qu'elle disait, une France une et compacte, des Pyrénées aux Flandres et de l'Océan aux Alpes et au Rhin.

La divine histoire de ce royaume est comme un Bréviaire dont les *Matines* ont trois nocturnes : les Mérovingiens, temps des ruches épiscopales et de la christianisation du monde barbare ; les Carolingiens, temps des cellules rigoureuses de la Féodalité pour la formation de cette chevalerie de fer qui fit les Croisades ; les Capétiens, devant aboutir, après quatre cents ans de péché, d'héroïsme intermittent et de douleurs infinies, au *Miserere* formidable de Louis XI que Jeanne d'Arc désigne pour chanter à sa manière les *Laudes* de la Monarchie, en amalgamant pour toujours les races et les provinces empilées sous son terrible pressoir. Enfin, quatre nouveaux siècles s'étant écoulés encore, c'est l'immense Cantique des Enfants de France dans la fournaise de Napoléon. On en est aujourd'hui aux petites Heures, en attendant les Vêpres, qui seront ce que Dieu voudra.... le *Grand Soir*, peut-être.

Au résumé : De Clovis à Charlemagne, le chaos barbare au seuil de l'étable où naissait l'Eglise du Fils de Dieu, et rien ; de Charlemagne à Hugues Capet, la charpente féodale au chant lugubre des litanies de la même Eglise invoquant le Christ et tous ses saints contre la fureur des païens normands déchaînés, et rien de plus ; de Hugues Capet à Louis XI, les famines enragées, la conquête de l'Angleterre, les Croisades, l'Interdit de Philippe-Auguste, la prière de saint Louis, l'énorme grandeur du Treizième Siècle, la peste noire, la guerre de Cent ans et la Pucelle, pour en finir ; de Louis XI à Napoléon, l'ignominie des derniers Valois, la puanteur inexprimable des Bourbons, et la Guillotine. Mais la place de Jeanne d'Arc est inouïe.

V

Sans elle, tout est impossible, avant comme après, puisque tout porte sur elle. C'est la clef de voûte.

« Une femme a perdu le royaume, une fille le sauvera », disait-elle, avant de quitter son village. La femme, évidemment,

c'était Isabeau, la chienne du traité de Troyes, et la fille, c'était elle-même. Mais infiniment au delà des mots et de leur application immédiate, il y a leur sens intérieur et prophétique. « Ce qu'Eve a perdu, Marie le sauve. » L'époque était encore au mysticisme et c'est quelque chose de semblable que les contemporains durent entendre. Les paroles de la petite visionnaire de Domremy dépassaient assurément sa propre pensée. La « femme », sans doute, pouvait être supposée vulgairement la France des deux ou trois siècles horribles qui avaient précédé, et la France à venir pouvait aussi être annoncée et préfigurée par la Vierge de Domremy. Ah ! il y avait bien autre chose !

Au sens mystique le plus profond, la *vraie* femme, l'unique femme est nécessairement la Vierge, et la Virginité parfaite est le tabernacle du Saint-Esprit. Le royaume abominablement profané du Fils de Dieu ne pouvait, au quinzième siècle, être sauvé que par une vierge. Pour parler exactement, pour tout dire, il était nécessaire qu'une vierge l'enfantât, car ce royaume n'existait encore que dans la Pensée divine.

La Vocation de la Pucelle apparaît alors comme le prodige des siècles, le plus haut miracle depuis l'Incarnation. Cela, en raison de la prééminence infinie du nouveau peuple de la promission chrétienne.

La première femme venue est déjà tout un mystère, puisqu'on ne trouve pas mieux que le Paradis terrestre pour la symboliser. Elle centralise tellement toutes les convoitises et concupiscences humaines ! Mais la Vierge est l'objet de la concupiscence divine et l'Esprit-Saint, qui est l'Amour même, n'y résiste pas. Elle peut donc engendrer par Lui et c'est toute l'histoire de la mystérieuse Jeanne d'Arc donnant à Dieu un royaume qui n'existait pas visiblement avant elle et qui, sans elle, n'aurait pas pu naître.

Dès le commencement tout est promis à la Femme, et c'est par la Femme que tout doit être accompli. Entre elle et le Saint-Esprit il y a une telle affinité qu'on peut humainement les confondre et qu'il est difficile de ne pas imaginer, avec certains Mystiques, le Troisième Règne, c'est-à-dire le triomphe du Paraclet, procuré par Celle dont il est dit qu'elle « rira au Dernier Jour ».

Il est dangereux et à peine licite à des chrétiens de s'arrê-

ter à une telle pensée qui appartient au domaine que Dieu s'est réservé et dont il ne confie la clef à personne. Cependant, lorsqu'on est à genoux et tout en larmes, lorsqu'on est pantelant de désir et que le cœur brûlant ne sait plus où aller, comment ne pas voir ou ne pas entendre l'Immaculée qui pleure là-bas, sur cette montagne du Dauphiné et qui parle à son peuple comme le Père céleste seul pourrait parler ? Comment ne pas sentir, en un tel moment, l'énormité du Mystère et la présomption sublime de quelque péripétie surnaturelle au delà de l'entendement humain, où la Femme par excellence, le Vase insigne, se manifesterait enfin dans une gloire inimaginable, pour tout accomplir ?

VI

Jeanne d'Arc est la préfiguration très sensible de cette victorieuse des hommes et des démons, et il n'y en a pas d'aussi précise dans aucune histoire. Ses contemporains le devinèrent confusément. Bien souvent il lui fallut toute sa candeur de bergère du Paradis et toute la force de son invincible foi pour résister à l'enthousiasme inouï des simples âmes qui voyaient en elle une émanation de la Divinité.

Pleine de l'Esprit-Saint, comme sa vie et surtout sa mort l'ont démontré, absolument seule au milieu des foules, elle était apparentée au *Feu*, symbole visible et redoutable de l'Amour, en la même sorte que, plus tard, Napoléon fut affilié au Tonnerre, et c'est une fête pour la pensée d'oublier, un instant, les siècles intermédiaires, en rapprochant l'une de l'autre ces deux destinées incomparables : Jeanne créant le royaume très particulier de Jésus-Christ, et Napoléon dilatant prodigieusement ce royaume pour y instaurer l'image grandiose du futur Empire de l'Esprit Saint !

Mais qui peut avoir une telle vision ? L'Histoire ainsi regardée ressemble à un gouffre, immense comme tous les espaces, où des tourbillons de ténèbres alternent continuellement avec les tourbillons de la Lumière pour l'éblouissement du spectateur épouvanté.

Quelque impavide qu'on puisse être, on envie, en de tels moments, la simplicité des tout petits à qui Jésus déclare que ces choses, si profondément cachées aux sages et aux prudents, seront révélées un jour par son Père qui est dans les cieux.

26 juillet 1914.

MÉDITATION PRÉLIMINAIRE

5 novembre. — Après trois mois, je peux enfin reprendre ce livre brutalement interrompu par la guerre allemande, guerre injuste et cruelle, s'il en fut jamais, guerre de races, comme au quinzième siècle, mais avec une exorbitance apocalyptique.

Au temps de Jeanne d'Arc, les plus fortes armées, anglaises ou françaises, ne dépassaient guère vingt mille combattants et le sort d'un empire se décidait en quelques heures. Aujourd'hui, des millions de soldats sont affrontés sur des étendues immenses, les batailles durent des semaines et les fleuves, comblés de cadavres, débordent. La population de vingt grandes villes, déjà, n'égalerait pas le total des morts depuis trois mois. La guerre des Mercenaires, il y a plus de deux mille ans, fut appelée *inexpiable*. Quel nom faudra-t-il donner à celle-ci ? Il ne s'agit même plus de conquêtes, c'est l'extermination qui est commandée, la totale et irréparable extermination des hommes et des choses.

Dès le premier jour, il fallut que la France n'existât plus ou que l'empire allemand fût anéanti. Nul accommodement possible. Les haines ont trop dépassé toute mesure et l'Europe, craignant de voir tarir toutes ses sources, intervient avec fureur. La monstrueuse expansion germanique est combattue à la fois par la France, la Russie, l'Angleterre. Douze ou quinze millions d'images du Dieu vivant se détruisant dans le crépuscule de toute civilisation, du ponant à l'extrême orient ! Vision de Patmos ! Un ange même pourrait-il dire la fin de ces choses ?

La Lorraine de Jeanne d'Arc était, depuis 1870, sous les pieds des brutes, profanation intolérable à Dieu et aux hommes. Où est-elle maintenant, la sainte fille? Qu'est-elle devenue après 483 ans? Elle mourait alors cruellement pour avoir délivré la France des Anglais. Entendrait-elle aujourd'hui des Voix pour débarrasser des Allemands notre République sans Dieu ? Et quelles Voix ? La Vierge des vierges, Elle-même, n'a pu obtenir qu'on l'écoutât ! Elle pleurait pourtant, la Douloureuse, et son peuple à Elle, c'était tous les peuples signifiés par la seule France. Jeanne d'Arc avait peut-être entrevu cela dans le demi-jour prophétique, sans aucune autre aperception immédiate que le pauvre royaume de son temps et la « grande

pitié qui était en ce royaume ». C'était tout pour elle, et il n'a pas fallu davantage, au quinzième siècle, pour que s'accomplît le plus étonnant miracle de l'Histoire.

Il est indispensable de se rappeler que ce vieux siècle était chrétien, non plus, il est vrai, des Catacombes ni des Arènes, mais de la misère noire et de la tristesse infinie. De l'enthousiasme religieux qui avait fait les Croisades, il lui restait encore cependant assez de foi pour considérer les Plaies du Christ et, par là, il était capable de porter le vin de l'Espérance qui fait germer les vierges fécondes.

Maintenant que reste-t-il, sinon, comme parle Isaïe, « deux ou trois olives à l'extrémité d'un rameau, tout au plus quatre ou cinq à la plus haute cime de l'arbre, quand il a été fortement secoué »?... Avec cela, l'alliance avec la protestante Angleterre qui fit brûler Jeanne d'Arc avant d'assassiner Napoléon et l'alliance avec la schismatique Russie, que la visionnaire de Dulmen voyait, il y a cent ans, comme une contrée immense enveloppée de ténèbres impénétrables !

L'orgueilleuse et féroce Allemagne est visiblement condamnée, mais les convulsions de ce monstre et les cataractes de sang !... Comment espérer une arche sur un tel déluge ? Et où sont les élus de Dieu pour y être préservés ? Sans doute la France a des promesses, étant l'unique d'entre les nations à qui tout puisse être pardonné ; mais elle a des comptes à rendre aussi hauts que les colonnes du firmament, et c'est effrayant de penser à ce qu'il lui faudra souffrir ! Les carnages et les agonies de l'heure présente sont-ils autre chose qu'une école d'entraînement pour les martyrs futurs, c'est-à-dire pour les chrétiens capables encore de sentir la prédestination de leur baptême ? Aucune autre explication d'un si prodigieux déchaînement n'est acceptable.

La destruction de la Cathédrale et de la ville de Reims bombardées par la surdité criminelle de son archevêque, membre du Sacré Collège, contempteur et persécuteur de la Mère de Dieu qui avait pleuré *contre* lui sur la montagne de la Salette ; cette abominable immolation de la capitale de Jeanne d'Arc, le 68e jour anniversaire de la célèbre Apparition, à la *même heure* où s'était accompli le Miracle et dans les *mêmes circonstances liturgiques*, ne serait-elle pas le signe d'une Colère que rien n'est plus capable d'endiguer ?

Il y avait là une modeste et fragile statue de l'Héroïne, autour de laquelle l'ouragan des obus a tout détruit, sans pouvoir l'atteindre — jusqu'à cet instant — comme si la Pucelle de France avait encore quelque chose à faire ! Demain, peut-être apprendrons-nous qu'elle a été pulvérisée à son tour par la désobéissance implacable de ce pontife. *Religio depopulata !*

LÉON BLOY

STÈLE POUR ÉMILE DESPAX

—

Plus grave de savoir que l'argile rougie
Pèse éternellement sur tes membres meurtris,
Sans hâte, j'ai relu te poème attendri
Que ton geste d'offrande éleva vers la Vie.

J'ai revu la forêt, chère à ta nostalgie,
Ainsi qu'un mur d'arène au bord du golfe gris,
Tes espoirs, et ton amour frêle dont sourit
Sur fond d'or automnal la songeuse effigie.

Maintenant tu connais, loin des sables marins,
L'immense apaisement du sommeil souterrain...
—Mais l'avait-il rêvé si beau, ton cœur lyrique,

Ce destin doublement glorieux qui fut tien,
Et dont l'amer vouloir change en masque héroïque
Ton visage de jeune amant verlainien?

FERNAND ROMANET.

NIEUPORT PLACE DE GUERRE

—

Quelques villes dans la vie des nations, à de certains moments critiques de leur évolution, sont appelées tout à coup à assumer un rôle écrasant, tellement décisif que de leur sort dépend la grandeur de la patrie ou sa décadence presque inévitable. Ce sont des villes prédestinées. Nieuport est de celles-là. Aujourd'hui comme hier, elle constitue un des derniers remparts de la Belgique. Aujourd'hui comme hier, de sa chute dépend le sort du pays.

Quand on étudie son histoire, il semble que la nature et l'homme se soient complus à lui assurer le maximum de durée et le maximum de force de résistance. Elevée sur une éminence de sable surgie de la mer au XIe siècle, au confluent de deux bras de l'Yser, elle est devenue un point culminant de la côte flamande, un axe autour duquel pivote tout un système à la fois offensif et défensif du pouvoir dominateur des eaux.

A vrai dire, ce petit port, pendant le cours des âges, ne révèle soudain son importance stratégique qu'au moment où deux empires toujours ennemis se disputent sa possession pour s'assurer la domination de la mer flamande, afin de faire plus directement échec à la puissance maritime de l'Angleterre.

Nieuport joue le rôle qui lui est dévolu avec une sérénité inégalée depuis le XIIIe siècle. Le siège que les Allemands lui font subir aujourd'hui est le onzième de son histoire. Chaque fois elle sort mutilée de la lutte, parfois détruite de fond en comble; mais, chaque fois aussi, elle renaît de ses ruines avec une juvénilité sans pareille, faisant inlassablement la preuve de l'extraordinaire vitalité de la race flamande qui la défend et de la prodigieuse ardeur qui l'anime. Comme Antée, dont la puissance renaît chaque fois qu'il se redresse après que ses épaules ont touché le sol, Nieuport se relève après chaque siège, sans amertume, pour recommencer à combattre opiniâtrement à la fois l'œuvre destructrice de la nature et l'œuvre meurtrière de l'homme. Et le drame qui se

joue là sur ce coin de la côte de la mer du Nord sera bientôt millénaire. En voici quelques épisodes.

Après l'invasion marine qui s'était avancée sur la plaine flamande au cours du v[e] siècle pour la recouvrir jusqu'au VII[e], quelques terres avaient émergé à la suite de l'abaissement du niveau des eaux, tandis que le golfe de l'Yser restait le plus vaste estuaire de la côte jusqu'au x[e] siècle. Il s'étendait alors jusqu'à Loo (localité située à peu de distance de l'endroit où apparaîtront les « terres neuves » de Dixmude). La plaine est asséchée à la fin du IX[e] siècle, et au cours du x[e] naissent un grand nombre de localités. Certains villages comme Caeskerke et Pervyse ne furent fondés qu'au XI[e] siècle et les derniers au XII[e] et au XIII[e]. « Au milieu du XI[e] siècle le golfe de l'Yser est « encore une baie importante où pénètre la flotte de Godwin. « Cependant la partie méridionale s'assèche. Une longue « digue, l'Oudenzeedyk, protège les parties émergées, les « premières, Lampernisse, Furnes... contre un retour offensif « des eaux. Plus au Nord, la côte forme une échancrure assez « prononcée, car la ligne des dunes à partir d'Oostdunkerke « va droit à l'Est, c'est la vieille ligne qui borde encore aujour- « d'hui le sud du polder Lens, passe sous la ville de Nieuport « et continue jusque vers Saint-Georges, contrastant par la « nature du sol et par l'élévation avec les basses terres qui « l'entourent au Nord et au Sud. C'est là qu'entre 1083 et 1093 « apparaît la terre de Sandeshoved (1). » Quelques huttes de pêcheurs sont bientôt élevées sur son sol. Au cours du siècle suivant, cette agglomération prend de plus en plus d'extension, car son territoire s'accroît aux dépens de l'estuaire, et elle devient une petite ville, Nieuport, dont le véritable fondateur est Philippe d'Alsace, qui lui octroie plusieurs privilèges relatifs au commerce et à la pêche; c'est ainsi qu'il l'exempte de tonlieu comme Dunkerque pour aider à sa prospérité. (La Keure de Nieuport de 1163 est la plus ancienne du pays.) En 1165, le jour de Saint-Michel, l'évêque de Térouanne consacre l'église de Notre-Dame et à cette occasion fut instituée la grande Kermesse de Saint-Michel, célébrée depuis tous les ans jusqu'à nos jours.

La nouvelle ville est déjà une place défendue par un châ-

(1) R. Blanchard, *la Flandre*. Dunkerque, 1916, p. 167.

teau-fort (1) et les Templiers, qui appartiennent à un ordre favorisant le dessèchement des « terres neuves », y ont leur couvent et leur église (nous parlerons plus loin de la tour de cette église).

A la fin du XIIe siècle, l'Yser devant Dixmude n'est plus qu'une rivière.

Si Nieuport a pu prendre un certain essor dès sa fondation, c'est grâce à l'excès de population qui se manifesta dans la Belgique septentrionale au XIe et au XIIe siècles et dont les comtes de Flandre facilitèrent l'exode vers la côte et la plaine maritime. Ces « hôtes » de la côte, devenus des hommes libres, s'occupèrent d'assécher les terres d'alluvion et de les endiguer pour les soustraire au retour offensif des eaux. Ils formèrent également une sorte de communautés de travailleurs appelées plus tard *Wateringues*. Celles-ci étaient exclusivement chargées d'entretenir les digues et les conduits d'évacuation des eaux.

Ces populations constituèrent pour la Flandre une réserve de forces fraîches et d'énergie, comme l'a dit M. Henri Pirenne dans son *Histoire de Belgique*.

Lors du premier grand conflit qui éclate entre Occidentaux : la lutte qui divise le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, et le roi de France Philippe-Auguste, Nieuport révèle déjà son importance stratégique. C'est pour sa position avancée vis-à-vis de l'Angleterre que Philippe d'Alsace la choisit comme point d'appui contre son plus dangereux adversaire, le roi d'Angleterre, qui soutient le parti de Philippe-Auguste. Non seulement ses remparts la protègent, mais également ses écluses, qui permettent de relâcher les eaux de l'Yser et d'inonder la campagne. Lorsque les Anglais viennent mettre le siège devant la ville, en 1213, sa résistance décide déjà du succès des armes de son souverain.

Par suite de la rapidité de son développement économique, la Flandre a exercé au XIIe et au XIIIe siècle une attraction de plus en plus grande sur les autres parties de la Belgique. C'est la côte qui devient le siège de l'activité commerciale à la suite de la naissance des villes et de leur développement. Nieuport à cette époque prend une importance considérable par son

(1) Dans la Keure, le bourg est qualifié *novum oppidum* : nouvelle ville munie de quelque travail de défense.

marché de poissons. Des travaux importants ayant amélioré le cours de l'Yser (en 1294, Gui de Dampierre a accordé à la ville le droit de construire une écluse qui barre la crique de Nieuwendamme qui a amené la fin du golfe intérieur), désormais l'importation d'une grande partie des laines destinées à Ypres se fait par son port.

Bientôt les cités flamandes orientent la politique du Comté vers l'alliance avec l'Angleterre, qui fournit la matière première à leur industrie principale, la draperie, et leur essor est désormais soumis à toutes ses fluctuations. Nieuport se mêle aux luttes sanglantes qui éclatent sur les bords de la côte, aux luttes qui engagent à la fois Dunkerque, Ostende et les villes du Franc de Bruges pendant tous les conflits qui menacent l'avenir de la draperie. Mais, au milieu de sa prospérité, victime solidaire de l'anarchie qui règne en Flandre pendant le XIVe siècle, période où les maîtres du pays s'allient tantôt avec la France, tantôt avec l'Angleterre, Nieuport subit le siège le plus violent de son histoire, en 1383. A ce moment, le comte de Flandre soutient le parti du roi de France. Au printemps de cette année, « une division navale française de deux barges, deux galères, et trois navires chargés de vins, s'est arrêtée au port de Gravelines : les croisés du jeune et ardent évêque de Norwich, Henri le dépensier, la surprennent, capturent 16 pêcheurs et prennent terre. Ils repoussent les gens du comte, s'emparent sans difficulté de Dunkerque encore mal protégée et insuffisamment fortifiée, de Bourbourg, de Cassel, Saint-Venant, Nieuport, qu'ils ravagent, et mettent le siège devant Ypres (1) ». Après le départ des Anglais, deux tours à peine entamées par le feu dominent seules les ruines de la ville, un des phares élevés par Gui de Dampierre et la tour de l'église des Templiers.

Longtemps le commerce du petit port se ressentit de ce siège, mais une découverte faite à cette époque lui permit de reprendre rapidement son rang de grand marché de poissons : un pêcheur de Biervliet, Gilles Beukels, et un pêcheur d'Ostende, Jacques Kien, venaient de trouver la manière de caquer, de saler et de préparer le hareng.

Le XVe siècle fut l'âge d'or de la ville comme celui de cer-

(1) Henri Malo, *les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart*, Paris, Mercure de France, 1912, p. 42.

taines villes de la Flandre (1). Malgré toutes les entraves apportées au commerce par la guerre de course, Nieuport connut alors la gloire d'être le plus grand marché de poissons de la côte. Philippe le Bon lui accorda à différentes reprises une attention particulière, il la visita plusieurs fois et en 1426 fit rectifier l'alignement de ses rues. Depuis cette époque, la forme de la ville n'a plus varié : elle affectait celle d'une ville américaine de nos jours, aux voies rectangulaires coupées à angle droit.

Comme Bruges, qui en ce siècle atteint également l'apogée de sa richesse et de sa beauté architecturale, Nieuport, entièrement restaurée, étale ses monuments et ses pignons ornementés comme un défi aux communes voisines, derrière son enceinte fortifiée flanquée de treize tours et de seize portes.

Le siècle ne s'achève pas sans que les Français, venus cette fois à l'aide des révoltés de Gand et de Bruges, n'essaient d'enlever Nieuport à Maximilien d'Autriche. Une fois de plus elle résiste et assure la victoire à son souverain, qui, en récompense, transfère dans ses murs l'estaple des harengs jusque-là fixée à Ostende et, de cette façon, il contribue à augmenter sa prospérité.

Nieuport était devenue avec Ostende et Dunkerque une des trois grandes villes maritimes de la Flandre.

En 1500, on construisit une écluse à Nieuwendamme, qui permit à des navires de fort tonnage d'entrer dans le port. Mais malgré toutes les précautions prises et les travaux entrepris pour repousser les assauts de la mer, en 1530, toute la côte est dévastée par une grande inondation; en 1572, Nieuport seule est inondée et, en 1570, un raz de marée fait sentir son action destructive à nouveau sur tout le littoral flamand.

Nieuport joua encore un rôle prépondérant en 1600 pendant la guerre qui mit aux prises l'Archiduc Albert et les gueux de mer des Provinces-Unies. Cette année-là Maurice de Nassau vint mettre le siège devant la ville pour débloquer Ostende.

Quand une armée s'aventurait dans la plaine maritime, ce n'est pas sur un vaste champ découvert qu'elle livrait bataille,

(1) Le xve siècle a été à la fois une époque de renaissance et une époque de décadence pour la Flandre. C'est ainsi qu'elle vit à la fois le spectacle de la prospérité commerciale de Bruges et la décadence irrémédiable d'Ypres par suite de la ruine de l'industrie de la draperie à laquelle le pays dut sa fortune pendant le moyen-âge.

c'était sur le sable, dans les dunes. Aussi c'est dans les dunes de Nieuport que la bataille se déroula. Elle s'engagea le 2 juillet au soir. Les Hollandais furent victorieux, mais leur chef se rendit rapidement compte qu'il venait de remporter une victoire éphémère et il se retira à Ostende, où l'archiduc vint mettre le siège peu après. On connaît la durée de ce siège meurtrier. Après la signature de la trêve de douze ans, en 1609, les archiducs vinrent résider à Nieuport, où le refuge de l'Abbaye des Dunes devint leur palais. Sous leur règne, la ville fut de nouveau reconstruite, ils firent exécuter de grands travaux pour faciliter la navigation : élargir et approfondir le canal de Furnes, creuser un canal de dérivation à côté de l'Yser et construire une grande écluse à sas afin d'écarter à tout jamais les dangers de l'inondation.

Tous ces travaux assurèrent à Nieuport la maîtrise des eaux. Désormais, comme à l'époque des premiers sièges, chaque fois que la ville est menacée, les écluses sont ouvertes et l'inondation est tendue sur la campagne. Les armées de Louis XIV l'apprirent à leurs dépens, en 1646 et en 1647, et les armées de Louis XV en 1740. Chaque fois après le passage des troupes françaises la campagne de Nieuport restait inondée pendant plusieurs années. Au cours du XVIIIe siècle on perfectionna encore ce moyen offensif et défensif des eaux en faisant aboutir les canaux des wateringues dans les voies navigables du pays, le canal de Dunkerque à Nieuport, le canal de Loo à l'Yser, les canaux de Plasschendaele et d'Ostende à Bruges. Tous ces travaux furent également favorables au desséchement des terres d'alluvion. Une nouvelle écluse fut construite en 1772.

Lors des deux sièges que Nieuport subit en 1793, un nouvel élément de défense maritime entra en jeu quand les Français bombardèrent la ville. Ils furent quelque temps pris efficacement à revers par le feu des canons de quatre frégates anglaises embossées près des bancs de sable qui protègent la rade du port.

Le rôle de Nieuport au XVIIIe siècle est terminé, à la suite de l'occupation de la Belgique par les armées françaises victorieuses des impériaux. Au XIXe, les seuls assauts qu'elle a à repousser sont ceux de la mer et des eaux fluviales. Le gouvernement et l'administration des wateringues s'emploient à améliorer

le cours de l'Yser et des canaux qui convergent à son embouchure. Après de grands efforts ils parviennent à mettre la ville et la campagne environnante à l'abri des inondations et des crues de la rivière. En 1876, de grands travaux furent entrepris et depuis Nieuport est doté d'un système de six écluses étendues en éventail ; six cours d'eau ayant chacun une écluse spéciale viennent déverser leur excédent dans son port. Ce sont les canaux de Furnes, de Plasschendaele, le canal de desséchement de Nieuwendamme,les wateringues de Vladsloo et de Furnes et enfin l'Yser qui protègent la ville. Par suite de crues trop fréquentes de l'Yser (en 1880, elle déborda quatorze fois), en certains endroits on fut obligé de l'endiguer, de reconstruire et de rehausser les ponts, dont les dimensions surprenaient quand on voyait couler la rivière au milieu des prairies.

On comprendra facilement qu'il ne fallut pas beaucoup de temps aux Belges pour répandre autour de Nieuport une immense nappe liquide entre l'Yser et la ligne surélevée du chemin de fer qui va de la ville à Dixmude quand les Allemands vinrent assiéger Nieuport, le 17 octobre dernier. Cet ultime rempart n'a pas cédé jusqu'ici aux multiples assauts de l'ennemi.

Malgré tout ce qu'on avait fait au XIXe siècle pour rendre à Nieuport son ancien rang, elle était restée une ville morte, un petite ville du XVIIe siècle, construite en briques taillées de la plaine maritime, à la couleur jadis jaune et maintenant chaudement patinée par le temps et les embruns. Dans ses larges rues coupées à angle droit, on trouvait de nombreuses demeures à pignons à redans et des maisonnettes basses à mansardes de pierre. Au-dessus d'elles s'élevaient les clochers pointus des chapelles de quelques vieux couvents et hospices.

Son panorama était dominé par la grosse tour de l'église Notre-Dame, le vieux phare de Gui de Dampierre, les Halles et son Beffroi, et la massive tour des Templiers. L'ancien refuge de l'abbaye des Dunes, qui avait servi d'habitation aux archiducs Albert et Isabelle, existait encore avec sa curieuse façade à fenêtres à meneaux et aux carreaux verdâtres. Mais ce qui faisait surtout le charme de Nieuport, c'étaient ses quais aux cabarets anciens ornés de vieilles enseignes et dont les ancres de fer forgé rappelaient la date lointaine de leur construction,

aux murs peints en couleurs crues ; ses vieilles boutiques à vitrines sculptées en chêne ; et son vieux chenal étroit où débouchait l'Yser et où les barques de pêche s'échouaient à marée basse.

Sur la grande place se dressaient la vieille Halle aux draps et le Beffroi, souvenirs grandioses de la gloire du XVe siècle, et la vaste église basse de Notre-Dame entourée de beaux arbres centenaires. La richesse intérieure de cette église contrastait avec la misère de la ville, on y trouvait des pierres tombales du XVe et du XVIe siècle ornées des noms ronflants de quelques seigneurs espagnols aux titres interminables, un admirable bas-relief funéraire en pierre ornementée, des stalles de bois sculpté de la Renaissance flamande et surtout un tabernacle, de forme pyramidale, en pierre, de toute beauté. Le jubé de Notre-Dame pouvait rivaliser avec celui de l'église de Dixmude.

L'hôtel de ville abritait un petit musée de souvenirs locaux très rares et très complets dont l'intérêt s'étendait également à Ostende et à Dunkerque. Parmi ceux-ci une jolie série de portraits représentant Philippe II, Marie Tudor, Albert et Isabelle, Philippe IV et Elisabeth de France, un tableau, le *Siège de Nieuport* de 1600, où l'on voit un plan perspectif de la ville et de la contrée avec la disposition des troupes ennemies, la bannière de la Société de Rhétorique de Nieuport, qui date de 1716, ont été sauvés par les Français pendant le premier bombardement de la ville par les Allemands. Ces œuvres d'art, ainsi que d'autres richesses artistiques du pays de l'Yser sauvées par les Français et les Belges, sont exposées en ce moment au musée du Havre.

Il est à espérer qu'on aura également réussi à mettre à l'abri les importantes archives communales qui y étaient conservées (celles-ci remontaient au XIIe siècle et constituaient une série à peu près unique, comparable à celle d'Exeter, en Angleterre).

En 1863, on essaya de relever Nieuport en en faisant un séjour de villégiature et une nouvelle ville Nieuport-bains fut construite à côté de la ville ancienne dans les dunes. Je me souviens avec émotion de fréquents séjours que je fis à Nieuport-bains et de mes longues promenades dans la vieille ville. Une petite colonie de peintres s'y était installée, dont les meilleurs,

A. Crahay et A. Oleffe, se sont attachés surtout à retracer dans leurs tableaux et dans leurs eaux-fortes les drames de nuages qui se jouaient au-dessus du chenal et de l'estacade et la rentrée au port des petites barques de pêche : tout le charme de la mer flamande et la vie calme du petit port abandonné. J'ai gardé dans les yeux une dernière vision de la vieille cité intacte : Nieuport occupée par l'armée belge en retraite et traversée par les longues théories des fugitifs qui s'en allaient sur la route de l'exil, et c'est la dernière vision qu'on ait pu avoir de Nieuport à la fin de 1914 avant sa destruction systématique par les Allemands. Aujourd'hui, autour de ses ruines fumantes et désolées, sans cesse bouleversées par les obus qu'ils s'acharnent à y lancer, une immense nappe liquide noie sa campagne jadis prospère.

Parmi les murs écroulés et les maisons détruites, la tour massive, décapitée de son clocher, de Notre-Dame subsiste encore et, dernier symbole de la résistance flamande, la Tour des Templiers, la vieille tour qui a résisté à tous les sièges de Nieuport, résiste encore à la mitraille allemande.

Comme une énorme poulpe qui devant le danger a lancé en avant ses longs tentacules et jeté son encre qui obscurcit l'eau autour d'elle, l'Yser et ses canaux enserrent peu à peu l'ennemi qui s'est aventuré sur leurs bords. Jamais il ne possédera le pays qu'ils protègent, et dont ils sont le dernier rempart.

La vie n'a pas abandonné ce petit coin de la côte flamande, une vie chétive palpite encore au milieu de ses ruines. Nieuport n'est pas morte !

PIERRE MAES.

FRAGMENTS D'UN CARNET DE ROUTE

I

Septembre 1914.

En moins d'une quinzaine, la retraite nous mena par étapes de la Belgique au confluent de l'Aube. Nous partions souvent le soir et nous marchions toute la nuit.

Le... septembre, nous avons traversé le bois d'Enghien, qui avoisine Champaubert, et où l'on montrait un chêne — les Allemands l'ont, paraît-il, abattu — sous lequel se reposa Napoléon. Mon cheval était fourbu, et je m'étais juché sur le toit d'un fourgon. Dans la fraîcheur de la forêt, après une journée torride, le couchant s'éteignait doucement sous les feuilles, dans le calme du soir. Puis la lune se leva. La chanson de route et le bruit des roues dans les ornières du chemin me berçaient.

A la sortie du bois, la colonne descendit au fond d'une vallée. Comme nous arrivions à O....., la lune disparut derrière les nuages.

L'état-major s'était installé là. Sur la place, un parc était formé, et, dans les rues, des cavaliers allaient et venaient. Des phares d'automobiles découpaient la nuit de lueurs intenses.

Brusquement, au détour d'une rue, une grande maison nous apparut, dont les fenêtres sans rideaux laissaient passer une lumière aveuglante. Et j'ai vu, penchés sur une énorme table couverte de cartes, des généraux entourés d'officiers.

Nos hommes s'étaient tus.

Quel mystérieux pressentiment leur avait fait respecter le silence nécessaire aux méditations du grand chef ? Je vois encore cette clarté dans la nuit, et cette table...

Deux jours plus tard, la bataille de la Marne commençait.

II

Septembre 1914.

Un officier du génie, qui va réparer les lignes télégraphiques, m'a proposé de m'emmener jusqu'au champ de bataille, abandonné dans la nuit par les Allemands.

En auto, avec un capitaine de zouaves, blessé légèrement l'avant-veille par un éclat d'obus, nous quittons S..... à dix heures. Le capitaine veut revoir l'emplacement sur lequel il s'est battu.

L'auto file sur la route bordée d'arbres. A trois ou quatre kilomètres de la ville, nous rencontrons les premiers cadavres de chevaux, étendus sur les bas-côtés. Les chevaux sont épouvantables dans la mort : ventres arrondis par la putréfaction, pattes roides, dressées en l'air, pauvres têtes aux yeux grands ouverts et ternes, organes génitaux et rectum en prolapsus... Des mouches énormes, en essaims, bourdonnent autour d'eux. Malgré la vitesse de l'auto, l'odeur nous suffoque. A chaque instant, nous évitons des arbres abattus en travers de la chaussée — ou des cadavres ; une embardée plus brusque nous dégage d'un amas de fils télégraphiques où nous allions nous jeter. Nous dépassons des colonnes d'infanterie.

Le château de Ch... apparaît à un tournant : les abords sont pleins de cadavres, la face contre terre dans les fossés. Des lignes de tranchées peu profondes hérissent les champs jusqu'à l'horizon. Le drap rouge de nos fantassins tache le sol. A droite, près d'un bosquet, un monceau de corps s'entasse.

Des quartiers de viande abandonnés pourrissent au long des talus, près des feux de bivouac à peine éteints.

Au bas de la côte, à Saint-P..., nous quittons l'auto. Des chevaux d'artillerie sont tombés en grappe autour des avant-trains, près de l'église dévastée. Le clocher est tordu, la croix chancelle. Des brèches, larges, trouent les murs. Nous entrons. Sur l'autel, des pierres écroulées de la voûte ont éventré le tabernacle, fracassé les objets du culte. Dans la nef, les bancs sont disloqués et leurs débris apparaissent, de ci de là, sous les plâtres. Des matériaux comblent le bénitier et les fonts, à demi renversés.

Dans la plaine alentour, la moisson est abandonnée. Partout, des javelles, des meules inachevées, et, parmi les épis, des morts, dont le nombre augmente à mesure que nous avançons.

Le capitaine de zouaves nous guide. Nous laissons derrière nous l'église de Saint-Pr..., pour gravir un coteau. En bas, des chevaux d'artillerie font un charnier pestilentiel. Un bois

coupe obliquement la colline. Le chemin a été labouré par les obus. Il est bordé de cadavres allemands, horribles, tuméfiés, gonflés à éclater. Distendant l'étoffe grise des vêtements comme une baudruche soufflée, les chairs noires ont l'aspect de celles des noyés après un long séjour dans l'eau.

En haut de la côte, nous trouvons une ligne de zouaves. Le capitaine reconnaît les siens : sa compagnie est là, presque entière. Il se penche sur les corps, cherchant des souvenirs à emporter, et, quand il se redresse, ses yeux sont pleins de larmes : des détrousseurs ont déjà fait leur besogne. Dans le porte-monnaie d'un caporal, nous ne trouvons plus que la feuille de prêt. L'argent a disparu. Le capitaine lit les noms à haute voix, comme s'il faisait l'appel. Les hommes sont là, tous autour du chef. Deux cadavres agenouillés s'étreignent et restent ainsi, étayés l'un par l'autre, dans un embrassement suprême.

Les doigts sont crispés sur les armes qu'on ne peut arracher. Les bouches ne se sont pas fermées sur le dernier cri qu'elles ont proféré. Tous ces morts, couchés dans la plaine, arme à la main, coiffure en tête, semblent prêts à se dresser encore. Leurs attitudes ont conservé l'apparence de la vie, comme s'ils continuaient de combattre les morts ennemis qui les entourent.

Autour d'eux, le sol, crevassé par la mitraille, est couvert de débris, de cartouches, de chargeurs, de casques, d'éclats d'obus, de paniers allemands à projectiles.

Nous sommes maintenant sur un plateau : des bois le bordent, coupés par des champs de blé et de betteraves ; et, dans chaque sillon ou derrière chaque javelle qui servit d'abri pour les tireurs, on trouve un cadavre.

Les Allemands avaient creusé là des tranchées profondes, déployées en ligne brisée. Leur corps, par places, les comblent. De loin, on ne voit rien qu'un tas de terre. On approche, on se penche : dans le trou, des membres convulsés, des têtes hideuses, aux yeux ouverts, apparaissent.

Des fantassins prussiens, du régiment de la garde *Gibraltar*, sont étendus, en file, espacés régulièrement de deux en deux pas, derrière un épaulement qu'ils ont enlevé aux nôtres, pas pour longtemps. Les reliefs d'un repas restent à leurs pieds : conserves, pommes de terre, betteraves... Quel-

ques-uns tiennent encore à la main le morceau qu'ils dévoraient.

En face, à cinquante mètres, une ligne de tirailleurs algériens rangés dans la mort comme à la parade, les officiers à leur place. Presque tout un peloton est là ; les lieutenants en tenue de drap, propres, rasés de frais. L'un, atteint par l'éclatement d'un obus à ses pieds, est tombé le crâne ouvert, littéralement scalpé ; la matière cérébrale répandue devant lui. Son camarade, sans blessure apparente, semble dormir. Sur d'autres, d'affreuses plaies de la face : arrachement de la moitié du visage, yeux désorbités... Mais les plus terribles blessures se rencontrent sur les cadavres allemands. Elles ont été causées par le canon de 75.

Près de la lisière d'un bois, deux géants, du régiment allemand de *Waterloo*, sont tombés dans une fosse profonde. Leurs uniformes sont couverts de sang. L'un a la nuque enlevée nettement comme par un trait de scie, le cervelet sectionné. Un autre, du régiment de *Gibraltar*, a la moitié du corps séparée de l'autre moitié, à la ceinture ; un mince bout d'intestin, étiré, relie les deux tronçons.

Au creux d'un vallon, les cadavres, en pleine décomposition déjà, sont recouverts par des cadavres plus récents. On s'est battu sauvagement, férocement, pendant plusieurs jours au milieu des morts, et des blessés sont restés là, achevant de mourir sur des charognes.

Dans une ferme, où tout semble désolation, ruine et pillage, le mobilier saccagé jonche le sol. Les matelas sanglants s'entassent dans les coins, bouchent les baies des fenêtres. D'un édredon éventré, le duvet s'envole derrière nous, soulevé par notre passage. Des chaises, le siège défoncé, les pieds en l'air, traînent autour d'une table renversée. Sur de la paille piétinée et souillée de sang et de boue, des cadavres de zouaves, de tirailleurs et de chasseurs, sont mêlés à des cadavres allemands. Cherchant un refuge, amis et ennemis se sont traînés jusqu'à ce « nid de blessés » pour y mourir en paix.

La porte ouverte d'un fournil encadre, corps à corps, un Français et un Allemand, morts crispés l'un sur l'autre.

Un chat, perché sur un baril, regarde, indifférent... Dans l'étable, des vaches mangent paisiblement des brindilles de paille, rares au fond des auges. Nous délions une botte et la

leur donnons. Sous la charretterie, un blessé — un chasseur allemand — la tête traversée du front à la nuque par une balle, râle encore parmi les cadavres. Il meurt pendant que nous le transportons.

En route pour Saint-Pr... Dans une ferme isolée, en contre-bas de l'église, vivent un vieux et une vieille, — domestiques dont les maîtres ont fui. Pendant les cinq ou six jours que dura la bataille, ce couple est resté là, obéissant aux exigences des deux partis, qui, tour à tour, et presque chaque jour, prenaient ou perdaient la position. La maison est aux trois-quarts détruite par le feu de l'artillerie. Durant la canonnade, les pauvres gens se terraient dans leur cave ; ils faillirent y être ensevelis, car un mur s'écroulant boucha l'escalier. Des Prussiens, cherchant à boire, les en ont tirés. Ils demeurent prostrés, ces deux vieux, et il faut leur arracher les paroles. Nous leur donnons du pain et des conserves. Dans la masure, où tout est dévasté, ils mangent avidement, tapis au coin de l'âtre vide, sur deux caisses renversées. Plus un meuble, sauf une table boiteuse. A terre un cloaque recouvre les dalles ; on marche sur une sorte de fumier : l'ennemi, en se retirant, a coupé la conduite d'un réservoir, et l'eau s'est répandue, noyant les cendres, la poussière et les ruines.

Dehors, l'orientation des cadavres et des trous d'obus, l'abondance et le mélange des projectiles et des objets d'équipement épars, l'état de décomposition de certains corps et la fraîcheur des autres — tombés là dans la nuit même — tout témoigne de l'acharnement et de la longueur du combat.

Au loin, dans la petite gare du chemin de fer, flambent les wagons d'un train abandonné. Plus loin encore, près des marais, des canons de campagne braquent vers nous la menace de gueules, maintenant inoffensives. Dans le souci de fuir plus vite, les Allemands harcelés ont coupé les traits des attelages. Et caissons et pièces, enlisés jusqu'aux essieux, sont restés parmi les roseaux.

Pour déjeuner, nous cherchons pendant longtemps un endroit qui ne soit pas sous le vent d'une charogne. Au-dessus de l'immense champ de bataille, l'odeur de pestilence flotte et s'étend. Il nous semble la mâcher avec nos aliments. Elle imprègne nos habits. A distance, elle nous poursuit dans la voiture qui nous ramène à notre cantonnement.

III

Octobre 1914.

Depuis une quinzaine de jours, nous sommes au même endroit dans l'Aisne. On nous laisse un peu de repos, mais le temps semble long. Les Allemands ont pillé le château où nous logeons. Ils ont vécu là comme Maupassant les a peints au début de *Mademoiselle Fifi*. De fort beaux meubles sont éventrés, les tableaux arrachés de leurs cadres, les tapisseries lacérées. Les portraits ont les yeux crevés. Un buste de femme a les seins coupés. Ils ont fusillé tout près d'ici une jeune fille qui refusait de se mettre nue pour les servir à table. Ces brutes sadiques ont laissé leurs bivouacs jonchés de bouteilles vides, champagne, porto, eau-de-vie, si bien que nous sommes obligés de faire grande attention aux pieds de nos chevaux quand nous nous promenons dans les champs. Leurs tranchées mêmes sont pleines de débris de verre. Ils se croyaient maîtres de la Champagne pour toujours, fêtaient leurs victoires, et cette orgie a contribué à leur déroute.

Dans l'église — fort éprouvée par la guerre — un infirmier-prêtre a eu l'idée de célébrer un service pour les soldats morts. Après la messe, nous sommes allés tous porter des fleurs sur les fosses encore fraîches de ceux qui moururent en défendant ce village.

Des femmes du pays sont venues, nombreuses. Pleurant ces inconnus qui reposent dans leur cimetière, elles pleurent en même temps leurs morts à elles, tombés en des lieux qu'elles ignorent. Et le *Libera* s'achève en sanglot, — tandis que le vent plaque le surplis de l'Officiant sur son pantalon rouge.

RENÉ D.

LES ORIGINES
DE LA GUERRE EUROPÉENNE

—

Nous avons maintenant sous les yeux les principaux documents officiels concernant les origines de la guerre européenne. Successivement, tous les Etats belligérants ont porté à la connaissance du grand public les pièces du procès qui, après avoir été instruit dans les chancelleries, se juge actuellement sur les champs de bataille. Dès le mois d'août, la Grande-Bretagne publiait son *Livre bleu*, l'Empire allemand son *Livre blanc*. Le *Livre orange* russe paraissait le 24 septembre, le *Livre gris* belge le 4 octobre. La France, avec son *Livre jaune*, lancé dans les derniers jours de novembre, présentait ensuite le recueil diplomatique à la fois le plus clair et le plus complet. Enfin, les premiers mois de l'année 1915 ont vu naître le *Livre bleu* serbe (28 janvier) et le *Livre rouge* autrichien (3 février).

Tous ces éléments de discussion, qu'ils soient fournis par les nations alliées ou qu'ils aient été mis au jour par les Austro-Allemands, n'ont contribué qu'à fortifier nos convictions au sujet des origines de la guerre. Les peuples de la Triple Entente savent que leurs gouvernements usèrent successivement de tous les moyens qui pouvaient servir au maintien de la paix. Quant aux neutres, s'ils ont consenti à juger sans parti pris, la loyauté de nos efforts les a depuis longtemps convaincus de notre bon droit.

Cependant, dès le mois de juillet, avec les procédés qui lui sont habituels, l'Allemagne s'était appliquée à fausser chez elle l'opinion sur les causes véritables du conflit qui allait déchirer le monde. Dans la préface de son *Livre blanc*, en s'appuyant sur des documents exclusivement allemands, elle s'ingénie à démontrer que c'est la Russie seule qui est responsable de la guerre. Cette thèse a été reprise plus tard par M. Carl Helferich, ancien directeur de la *Deutsche Bank*, qui régit depuis quelques mois les finances de l'Empire. M. Helferich a utilisé les loisirs que lui créaient les vacances du jour de l'An

pour rédiger une brochure destinée à réfuter les documents contenus dans les publications de la Triple Entente (1). Ses arguments sont dignes de ceux qu'il apportait au Reichstag pour affirmer l'état florissant du Trésor impérial. Il sait qu'il est de mauvaise foi quand il déclare que l'Allemagne est en train de s'enrichir, alors que la France est près de la faillite. Avec le même aplomb il falsifie les textes diplomatiques et passe sous silence ceux qui peuvent le gêner.

La Russie a provoqué la guerre, écrit M. Helferich, par sa mobilisation générale décrétée le 31 juillet, laquelle — ainsi que les hommes d'Etat russes ne pouvaient l'ignorer — rendait pour l'Allemagne la guerre inévitable...

La Russie, ainsi qu'elle l'a déclaré au début de la crise, était décidée à prendre sur elle tous les risques d'une guerre, dès lors qu'elle était assurée de l'aide de la France. L'assurance de l'appui armé de la France, la Russie l'a obtenue dans la soirée du 29 juillet, accompagnée, selon tout probabilité, de la communication que la France trouverait l'Angleterre à ses côtés.

Déjà nous apercevons la tendance, qui s'est affirmée de plus en plus chez nos ennemis, d'attribuer à l'Angleterre sa part de responsabilité dans le conflit. Le professeur Delbrück va même jusqu'à affirmer que sir Edward Grey fut le principal metteur en scène de la guerre européenne (2). A mesure que l'Allemagne oriente la haine populaire vers la Grande-Bretagne, elle tient à faire apparaître celle-ci,aux yeux du public germanique, comme l'ennemie par excellence à qui le pays doit tous ses malheurs. De là ses explications embarrassées qu'elle réédite à tout propos et hors de propos.

M. Helferich n'a du reste pas été seul à faire des « révélations ». Une nuée de publicistes s'est mise au service de la Wilhelmstrasse pour entretenir soigneusement l'opinion allemande dans la conviction que les deux Empires ont été les

(1) *Die Entstehung des Weltkrieges im Lichte der Veræffentlichungen der Dreiverbandmaechte.*

(2) Cet article était sous presse quand M. H. Ballin, directeur de la *Hamburg-America Linie*, fit à un correspondant du *New York World* l'étonnante confidence que Guillaume II n'aurait pas déclaré la guerre s'il avait pu se douter que la Grande-Bretagne se joindrait à la Russie et à la France, et il tirait de cette affirmation la conclusion, plus étonnante encore, que sir Edward Grey, pour ne pas avoir affirmé nettement ses intentions, est responsable du conflit.

victimes d'une agression préparée de longue date par les puissances de la Triple Entente. M. de Schoen, qui a échangé le séjour enchanteur de la rue de Lille contre la modeste légation de Prusse auprès du royaume de Bavière, tient lui aussi à ne pas se faire oublier. Critiquant le *Livre jaune* dans *les Dernières Nouvelles* de Munich, il s'est efforcé de transformer les avertissements comminatoires qu'il présenta au quai d'Orsay les 27, 28 et 29 juillet comme des démarches amicales que seul pouvait inspirer le désir sincère de la paix.

En outre, chaque fois qu'un homme d'Etat des puissances alliées faisait une allusion aux origines de la guerre, le gouvernement allemand se croyait obligé de mobiliser le pesant appareil de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* pour jurer devant l'Europe de sa parfaite innocence. C'est ainsi qu'après le discours prononcé à la Chambre française par M. René Viviani, le 22 décembre, le chancelier impérial, dans une déclaration datée du grand quartier général, expliqua longuement pourquoi l'Allemagne avait repoussé la suggestion anglaise d'une conférence, « car elle ne pouvait permettre que l'Autriche, dans une question qui concernait ses intérêts vitaux et qui la regardait seule, fût soumise à un tribunal des grandes puissances ». En employant à tort le mot « tribunal », M. de Bethmann-Hollweg méconnaissait le principe même de la conférence tel que l'avait défini sir Edward Grey (*Livre bleu* anglais, pièce 67). Et quand le chef du Foreign Office fit à son tour, le 22 mars, une déclaration à la Chambre des Communes, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 25 revint à la charge, pour présenter, encore une fois, sous une forme différente, les mêmes arguments.

L'Allemagne, dit-elle, a repoussé la proposition relative à une conférence parce que l'affaire ne regardait que les deux pays en question et parce qu'il était incompatible avec la dignité de son alliée austro-hongroise de faire dépendre, de l'assentiment d'autres puissances non intéressées, les mesures qu'elle croyait nécessaires de prendre pour se défendre contre les empiétements du petit Etat voisin... D'un autre côté, l'Allemagne, en acceptant la conférence, se serait exposée au danger de voir tout à coup une force russe écrasante à sa frontière de l'Est... Lorsque, par suite de l'immixtion de la Russie, la question menaça réellement de dégénérer en conflit entre l'Autriche et la Russie, le gouvernement allemand employa aussitôt tous les moyens dont il disposait pour amener une entente entre la

Russie et l'Autriche ; sir Edward Grey déclara lui-même, le 29 juillet, à l'ambassadeur d'Allemagne, que cette entente était la meilleure solution que l'on pût imaginer ; mais il ne contribua en aucune façon à la rendre possible.

Cette dernière allégation ne repose sur aucun fondement. Toutes les pièces du *Livre bleu* anglais établissent clairement que sir Edward Grey s'épuisa jusqu'au dernier moment en efforts aussi sincères qu'énergiques pour amener un accord. Par contre, l'Allemagne s'abstint de toute démarche dans cette direction. Pour les hommes d'Etat berlinois, le seul moyen de conjurer la guerre était d'empêcher la Russie de mobiliser, et ils insistaient à Londres et à Paris pour que les gouvernements français et britannique agissent dans ce sens à Pétersbourg. Alors que l'Autriche et l'Allemagne avaient déjà pris toutes les précautions militaires en vue d'un conflit éventuel, la Russie devait assister inactive à l'écrasement de la Serbie. Les deux Empires auraient voulu négocier les armes à la main avec des interlocuteurs désarmés.

Les autres arguments allemands sont de même acabit. Il faut croire que l'Empire en tient tout un stock en réserve qui sont rendus publics selon les besoins de la cause et interprétés comme l'exigent les circonstances. Voici un nouvel exemple de ce procédé : il montre la fertilité d'une diplomatie qui ne se laisse jamais prendre court. Le *Messager officiel* de l'empire russe publia, dans les premiers jours du mois de février, une note signalant une dépêche du tsar datée du 29 juillet 1914 dans laquelle Nicolas II proposait à Guillaume II de remettre ce conflit austro-serbe au tribunal de la Haye. Ce télégramme rentrait dans la série de ceux qui furent échangés entre le tsar et l'empereur du 28 juillet au 1er août. L'Allemagne les avait fait connaître par son *Livre blanc* et ils ont été ajoutés à notre *Livre jaune* (Annexe V). Seulement, la diplomatie germanique s'était rendue coupable d'une omission voulue en retranchant simplement la dépêche du tsar Nicolas qui s'ordonne logiquement entre deux missions de l'empereur Guillaume. Mais il n'est pas dans les habitudes de la chancellerie impériale de se laisser embarrasser pour si peu. Prise la main dans le sac, elle fit déclarer par la *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 5 février que le *Livre blanc* ne contenait qu'un *choix* de dépêches, « les plus importantes pour la

suite des négociations entre les deux souverains ». Et elle ajoutait péremptoirement :

Outre que la proposition du tsar de porter l'affaire devant le tribunal de la Haye n'était faite qu'incidemment (!), elle avait perdu toute signification pour les préparatifs militaires de la Russie contre l'Autriche-Hongrie, puisque, ce même 29 juillet, la Russie décrétait la mobilisation de 13 corps d'armée contre l'Autriche-Hongrie.

Encore une fois, on oublie de mentionner que la mobilisation générale autrichienne avait précédé la mobilisation partielle russe ! Mais un dernier exemple achèvera de montrer les dessous de ce petit jeu auquel l'Allemagne se livre depuis les débuts de la guerre. Le 19 février un *White Paper* anglais rendit publiques les deux lettres échangées entre M. Raymond Poincaré et le roi Georges V, le 31 juillet et le 1er août. Ces lettres fournissaient la preuve certaine que les deux chefs d'Etat ne désespéraient pas encore de trouver une solution conciliante, dans le moment même où s'épuisaient les dernières chances de maintenir la paix.

Dès le lendemain, l'agence Wolff publiait la note suivante :

La démarche de M. Poincaré auprès du roi d'Anglererre fournit la meilleure illustration du fait que la France a fait ainsi jouer le dernier ressort afin de réduire diplomatiquement l'Allemagne à merci en menaçant l'Angleterre d'une guerre. Ce qui est surtout caractéristique, c'est que la France n'ait pas songé à faire des démarches à Pétersbourg afin de prier le tsar de ne pas ordonner la mobilisation générale, qui eut lieu au courant de la nuit précédant cette même journée, mais qu'on ait tenté d'obtenir à tout prix de l'Angleterre de s'engager dans une guerre contre l'Allemagne. Jusqu'au 31 juillet, sir Ed. Grey n'avait pas encore donné à l'ambassadeur de France une assurance liant définitivement le gouvernement. Au sujet de l'intervention de l'Angleterre, la lettre de M. Poincaré était le dernier atout dans la partie de cartes française.

La faiblesse de cette argumentation paraît évidente, si on la met en parallèle avec les autres manifestations de la diplomatie allemande. De nouveau, la mobilisation autrichienne était passée sous silence, mais l'officine berlinoise oubliait soudain qu'elle avait reçu mission de faire croire que la France et la Grande-Bretagne s'étaient concertées pour déchaîner la guerre.

Il paraît inutile de s'appesantir davantage sur toutes ces élucubrations. Elles ont un but très précis : maintenir le plus

longtemps possible l'opinion allemande dans la conviction que l'Allemagne a été attaquée. Les raisonnements de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et de l'agence Wolff sont des raisonnements pour Allemands. Lourds, solennels, embarrassés, ils ne peuvent convaincre que ceux qui ont besoin chaque jour d'un nouveau prétexte pour persévérer dans une erreur. Le manque absolu de sens critique est un des traits fondamentaux du « peuple des penseurs ». Plus il est trompé, plus il se sent à l'aise.

Chez nous le bon sens populaire a vu juste dès l'instant où se déroulèrent les premières phases du conflit. Pour lui, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie et la volonté des deux Empires du centre, décidés à assurer leur domination, ont été les causes immédiates de la guerre. Toutes les arguties de l'Allemagne ne prévaudront pas contre les faits; et, s'il faut une preuve nouvelle que le coup avait été prémédité, l'attitude de l'Italie nous en fournit les éléments.

Le 5 décembre 1914, M. Giolitti, ancien président du Conseil, vint apporter à la Chambre des députés italienne une révélation sensationnelle. Dès le 9 août 1913, expliqua-t-il, à la veille de la signature du traité de Bucarest, l'Autriche fit connaître à l'Italie son intention d'agir contre la Serbie. Elle qualifiait cette action de sa part comme « défensive » et espérait faire jouer le *casus fœderis* de la Triple Alliance. M. Giolitti, prévenu des intentions de l'Autriche par son collègue di San Giuliano, répondit qu'il s'agissait d'une action que la double Monarchie se proposait d'accomplir « pour son propre compte ». Il ne pouvait dès lors être question de défense puisque personne ne pensait à attaquer. Quelques jours plus tard, M. Take Jonesco, ancien ministre de Roumanie, vient à son tour confirmer les intentions agressives de l'Autriche qui lui avaient été communiquées vers la même époque.

L'Italie n'était donc pas prise au dépourvu. En 1914, de même qu'en 1913, la préméditation autrichienne paraissait manifestes. Comme il ne pouvait être question d'une « action défensive », le *casus fœderis* n'entrait pas en jeu. L'Italie, ne se trouvant plus liée par le pacte de la Triple Alliance, resta neutre et sa neutralité apporte la meilleure preuve à l'affirmation que la guerre a été préparée et voulue par ses deux anciennes alliées.

§

A côté des causes immédiates de la guerre que nous venons d'indiquer, il y a les causes profondes et lointaines qui occuperont longtemps les historiens, mais dont l'étude est possible dès maintenant à l'aide des nombreux documents qui sont à notre disposition. M. Auguste Gauvain vient précisément de grouper, dans un petit volume sobre et précis (1), tous les faits essentiels qui, depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en 1908, avaient tour à tour surgi à l'horizon politique, pour aboutir enfin à la sanglante mêlée du mois d'août 1914. Admirablement préparé à l'étude des événements par un séjour de quinze ans à l'étranger, notamment dans les Etats balkaniques, il avait pris la direction de la politique étrangère au *Journal des Débats* dans le moment même où le problème oriental devenait le centre des préoccupations européennes. Avec une remarquable justesse de vues, il discerna dès 1908 les occasions de conflit qui allaient surgir entre la Triple Alliance et la Triple Entente :

Jusqu'à la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, les raisons permanentes de rupture entre les deux grands groupements politiques européens étaient contrebalancées par la crainte presque universelle des calamités d'une guerre générale. Dès que la question d'Orient fut ouverte dans toute son ampleur, l'esprit de guerre l'emporta. En transformant en annexion officielle le droit d'occuper que le Congrès de Berlin lui avait accordé sur deux provinces ottomanes, l'empereur François-Joseph faillit déjà déchaîner une grande lutte armée. Cet acte, en effet, s'inspirait des mêmes principes que l'ultimatum du 23 juillet 1914 à la Serbie. Il constituait une violation flagrante d'un traité international élaboré par un congrès solennel. C'était une première atteinte au droit public européen, une première tentative des puissances germaniques de rayer de leur propre autorité un des articles fondamentaux de la charte fixant les droits et les obligations des Etats formant ce que les diplomates appellent le concert européen. Si cette tentative réussissait, d'autres pouvaient suivre promptement.

Elle ne réussit, hélas ! que trop bien, et M. Gauvain a raison de voir, dans le coup de force de 1908, le prélude de l'attaque brusquée de 1914. Il faut relire les articles qu'il publiait alors quotidiennement dans *les Débats* pour apprécier la clair-

(1) Auguste Gauvain, *les Origines de la guerre européenne*; un vol. in-18. Paris, Armand Colin, 1915.

voyance de son jugement. Averti des dangers qui menaçaient l'Europe, exactement renseigné sur les intrigues qui se nouaient et se dénouaient tour à tour, dans le jeu des forces en présence, il sut toujours et partout discerner l'intérêt national. Aux heures de crise, son esprit pondéré lui faisait rejeter les solutions excessives. Plus d'une fois, alors que l'opinion publique accusait notre diplomatie de faiblesse, il sut faire entendre la voix de la raison, en montrant que telle concession partielle était nécessaire pour sauvegarder les intérêts supérieurs de la France. C'est ainsi que l'affaire albanaise fut réglée provisoirement sans que notre prestige en souffrît. Le péril était alors aussi grand qu'au mois de juillet dernier. S'il fut écarté, c'est simplement parce que la Triple Entente sut manœuvrer assez habilement pour enlever à l'Austro-Allemagne tout prétexte à accentuer le conflit.

En 1912 comme en 1908, M. Auguste Gauvain avait vu juste. Il y a dans tel de ses articles certaines indications à peine esquissées qui laissent deviner sous les réticences l'appréhension du danger. Aussi les événements de l'été passé ne pouvaient-ils le surprendre. Les ayant prévus, il sut les commenter au jour le jour avec une pénétration qui ne laisse pas de nous étonner, maintenant que nous relisons ses articles à près d'un an de distance. On trouvera en appendice à son volume les appréciations qu'il fit paraître dans *le Journal des Débats* depuis l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand jusqu'à l'ouverture des hostilités. Ce sont des pièces justificatives aussi probantes que les archives diplomatiques qui, à ce moment-là, n'avaient pas encore été ouvertes à la curiosité du public. La préméditation austro-allemande y apparaît déjà avec une netteté que la publication de notre *Livre jaune* a rendue évidente aux yeux de tous.

Comment le coup de force de 1908, qui devait établir définivement le prestige moral de l'Autriche-Hongrie à la fois sur les Slaves de la double monarchie et sur ceux de la péninsule balkanique, fut ruiné dans ses effets par la défaite des Turcs en 1912, M. Auguste Gauvain l'a montré dans un chapitre de son ouvrage qui n'est pas un des moins intéressants de son exposé. Dès le printemps, les cabinets de Vienne et de Berlin furent informés de la formation d'une Ligue entre les Etats

des Balkans et ils n'eurent garde de rien tenter pour prévenir la guerre qu'elle avait pour but.

Ils étaient persuadés du succès final de la Turquie. Ils comptaient que les Balkaniques épuisés deviendraient soit une proie facile à saisir, soit des instruments dociles à manier. Ils espéraient tout au moins que la Serbie, au cas d'une conflagration européenne ultérieure, serait hors d'état d'inquiéter l'Autriche-Hongrie et que toutes les armes de l'empereur-roi pourraient sans danger sérieux être employées contre la Russie et la France. Enfin, la victoire ottomane, à quoi devaient coopérer de nombreux officiers allemands introduits dans les troupes du sultan, devait établir à Constantinople la prépondérance définitive de la diplomatie germanique. La Turquie devenait une alliée ou une complice. Elle pourrait fermer les détroits à la Russie et à la Roumanie. Une intervention de sa part, ou la simple menace d'une intervention dans l'Arménie russe, obligerait la Russie à distraire des champs de bataille d'Europe plusieurs corps d'armée (1).

La victoire foudroyante des Bulgares en Thrace, des Serbes en Macédoine et des Grecs sur le chemin de Salonique déjoua ces prévisions. L'Autriche-Hongrie sauva une première fois sa mise en présidant à la création artificielle de l'Albanie autonome. Mais la seconde guerre balkanique anéantissait une seconde fois ses espérances. L'agression bulgare avait été perpétrée à son instigation, et le traité de Bucarest mettait un terme définitif à son ambition. Dès lors, la mainmise austro-allemande sur Constantinople et Salonique se heurtait à une barrière solide, établie par des peuples jeunes et résolus à conserver les territoires conquis les armes à la main.

On sait que depuis lors les incidents furent presque quotidiens. Chacun d'eux pouvait fournir des prétextes à de nouveaux conflits et l'on n'apercevait nul moyen de les résoudre sans recourir à la force. Les nouvelles frontières balkaniques, au dire des hommes d'Etat austro-hongrois, n'avaient aucune réalité. « Elles sont seulement tracées sur le papier, déclarait aux Délégations le comte Khuen-Hédervary. Il est nécessaire de les rectifier; la tranquillité régnera ensuite. » L'Allemagne, par l'augmentation de ses armements votée et mise à exécution en 1913, était prête à faire face à toutes les éventualités. Guillaume II, rencontrant alors à Konopischt l'archiduc Fran-

(1) *Les Origines de la guerre européenne*, p. 18.

çois-Ferdinand, avait conclu avec lui des accords dont le détail est encore voilé de mystère, mais dont l'aboutissant ne pouvait être qu'une agression générale qui rétablirait le prestige des Empires du centre.

Si, au cours de l'été 1914, le moment paraissait tentant pour l'Allemagne de régler une bonne fois ses comptes avec la France et la Russie, et pour l'Autriche-Hongrie de reprendre ses desseins orientaux, le prétexte faisait cependant encore défaut qui eût justifié la guerre. C'est dans ces circonstances que, le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand et sa femme furent assassinés à Serajévo. Guillaume II prenait part aux régates de Kiel quand il apprit la nouvelle. Après avoir lu la dépêche il murmura : « Toute mon œuvre est à recommencer. » Mais cet abattement ne dura qu'un instant. Quelques heures plus tard, il dit à l'un de ses invités princiers : « Si la guerre éclate, on verra ce que c'est qu'une armée. Les armées napoléoniennes n'étaient rien en comparaison de ce qu'est aujourd'hui l'armée allemande. »

§

Ce n'est pas le moment de rappeler ici toutes les phases du conflit austro-serbe. Les moindres détails en sont encore présents à la mémoire. Mais on peut se demander par suite de quelles circonstances, entre le 28 juin et le 23 juillet, date de l'ultimatum, les deux empires se décidèrent aux résolutions extrêmes.

Que se passa-t-il entre Vienne et Berlin dans le milieu de juillet ? écrit M. Gauvain (1). Quels furent les intermédiaires entre Guillaume II et François-Joseph Ier ? Quelle part dans la décision finale revient aux deux souverains, à leurs ministres et à leurs ambassadeurs ? Y eut-il des hésitations, des pressions ou des malentendus, ou bien les contradictions apparentes constatées pendant ces jours critiques furent-elles une habileté de plus pour tromper les chancelleries ? L'énigme sera sans doute lente à déchiffrer (2). Quoi qu'il en soit, on observa un contraste frappant entre les actes ou les propos officiels et le langage des interprètes ordinaires du Ballplatz et de la Wilhelmstrasse dans la presse... A Vienne, le ministre des Affaires étrangères et son

(1) *Les Origines de la guerre Européenne*, pages 80-81.
(2) Le *Times* du 15 avril fait allusion à une communication que Guillaume II aurait faite à François-Joseph, le 14 juillet ou avant, « communication si encourageante et entretenant des assurances si positives d'appui que l'empereur d'Autriche se laissa persuader d'envoyer l'ultimatum à la Serbie ».

secrétaire général assurèrent aux ambassadeurs de la Triple Entente que des conditions posées à la Serbie « permettaient de compter sur un dénouement pacifique », qu'elles seraient « des plus acceptables ». Cependant, dans les deux empires alliés, l'esprit de violence l'emportait.

D'autres témoignages sont venus corroborer l'affirmation que, loin de regretter la mort de l'archiduc François-Ferdinand, Guillaume II se félicita peut-être même du crime de Serajévo, qui lui fournissait enfin une occasion favorable à la réalisation de ses visées belliqueuses. M. Jacques Blanche, qui séjournait en Allemagne au début de juillet, nous rapporte dans la *Revue de Paris* (1) les détails d'une rencontre qu'il eut avec la princesse Charlotte, sœur de Guillaume II. « Le prince est une vieille culotte de peau », écrit M. Blanche. Puis il ajoute :

Il me décrivait le mauvais cavalier, le pauvre sportsman que fut l'archiduc François-Ferdinand. Car il fut beaucoup question de ce parent défunt qu'on enterre sans regrets. Je te dirai même que l'on danserait un pas de triomphe et de joie, à l'occasion de sa mort.

Après les questions réglementaires de politesse à moi posées, la fureur redoubla, on se remit à déchiqueter ce cadavre *et mes médiocres connaissances de la politique extérieure ne m'aidaient pas à comprendre ces invectives, cette danse du scalp, cette ivresse d'Electra enfin vengée.*

M. Jacques Blanche ne veut tirer aucune conclusion des propos qu'il a entendus ; mais n'est-il pas permis de supposer que la famille impériale se faisait simplement l'écho des impressions du souverain qui n'avait certainement pas caché à son entourage la satisfaction qu'il éprouvait de voir disparaître un complice dont les ambitions eussent pu le gêner dans la suite. C'est une autre énigme qui s'ajoute à celle que M. Gauvain nous a indiquée plus haut.

L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie avait été concerté d'avance avec l'Allemagne, qui, dès l'instant où le conflit austro-serbe prit le caractère d'une affaire européenne, mena presque toutes les négociations. Elles furent d'une activité exceptionnelle.

Pendant le petit nombre de jours qui s'écoulèrent entre le 26 juillet et le 4 août, il s'échangea d'innombrables dépêches. Elles se succèdent avec une telle rapidité que, parfois, plusieurs propositions ou

(1) Jacques Blanche, *Lettres d'un Artiste* (1914-1915). I. Thuringe. *Revue de Paris*, 15 mars 1915.

suggestions sont télégraphiées au même personnage avant que soit parvenue sa réponse à la première. En lisant les *Livres* de toutes couleurs consacrés à la correspondance diplomatique de cette courte période, on sent à chaque page les événements se précipiter. On croit assister aux péripéties d'un drame pathétique. Cependant, à vrai dire, jamais négociation n'offrit moins d'imprévu. Dès le premier jour, les bons observateurs surent à quoi s'en tenir. Le véritable drame se joue maintenant. Les négociations qui le précédèrent furent une simple comédie. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne s'en étaient réparti les rôles ; suivant l'intérêt du moment, l'un ou l'autre paraissait sur la scène ou rentrait dans les coulisses. Chacune s'acquitta de sa tâche conformément à son tempérament et à son emploi. Seulement, de la première à la dernière scène, on entend, derrière le décor, un bruit ininterrompu de légions en marche (1).

On a beaucoup discuté sur la responsabilité de l'Autriche-Hongrie dans le conflit européen. Croyait-elle sincèrement pouvoir restreindre la guerre à une action contre la Serbie ? C'est peu probable. Ses défenseurs oublient trop délibérément qu'elle commit, en tous les cas, le premier acte agressif. Le bombardement de Belgrade ville ouverte n'était que le prélude de la violation du territoire belge. Les deux procédés sont presque identiques. L'un devait justifier l'autre. Mais jamais l'Allemagne ne se fût décidée à une action directe contre la France si elle n'avait pu invoquer le prétexte balkanique. L'Autriche le lui a fourni en sachant exactement quelles pouvaient être les conséquences de son agression. M. Gauvain est très explicite sur ce point. Pour lui l'accablante culpabilité de l'Autriche-Hongrie ne fait aucun doute. L'Allemagne eût été immobilisée pour longtemps encore si elle n'avait pu s'assurer la complicité de sa voisine. C'est l'Autriche qui a ouvert la cage à la bête ; elle est responsable de ses méfaits. Aussi est-ce pour elle que sonne d'abord l'heure du châtiment. Celui de l'Allemagne ne saurait tarder.

HENRI ALBERT.

(1) *Les Origines de la Guerre européenne*, pages 129-130.

REVUE DU MOIS

EPILOGUES

Dieu ou l'Autre. — Il arriva plusieurs fois, au cours des premiers siècles de ce christianisme qui avait soi-disant rénové le monde, que les pauvres peuples, épouvantés de la tournure que prenaient les choses de ce monde, se demandèrent très sérieusement si ce n'était pas le Diable qui le régissait ou du moins s'il n'en partageait pas l'empire avec Dieu lui-même. Alors, dans leur effroi et dans leur prudence, ils adorèrent les deux principes, celui du bien et celui du mal. Et pour mieux s'assurer la protection du Mauvais ils se mirent à pratiquer toutes ses œuvres avec un entrain diabolique, cependant qu'à d'autres instants ils égrenaient force chapelets au pied des autels. Il y avait un grand désarroi dans les consciences. On ne m'étonnerait pas beaucoup si on m'apprenait que le manichéisme a refleuri pendant les jours que nous traversons. Dieu règne-t-il toujours en maître ? N'a-t-il pas été obligé de céder une partie de son pouvoir ? Peut-être quelques-uns se posent-ils ces questions déjà blasphématoires (à qui la faute ?), en attendant que se pose la question suprême : Aurait-il été détrôné et n'avons-nous pas pour Dieu Satan lui-même ? et en attendant surtout que les consciences, complètement dévoûtées, y répondent par l'affirmative. Flaubert conte que sa mère, honnête et droite personne, ayant vu mourir tout d'un coup sa fille, innocente nouvelle mariée, cessa tout à tout de croire en Dieu. On dira que cette femme n'avait pas l'esprit théologique. Sans doute, mais pour beaucoup de gens l'idée de Dieu se confond avec l'idée même de la justice. Ayant conscience de ne pas avoir fait de mal au Tout-Puissant, ils se demandent pourquoi le Tout-Puissant et le Tout-Juste les a brutalement frappés du poing ? Qu'aurait dit la mère de Flaubert si elle avait vu les soldats prussiens entrer dans sa maison, dénuder et violer sa fille sous ses yeux, ensuite l'étriper, ensuite mettre le feu à la maison et fusiller tous les voisins, tirer sur elle-même ou la rouer de coups et la laisser pour morte ? Elle aurait ressenti obscurément les sentiments que vient d'exprimer un poète américain, Benjamin de Casseres, qui s'est fait le juge de Dieu et qui lui reproche violemment les crimes sur lesquels s'est achevée l'année 1914.

Ce morceau est d'un si grand mouvement lyrique que j'ai voulu le traduire. Le voici. Il rappelle certaines invectives de Maldoror,

mais l'auteur n'est pas un Maldoror ; il ne le connaît peut-être pas. C'est un poète :

PATER NOSTER

1914

Où es-tu, ô Dieu ? Viens et sois jugé, sois frappé, sois exécuté par moi.

Où es-tu, ô Dieu ? Etre subtil, être rusé, constructeur du Ciel et de l'Enfer, amant de l'Esprit et de la Matière, viens et sois jugé, sois frappé, sois exécuté par moi.

J'ai croisé à ta recherche jusqu'à cette heure à travers l'éternité. Viens et sois jugé, sois frappé, sois exécuté par moi.

Maintenant, en voilà assez, mangeur d'hommes, multiforme cannibale, molécule de l'assassinat, Thug dans la nuit.

N'y a-t-il pas assez de sang sur ton autel, n'y a-t-il pas assez de chair sur ta table, n'y a-t-il pas assez de puanteur sous tes narines?

Maintenant il faut que cela finisse, poltron, fuyard, Borgia de l'Eternité, Iago de l'éther.

Anti-Dieu, je suis ; et je suis sur le toit de ton tabernacle mystique comme un voleur dans la nuit.

Anti-Dieu, je suis ; et je suis sur le seuil de ton secret comme une vengeresse Erynnie.

Anti-Dieu, je suis ; et je suis la langue des victimes de ta loi de Nécessité dont les gouttes de sang jonchèrent le monde pendant cette dernière année de ton règne.

Je te jette à la face les seins et les ovaires des femmes découpées par les mains de tes créatures.

Je te jette à la face une énorme poignée de testicules et de phallus arrachés par les mains de tes créatures.

Je te jette à la face les corps rôtis de petits enfants jetés au feu par les mains de tes créatures.

Auteur de la Vie et auteur de la Mort, écoute, oh ! écoute le tonnerre de ma haine !

Auteur de la Vie et Auteur de la Mort, écoute, oh ! écoute la prodigieuse malédiction que je prononce sur toutes tes œuvres.

Auteur de la Vie et Auteur de la Mort, écoute, oh ! écoute l'appel passionné de celui qui ne peut être trompé, qui ne peut être réduit au silence, qui ne peut être enchaîné par tes menaces.

Anathema maranatha sur ton éblouissant Cosmos, masque de ton perpétuel diabolisme ! Amen.

Anathema maranatha sur les jours de printemps et sur ceux de l'été, sur l'automne et sur les neiges de l'hiver, masques de ton perpétuel diabolisme ! Amen.

Anathema maranatha sur la race humaine, outil de ton perpétuel diabolisme ! Amen.

Maudite soit la Vie, cette stupide aventure !
Maudit soit le coït, ce stupide plaisir !
Maudite soit l'épée, cette stupide peine !

Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui as donné un toit à porcs pour maison.

Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui as donné la guerre pour apprentissage.

Tu as créé l'homme à ton image et tu lui as donné pour vin le sang de ses frères.

Apogée de notre amertume, apogée de notre martyre, l'égout et le vomissement des cycles de la vie te montent jusqu'aux fesses, Torquemada des cieux, perpétuel Néron de l'éternité.

Cependant les cœurs sensibles ont le droit de redire en minaudant :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

REMY DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La « mécanique du développement ». — Hans Driesch et l'entéléchie. — La *Selbstdifferenzierung* de Wilhelm Roux. — L'hérédité des caractères acquis, et sa négation par Weismann. — Opinion du professeur Brachet, de Bruxelles.

Certes, au point de vue de la production scientifique, l'Allemagne est le premier pays du monde. Après cette déclaration, les lecteurs du *Mercure* seront sans doute surpris que, dans les chroniques mensuelles que j'ai consacrées ici régulièrement depuis huit ans au mouvement scientifique, j'ai cité relativement peu les publications et travaux de ce pays. Mais ceux qui ont fréquenté quelque peu mon Cours libre de la Sorbonne savent bien que mes sympathies vont surtout aux novateurs, et par suite peu aux Allemands.

Parmi les savants, il y en a — c'est la minorité, — qui trouvent, qui indiquent des chemins nouveaux ; les autres suivent les chemins déjà tracés, cherchant à les mieux aménager, à les mieux exploiter ; pour ce travail, ils apportent des matériaux variés ; mais ceux-ci ne sont pas toujours utilisables et en s'accumulant ne font que rendre le chemin impraticable.

En Allemagne, des nuées de travailleurs ont envahi les divers domaines scientifiques, afin de les accaparer. Ces tentatives n'ont pas été sans difficultés. Mettre la main sur la bactériologie, alors qu'elle reste toujours l'œuvre de Pasteur et de son école ! Déclarer la physique et la chimie sciences allemandes, du temps de Lord Kelvin, de Lippmann, de Pierre Curie, de Ramsay, de Sabatier..... ! Voilà qui témoigne de beaucoup de témérité. En ce qui concerne la biologie pure, comme je compte le montrer dans un article spécial, l'échec a été complet : les problèmes qu'examine cette science sont si complexes ; les phénomènes de la vie sont sous la dépendance de tant de facteurs ! Pour faire un vrai biologiste, il faut être non seule-

ment un excellent observateur de la nature, mais encore un esprit subtil. Giard avait ses qualités ; or, de l'autre côté du Rhin, elles me paraissent plutôt rares. Mais, sans être un biologiste, on peut être un excellent histologiste, ou un bon embryogéniste. L'histologie ou science des tissus des êtres vivants est en grande partie une affaire de technique et de patience; elle est très pratiquée en Allemagne, de même que l'embryologie, ou science du développement des êtres vivants.

Les Allemands se sont en effet toujours beaucoup intéressés à la construction progressive des animaux à partir de la cellule initiale, l'œuf. Celle-ci se divise en 2, 4, 8... cellules, qui se disposent de diverses façons; petit à petit les organes s'édifient et s'agencent entre eux, et la machine animale se « perfectionne », de plus en plus. Des rapprochements s'imposent avec ce qui se passe dans les ateliers des mécaniciens constructeurs, ateliers dont le nombre et l'activité font la puissance de l'Allemagne.

Il y a quelque vingt ans, Wilhelm Roux a « créé » la « mécanique embryonnaire ». Depuis, ce savant dirige un recueil fort estimé, consacré aux travaux relatifs à la **Mécanique du développement**. Roux a imaginé, reprenant d'ailleurs une idée de son compatriote His, que l'organisme vivant est déjà tout construit dans l'œuf. C'est là la « théorie de la mosaïque ». Les divers territoires de l'œuf correspondraient aux diverses régions du corps de l'embryon. Si cela est vrai, lorsque l'œuf est déjà divisé en 2, 4 ou 8 cellules, il suffirait de détruire une de ces cellules pour faire disparaître, dans le corps de l'embryon, un certain ensemble d'organes, correspondant à une moitié, un quart ou un huitième du corps, par exemple la partie droite du corps, un des quarts antérieurs. Or, le fait et des expériences fondamentales à l'appui avaient été publiés dès 1887 par un Français de génie, Chabry; les expériences avaient porté sur les œufs d'une Ascidie marine. Chabry, mort prématurément, est tombé dans l'oubli, mais son expérience a été répétée depuis maintes fois sur les œufs des animaux les plus variés. Et c'est ainsi qu'un jeune savant allemand, Driesch, a acquis une grande célébrité. Celui-ci a constaté d'ailleurs que la théorie de la mosaïque est souvent en défaut, et que, dans bien des cas, les organes de l'embryon ne sont pas prédéterminés dans l'œuf, une moitié, un quart de l'œuf pouvant alors donner un embryon entier.

Le cas de **Hans Driesch** est assez curieux pour que nous nous y arrêtions quelques instants. Après avoir fait, au laboratoire de Naples, plusieurs séries d'expériences sur les œufs en voie de segmentation, Driesch a cessé complètement de faire des expériences, et a invoqué pour expliquer le développement des êtres vivants un principe, l'**entéléchie**, dominant les forces physico-chimiques qui s'e-

xercent au sein de ceux-ci. A Heidelberg, Driesch enseigne la philosophie pure. Dans sa jolie villa des bords du Neckar, il a écrit de nombreux volumes sur la philosophie des sciences de la nature. C'est un homme très instruit, qui parle avec volubilité et élégance notre langue; il aimait à exprimer ses sympathies pour les Français, en particulier pour nos philosophes Boutroux et Bergson. Driesch, c'est un peu, malgré de profondes différences, le Le Dantec de l'Allemagne. Pour lui, en biologie, un bon raisonnement vaut mieux qu'une expérience souvent mal conçue. Mais Le Dantec, lui, n'a aucune sympathie pour les philosophes spiritualistes; il cherche toujours à montrer que la physique et la chimie suffisent à expliquer la vie. Il n'est pas rare que les savants allemands tournent à la métaphysique, et soient conduits aux idées vitalistes et finalistes, si funestes à la marche de la science et si chères aux esprits réactionnaires. Driesch se réjouissait de voir paraître la traduction d'un de ses ouvrages fondamentaux dans la *Bibliothèque de Philosophie expérimentale* dirigée par le Professeur Peillaube; espérons que les éditeurs, MM. Chevalier et Rivière, ne renonceront pas à réaliser ce projet, car le livre de Driesch est curieux pour l'étude de la mentalité allemande.

§

Mais il me faut revenir à la « mécanique du développement ». L'idée de la prédétermination dans l'œuf des organes, idée chère aux Allemands, s'est trouvée dans bien des cas en défaut. Considérons maintenant un organisme en voie de formation, et, en un certain point de celui-ci, les ébauches d'un organe, tel que l'œil. On croit trop souvent que l'organe se trouve tout entier en puissance dans les ébauches, que son développement a lieu *spontanément*, sous l'influence des seules causes et conditions internes ; c'est la **Selbstdifferenzierung** de Roux, l'auto-différenciation.

Les parties les plus essentielles de l'œil sont la rétine et le cristallin. La rétine, membrane impressionnable qui tapisse le fond de l'œil, dérive d'une expansion latérale du cerveau ou bourgeon en forme de coupe ; le cristallin, lentille réfringente, résulte d'un épaississement de l'épiderme cutané en face du bourgeon oculaire cérébral. Chez la Grenouille verte, la formation du cristallin paraît être une différenciation purement spontanée; le pouvoir d'en former l'ébauche est localisé en un point précis de l'épiderme, et cette ébauche s'édifie même quand on l'isole de toutes les connexions d'où elle pourrait recevoir une excitation formatrice. Mais il n'en est pas de même chez d'autres espèces de Grenouilles, telles que *Rana palustris* et *Rana sylvatica ;* le cristallin se présente comme une formation *provoquée* au sens le plus strict du mot, et non comme une formation *spontanée ;* il suffit de greffer, chez un embryon, un mor-

ceau quelconque de sa peau vis-à-vis de la vésicule oculaire primaire (qui ne saurait être absente) pour que le cristallin se forme aux dépens de ce morceau de peau; le cristallin se présente comme le résultat de la réaction de l'épiderme à l'action, évidemment de nature chimique, exercée sur lui par le bourgeon oculaire cérébral, et n'importe quelle partie de l'épiderme de la larve est capable de réagir ainsi. J'arrive maintenant au fait le plus intéressant. Entre le cas des *Rana palustris* et *sylvatica*, où le cristallin se présente comme une formation provoquée, et le cas de la grenouille verte, où le même organe apparaît comme une formation spontanée, il y a des intermédiaires. Chez certains Batraciens, on observe un commencement de localisation du pouvoir de former le cristallin: un morceau de peau de la partie antérieure du corps le présente; un morceau de peau de la partie postérieure ne le présente plus; à mesure qu'on s'éloigne de la tête, ce pouvoir s'atténue progressivement, le chimisme de l'épiderme subissant une variation progressive.

Entre les formations embryonnaires provoquées et non localisées et les formations spontanées et rigoureusement localisées, il y a *toute une série d'intermédiaires;* de même entre les œufs où les organes de la larve ne sont pas déterminés et les œufs où ces organes sont déterminés d'une façon très précise, il y a toute une série d'intermédiaires. Cela, pour un esprit non prévenu, ne peut s'interpréter que d'une seule façon: les formations dites spontanées dérivent de formations provoquées; les œufs où apparaît déjà l'organisation de l'embryon dérivent d'œufs sans prédétermination des organes. Admettre cela, c'est admettre l'hérédité des caractères acquis. Or, celle-ci a été niée purement et simplement par le célèbre « biologiste » allemand **Weismann**; tous ceux qui se sont laissé éblouir par la gloire de ce grand homme, et ils sont nombreux en Allemagne, et même en France, ont vu dans le « weismannisme » un dogme intangible. Et ce dogme a été néfaste à l'évolution de la biologie et de l'embryologie.

Le Professeur Brachet, de Bruxelles, a fait à ce sujet une communication des plus intéressantes dans la séance du 26 décembre de la *Société de Biologie*, et à laquelle j'ai emprunté les faits relatifs au développement de l'œil des Batraciens.

M. Brachet cite un autre exemple très frappant. Pendant la métamorphose du têtard en Grenouille, les pattes antérieures, qui se forment dans des cavités sous des opercules, doivent percer ceux-ci pour apparaître au dehors. Le membre qui se développe distend de plus en plus l'opercule et finalement le troue. Il semble évident que la perforation de l'opercule a sa cause immédiate dans l'action mécanique exercée par le membre. Cependant, si on détruit le bourgeon du membre au moment où il apparaît, bien qu'il n'y ait pas de mem-

bre, l'opercule se troue. La cause initiale a disparu, l'effet subsiste. Peut-on nier après cela, la transmission héréditaire des caractères acquis?

M. Brachet est l'un des maîtres les plus éminents de l'embryologie moderne. En particulier il a réussi à faire se développer les œufs de Mammifères *in vitro*. C'est un excellent observateur et expérimentateur, et un esprit philosophique, comme ses éminents collègues de Bruxelles, le zoologiste Lameere et le botaniste Massart. MM. Lameere et Brachet fréquentent maintenant assidûment nos réunions de la *Société de Biologie ;* c'est une bonne fortune pour les Parisiens de pouvoir en ce moment les entendre, l'un au Muséum, sur les colonies animales, l'autre au Collège de France, sur la biologie de l'œuf. Certes il est arrivé à M. Brachet de subir l'influence de certaines idées allemandes ; il le déplore. La métaphysique des biologistes allemands est venue trop souvent encrasser le cerveau des embryogénistes, et faire dévier, au moins momentanément, leurs recherches dans des voies stériles. Ainsi l'embryologie, soi-disant science allemande, aurait été arrêtée dans son essor par des idées dogmatiques allemandes.

Ces idées empoisonnent la biologie contemporaine. Il est grand temps de dénoncer les erreurs qu'elles représentent. Ce sont des erreurs de croire que, chez les êtres vivants, les formations dites spontanées, les manifestations dites spontanées, ne dérivent pas des formations provoquées, des manifestations provoquées ; — de croire à la suprématie des facteurs internes (qui ne sont, en réalité, que des intégrales de facteurs externes) ; — d'admettre la toute puissance des forces internes, et la localisation précise de ces forces au sein de l'organisme ; — d'attribuer une importance fonctionnelle à chaque particularité morphologique, etc. Les Allemands n'ont même pas le mérite d'avoir imaginé ces erreurs; celles-ci sont aussi vieilles que l'humanité pensante ; ce sont les vieux préjugés chers aux esprits conservateurs. Dans un autre domaine, n'a-t-on pas souvent parlé des idées innées, voire des sensations innées, accordant une forte prééminence de la subjectivité sur l'objectivité ? Pour avoir dénoncé ces erreurs, un physiologiste de génie, né en Allemagne, Jacques Loeb, a dû quitter ce pays, où il n'a cessé d'être combattu. Et ceci nous rappelle qu'il y a près d'un demi-siècle les Allemands ont cherché à discréditer les admirables travaux du russe Kowalewski, travaux qui ont été en réalité le point de départ de l'embryologie nouvelle. De nos jours, bien des savants allemands donnent une forme scientifique aux erreurs mentionnées ci-dessus, et, obéissant au mot d'ordre de l'entéléchie, marchant derrière le drapeau weismannien, ils veulent imposer ces erreurs au monde savant. Espérons que cette guerre abattra, avec le militarisme, les diverses tendances

conservatrices; que ce sera la guerre libératrice, non seulement des peuples, mais encore des esprits et des sciences !

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Guerre. — Ce n'est pas sans éprouver presque un sentiment de malaise que je reprends ces chroniques, si brutalement interrompues par la guerre. Il n'est pas de doute qu'il va me falloir, sur un sujet aussi épineux que les questions militaires, en ce moment, diriger ma pensée avec prudence et ne m'exprimer qu'avec d'infinies précautions. Dure contrainte que celle qui oblige à rester frappé de myopie, lorsqu'on voudrait être clairvoyant! Elle me paraît plus pénible encore dans cette maison du *Mercure*, où chacun de nous avait eu jusqu'ici son franc-parler. Soit, le Pays s'est donné une discipline; nous en avions tous grand besoin. Je me garderai, pour ma part, de m'y soustraire. Mais ne peut-on remarquer qu'il est arrivé ce qui était fatal pour des gens peu enclins à se rallier à un principe inflexible ? Le but a été de suite dépassé. Une fois le principe adopté, il s'est trouvé appliqué en toutes choses. Finalement nous nous sommes forgé un instrument, qui nous met un bandeau sur les yeux. Cette discipline du silence, de la satisfaction continue, aveugle, soumise s'est exercée, non seulement au sujet de la conduite des opérations militaires, — ce que tout le monde eût admis, — mais surtout à l'égard de l'administration toute puissante, qui continue à tenir tous les fils. Tout continue à passer par la filière des bureaux ; il en résulte des retards, dont la gravité ne sera mise en lumière qu'après l'épilogue. Il sera alors peut-être trop tard. En 1870, le général Roon, ministre de la Guerre de Prusse, suivait, les mains dans les poches, le grand Etat-major allemand. Un jour, un interlocuteur crut devoir s'apitoyer sur la tâche écrasante qui lui incombait Le général répondit : « Moi, je me repose, mon rôle est terminé : c'était celui de la préparation ; nous sommes maintenant dans la période d'exécution. »

Pour des raisons multiples, il n'en est pas encore de même en France. Chacun de nous a ainsi l'obligation d'être satisfait, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que d'être optimiste. Thérapeutique d'empiristes, qui entretient chaque jour le moral, non pas du peuple, dont le bon sens viril a révélé ses belles qualités sans alliage, mais des petites gens, fermes soutiens de la rente, dont la moindre secousse peut ébranler la santé. Serait-ce le revers des démocraties qu'en toutes choses on soit ainsi obligé de se régler sur les plus médiocres, parce qu'ils sont la majorité influente, sinon absolue? C'est pour ces bonnes gens, que nos journaux sont remplis d'annonces sensationnelles s'adressant à leur crédulité naïve, que vraiment

on éprouvera peu de fierté à relire plus tard, sans compter la fâcheuse influence qu'elles exercent chez les neutres, mieux placés que nous pour savoir ce qui se passe au juste chez nos adversaires. Presque tout ce qui se publie tend à faire croire que nous touchons au terme de nos efforts. Tendance qui comporte un grave danger; nous ne nous expliquons pas que l'on puisse l'entretenir et la favoriser. Il nous faut, au contraire, nous persuader que le chemin qui reste à parcourir sera long et passablement rude.

Avant de poursuivre, je ferai ma déclaration de foi, afin qu'on ne se méprenne pas sur les réserves que je pourrais être amené à exprimer au cours de ces chroniques. Ma conviction sincère est que les Alliés ont actuellement en leur pouvoir tous les moyens de produire l'écroulement de la puissance de l'adversaire, à condition de moins compter sur l'œuvre du temps et d'apporter plus de volonté, plus de fermeté, plus de dureté même dans l'exploitation de ces moyens. Je n'ai pas désiré cette guerre; si j'en avais été le maître, je ne l'aurais acceptée, le cœur vibrant, que cinq à six ans plus tard. Pourquoi? Parce que, sans m'exagérer la puissance de l'armée allemande, dont je savais le corps d'officiers rongé plus que tout autre par la sénilité, l'esprit de courtisanerie et le matérialisme le plus bas, j'estimais que notre armée n'était pas parvenue à un degré de préparation suffisant et qu'il importait surtout d'attendre que d'autres générations, n'ayant pas subi la dépression causée par notre défaite de 1870, vinssent apporter, dans toutes les directions du pays, avec des qualités d'âme intactes, une plus grande somme de virilité et d'énergie. Je ne nie pas que nos jeunes troupes ont montré un moral merveilleux; elles l'ont puisé dans leur propre vitalité. Tous ceux qui se sont trouvés mêlés dans leurs rangs ne pourront jamais oublier le réconfortant spectacle qu'elles ont offert dans les premiers jours de ce mois d'août radieux, où le pays tout entier semblait emporté par son destin. Ce qui manquait, cependant, à cette armée, un de nos morts d'hier, M. de Mun, l'avait signalé depuis plus de deux ans, dans des termes que je demande la permission de citer. Ces paroles graves sont plus belles, à mon sens, que ses homélies enflammées des derniers jours :

Notre préparation militaire est insuffisante, écrivait en 1912 ce patriote clairvoyant; pourquoi? Est-ce à cause de la valeur morale des soldats, de la valeur professionnelle des officiers? Assurément non. Les témoignages de tous les hommes de métier sont unanimes, ceux des nôtres comme ceux des adversaires. Est-ce à cause de l'inégalité du nombre, de la loi de 2 ans, de la pénurie des contingents et des réserves, triste fruit de mœurs avilies qui conduisent une race au suicide? Non, pas même cela, au moins pour le premier choc. Ce n'est pas non plus à cause de l'armement, de la pratique du métier. Rien de tout cela ne suffirait à justifier l'appel que j'adresse ici

à la clairvoyance nationale. Ce qui manque, c'est, à la fois, l'organisation du commandement et ce que je puis appeler le machinisme de la guerre, l'ensemble de tous les moyens matériels qui doivent assurer la prompte, exacte et méthodique arrivée des troupes, du matériel et des munitions sur le front de bataille. L'organisation du commandement fait défaut parce qu'elle est atrophiée par les défiances politiques, par la jalouse suspicion du pouvoir civil. Le machinisme est incomplet, parce que l'absence de suite et d'unités dans les vues, de concert dans l'exécution, le retarde et le paralyse. Voilà pour la préparation militaire (1).

Le regretté M. de Mun abordait ensuite la préparation diplomatique ; mais ceci n'est point notre affaire.

§

Qu'on n'attende pas de moi, aujourd'hui, un essai de synthèse des événements accomplis. Le moment n'est pas venu de le faire. Il est bon d'ailleurs que, pour longtemps encore, un voile épais recouvre les douloureux souvenirs des premiers jours. A l'heure présente, ces mauvaises heures sont passées. Nous voici face à face avec l'adversaire, les yeux dans les yeux, épaule contre épaule. Jamais situation ne fut plus émouvante, par la grandeur des conséquences qui doivent en sortir. Je me propose de l'examiner objectivement.

Pour la première fois, des millions d'hommes, avec un armement à peu près équivalent, s'opposent les uns aux autres, sans que jusqu'ici, chose curieuse, la grandeur de leurs efforts ait influé sensiblement sur la rapidité de la solution. Les armées, alourdies par le machinisme qu'elles traînent à leur suite, se sont trouvées à peu près impuissantes à manœuvrer. Nous voilà jetés en dehors de toutes les prévisions, tout au moins de celles qui avaient trouvé le plus de crédit. Le regretté général Langlois disait : « Notre armée, inférieure en nombre, mais possédant des qualités manœuvrières... etc. » Adieu, la manœuvre ! nous voici ramenés au siège de Sébastopol et même à celui de Damiette. Soit.

Il est entendu que le plan primitif du Grand Etat-Major allemand a définitivement échoué : Paris enlevé d'une seule ruée, la France maîtrisée permettant aux masses germaniques de se retourner contre la Russie, achevant à peine sa mobilisation. Un pareil plan ne peut plus être remis à pied d'œuvre. Aujourd'hui, l'Allemagne et l'Autriche ont atteint le point culminant de leur effort. Elles ont réussi jusqu'ici à élargir l'étreinte des deux immenses cordons de troupes, qui l'enserrent sur un front de 900 km. à l'ouest, et sur un développement de 1400 km. à l'est. L'Allemagne n'en a pas moins le lacet passé à la gorge : il reste à le serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il me paraît hors de doute que le Grand Etat-Major allemand se rend un compte exact de la situation critique où le sort des armes l'a placé.

(1) *Pro Patria*, in-18.

Il estime cependant que la partie n'est pas perdue; il se prépare même à tirer avantage de sa position centrale, en se bornant à manœuvrer sur les lignes intérieures, c'est-à-dire en procédant à des déplacements de troupes d'un front à un autre, suivant les besoins. Manœuvre délicate pour les chefs, harassante pour les troupes dans les guerres du passé, mais grandement facilitée aujourd'hui par le puissant réseau de chemins de fer qui couvre l'Empire, et par les nombreux moyens fournis par la traction automobile. Le dernier effort, tenté sur le front Oriental, n'a poursuivi d'autre but que de nettoyer de tout ennemi le vieux Duché de Prusse, terre des Junkers et grenier national, et de reporter le front défensif en territoire russe, le long d'une ligne d'eau, formant fossé naturel, constituée par le développement continu du Niemen, de la Bobr, de la Narew, de la Vistule, etc., ce fossé se relevant à l'extrême-sud avec l'énorme talus des Karpathes. Ainsi c'est plutôt une rectification du front défensif que poursuivait la manœuvre du maréchal von Hindenburg qu'une réelle tentative d'atteindre Varsovie. La manœuvre a échoué en grande partie. Ainsi peut-on considérer, à l'heure actuelle, les armées austro-allemandes comme réduites à la défensive. Leurs dernières attaques en Bukovine, sur la ligne des Karpathes et en Pologne ne sont que des actes de défensive-offensive, qui témoignent de l'activité de leur commandement et d'une compréhension intelligente, il faut le reconnaître, de la situation stratégique. Il est d'une importance vitale pour elles de se donner de l'air le plus possible, le plus longtemps possible. Leur force morale est liée à cette activité.

Il est à remarquer qu'à l'intérieur de ce vaste encerclement l'Allemagne subsiste, pour le moment, avec ses richesses matérielles intactes, avec ses moyens de production en pleine activité, enfin avec toutes les ressources de sa vie industrielle et agricole, sans compter celles qu'elle tire, avec une absence de scrupules complète, des territoires occupés. Il s'agit, pour elle, de subsister jusqu'à la moisson prochaine. A ce moment, si la situation est inchangée, la Prusse Orientale et la Hongrie — cette dernière n'est qu'une immense pleine de cultures céréales —, lui permettront de mettre plus de froment dans son pain. On fait grand fond sur le blocus économique qui doit, avant cette époque, affamer l'Allemagne. Il m'est impossible, raisonnablement, d'être convaincu de son efficacité. Je reviendrai sur ce sujet; il m'entraînerait trop loin aujourd'hui. Ce que l'on peut affirmer c'est que l'Allemagne ne reçoit plus en abondance tout ce qui était nécessaire à sa vie de luxe; mais il est dangereux de croire qu'elle ne recevra plus tout ce qu'exige son existence matérielle. Il n'existe aucun moyen qui soit d'une efficacité absolue, dans les conditions actuelles, de l'empêcher d'être ravitaillée par les neutres. Même après le décret du 13 mars, pris en réponse à la guerre im-

placable poursuivie par les sous-marins allemands contre le commerce des alliés, mon opinion reste invariable. Qu'on soit donc bien persuadé que les prétendues mesures, dont nous nous gaussons tant, telles que l'ordonnance sur les épluchures de pommes de terre, ne sont que divertissement de Herr Professor, si elles ne sont pas simplement des attrape-nigauds.

Ceux qui croient à l'efficacité du blocus économique ajoutent qu'il est devenu matériellement impossible de franchir les lignes défensives, organisées devant notre front, sans consentir à répandre « un fleuve de sang ». Il n'y a donc, disent-ils, qu'à attendre fermes devant ces lignes que la bête affamée râle à nos pieds. Il y a mieux à faire. Les ruisselets de sang que coûte quotidiennement une guerre d'usure, qui piétine, finiront par former le fleuve de sang, que l'on veut précisément éviter. Quand l'on tient le bon bout, il n'y a jamais intérêt à retarder l'instant de la bonne solution. Qu'on ne s'illusionne pas, les sympathies extérieures pour l'Allemagne iront en s'affaiblissant, à mesure que sa situation stratégique deviendra plus précaire. Le puissant appareil de son machinisme et la sauvage énergie avec laquelle elle se défend en imposent encore aux neutres. Ceux-ci ne sont guère influencés par des témoignages de faiblesse ou de mollesse dans la conduite de l'action ; ils restent surtout impressionnés par le spectacle de la force. Nos victoires diplomatiques suivront de près nos succès militaires. Nous voici parvenus au printemps désiré ; gardons-nous pleinement confiants.

§

Je voudrais, avant de terminer, dire un mot de nos amis les Russes. Sans doute, ils ont déçu nombre de bonnes gens, en France et ailleurs, qui ont cru dur comme fer qu'ils allaient entrer à Berlin, d'abord fin de septembre, puis à la Noël, puis à Pâques. J'éprouve, pour ma part, le besoin de leur rendre justice, n'ayant pas toujours été tendre à leur égard à une époque bien antérieure à cette guerre. J'avoue que je ne m'attendais pas à si bien de leur part. Ils ont fait et ils continuent à faire de la bonne besogne. Leur mobilisation a été lente ; c'était prévu. Mais, depuis, l'effort gigantesque qu'ils ont fourni a été soutenu avec une indomptable énergie et un merveilleux sang-froid. De toutes les nations en jeu, la Russie était certes la moins favorisée pour conduire avec avantage une guerre moderne où le machinisme et les chemins de fer jouent un si grand rôle. Le faible développement de son industrie métallurgique et la rareté de son réseau de voies ferrées la plaçaient, à priori, dans une réelle situation d'infériorité. Elle a réussi à triompher de ces difficultés à force de prudence et de sagesse stratégique. J'insiste sur ce dernier terme, car ce qui apparaît avec clarté après ces huit mois de guerre, c'est une pen-

sée directrice, intelligente et lucide, présidant à la conduite de ses armées, et une organisation du haut commandement tout à fait satisfaisante. La vigueur, l'énergie et l'activité de l'attaque allemande n'ont jamais complètement désemparé nos alliés ; ils ont toujours donné la riposte. Ils ont rempli jusqu'ici la partie la plus ingrate de leur tâche. Je ne vois que des raisons d'espérer qu'ils la poursuivront bientôt avec des résultats positifs, qui contribueront à bouleverser définitivement l'échiquier stratégique de ces huit mois écoulés.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Littérature marocaine. — Les hostilités ont provoqué l'éclosion de toute une littérature militaire : les causes et les origines de la guerre, l'attitude des divers belligérants, les atrocités germaniques, les conséquences futures du conflit, autant de sujets qui, plus ou moins convenablement traités, alimentent déjà et alimenteront bientôt jusqu'à l'indigestion la librairie. Celle-ci, paraît-il, envisagerait des mesures de défense ou de protection et songerait à arrêter les frais de cette débauche de traités de stratégie ou de diplomatie en chambre. Il convient, cependant, de reconnaître que cette littérature spéciale n'est point seulement un produit des circonstances, une actualité. Avant même que la guerre n'éclatât, un courant dans ce sens se dessinait nettement déjà et les esprits étaient attirés vers les récits d'aventure ou de conquêtes. A ce point de vue, la littérature coloniale et, plus particulièrement, la littérature africaine constituaient un véritable précédent, une sorte de préambule et la première satisfaction accordée à la curiosité et au besoin d'héroïsme qui, depuis un certain temps, tourmentaient un assez grand nombre de Français. Dans le domaine politique, le « boulangisme » apparut comme un premier symptôme intéressant de cette soif de grands et nobles gestes. Le boulangisme sombra rapidement dans de pauvres compromissions engendrées par des rivalités mesquines de personnes.

Après le boulangisme, ce fut Cyrano de Bergerac.

Ah ! la belle prescience de l'âme contemporaine qu'éprouva là, peut-être sans le faire exprès, M. Edmond Rostand ! Brusquement, au ciel obscurci d'une multitude indigeste et fadasse de romans d'adultère, de comédies de mœurs — et quelles mœurs ! — et de vaudevilles saugrenus, voilà qu'apparaissait un drame assez littéraire pour contenter ensemble M. Faguet et l'Université, assez romantique pour attendrir les âmes sensibles, et assez simple et banal pour plaire à tout le monde. L'auteur venait de produire l'œuvre qu'attendait tout un peuple en veine d'héroïsme. La scène sous le

balcon, que c'était chevaleresque ! Toute la France qui, perpétuellement, passa sa vie, à l'imitation de Bertrand, à tirer les marrons du feu pour tels ou tels Ratons que furent tour à tour ses divers alliés sur la grande scène européenne, la France se reconnaissait et s'incarnait dans ce noble et chimérique Cyrano. Ah ! le merveilleux moment et quelles douces larmes ! Et le duel en vers, quelle délicieuse trouvaille.

A la fin de l'envoi, je touche !

« Je touche ! » Le public n'y entendit point malice. Il tenait enfin son héros national.

Ensuite, M. Edmond Rostand nous promit, — mauvaise inspiration ! — un admirable *Faust*, et se tut. C'est d'un sage : quelque grand génie qu'on possède, on ne se trouve pas deux fois dans sa vie à l'unisson avec l'âme populaire, avec l'âme d'un pays. *L'Aiglon*, en dépit d'un succès relatif, le lui fit bien voir.

Mais, je parle théâtre et j'ai tort.....

Après *l'Aiglon*, hélas !
Ce fut Algésiras !

Vinrent les provocations successives du sinistre cabotin, Guillaume II : Tanger, Casablanca, Agadir, les comédies diverses montées par les frères Mannessmann. Au massacre de Fez succède la prise de Taza. Le général Lyautey, poëte comme Cyrano, entre à l'Académie française et il écrit un jour du printemps dernier, du printemps de 1914, à un homme politique de ses amis :

— « Mon ami, je vous laisse, j'entends le canon de Gouraud. Je retourne au combat !... »

Le canon de Gouraud ! Il tonne à cette heure dans l'Argonne ou en Champagne !

La guerre marocaine était le prélude de la guerre continentale. De même la littérature marocaine de 1911 à 1914 annonçait, précédait la littérature guerrière de 1915, et il n'est pas sans intérêt, au double point de vue historique et colonial, de dresser l'inventaire des œuvres qui la constituent. Militairement, je veux dire, brièvement, j'en vais passer la revue.

De ces œuvres, d'ailleurs, j'ai noté déjà les principales et les lecteurs de cette rubrique consentiront peut-être à se souvenir des comptes-rendus que j'ai consacrés jadis au *Mystère d'Agadir* de M. André Tardieu, au *Maroc* de M. Augustin Bernard, à la *Conquête du Maroc*, de M. René Millet. Dans le même temps, parurent successivement, de 1911 à 1914 : *Le Coup d'Agadir*, par Pierre Albin, livre intéressant mais dépourvu de la maîtrise qui caractérise l'œuvre de M. Tardieu ; *La Chronique de l'an 1911*, de Mermeix, où un certain nombre de pages sont relatives à la conquête maro-

caine; *La Colonisation française dans l'Afrique du Nord*, par M. Victor Piquet; *La Campagne de 1914* contre les Beni Snassen, par le capitaine Voinot; *Pour réussir au Maroc*, par MM. Auguste Terrier et G. Ladreit de Lacharrière; *France et Allemagne*, par M. René Pinon; *Au secours de Fez*, par M. Louis Capperon; *Croquis marocain; Sur la Maulouya*, par le capitaine Clément-Grandcourt; *Au Maroc, par les camps et par les villes*, par M. Gustave Babin; *Les Leçons de l'expérience sur l'emploi de la cavalerie au Maroc*, par le Colonel Riffault.

Premier lot, premiers escadrons !

Puis M. Arthur Habel commande impérieusement : *Mettons en valeur l'Afrique du Nord !* M. Emile Dupuy, qui anticipe ou qui retarde, on ne sait jamais, expose *Comment nous avons conquis le Maroc*, M. Rodolph van Loo explique aux Belges *la Rénovation du Maroc*.

Il n'est pas interdit de s'occuper du *Maroc physique*. C'est ce que fait avec beaucoup de science et de méthode M. Louis Gentil, auteur de plusieurs explorations scientifiques des plus remarquables. Il n'est pas interdit davantage de jeter un coup d'œil en arrière et c'est ce que fait, sans remonter au déluge, M. de la Martinière, qui trace une savante *Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*. M. Paul Chastang étudie *le Protectorat français au Maroc*, le docteur Mauran, *la Société marocaine*. M. Couilleaux établit *le Programme de la France au Maroc*. Il est excellent, il ne reste plus qu'à le réaliser. M. Revilliod possède à fond *l'organisation intérieure des pays du protectorat* et le prouve. Le mystère de *l'Ame arabe-berbère* a intéressé M. Victor Treuga, qui a élaboré une excellente étude sociologique sur la société musulmane nord-africaine. M. le capitaine Guillaume s'est promené *Sur la frontière marocaine* et rend compte de cette promenade en termes heureux.

Le Crédit foncier de l'Algérie se préoccupe à bon droit de l'avenir économique du Maroc et consacre une bonne monographie aux *Valeurs de l'Afrique du Nord*. Une étude à côté, originale et bien présentée, est consacrée par M. Tessier à *Rochefort port marocain*. M. E. Roze rend un hommage ému à la mémoire d'*Un officier : le lieutenant Jacques Rozé tué au Maroc*, M. Georges Jary célèbre excellemment *les derniers Berbères*, Mme Reynolde Ladreit de Lacharrière emmène son lecteur *le long des pistes moghrebines* et je pense, avec le marquis de Segonzac, son préfacier, qu'il est agréable de l'accompagner dans son voyage.

Voici encore, préfacé par M. Hugues le Roux, un livre vivant et coloré : *Au pays de la poudre. En campagne avec les « Joyeux »*. *Maroc occidental* (1911-1912), par le capitaine Ceccaldi, puis *la Colonne du Zadla* (15 juin-1er juillet 1910), carnet de route du

4e goum à cheval ; *A la Conquête du Maroc sud avec la colonne Mangin* (1912-1913), par le capitaine Cornet, *les Scènes de la pacification marocaine*, par M. Pierre Khorat, suite de *En colonne au Maroc*, autant de livres qui constitueront de précieux documents pour les historiens qui, dans l'avenir, voudront faire revivre dans tous ses détails l'épopée française au Maroc.

Un livre pratique et riche de renseignements intéressants : *Le Maroc pour tous*, par M. Louis Cros. Un livre savant : *les Codes marocains annotés des dahirs et arrêtés pris pour leur exécution*, par M. Emile Larcher, enfin, dans *la France africaine* de M. Maurice Rondet-Saint, préfacée par le général Lyautey, — autant de victoires, autant de préfaces ! — se trouvent de curieuses notes sur Casablanca, Tanger, Rabat et Sedhala, les cités de notre nouvel empire.

Voilà le gros de l'armée passé. Que m'excusent ceux que j'aurais pu oublier ! Je dois cependant une mention spéciale à deux ouvrages : d'abord, à l'excellent rapport que M. le sénateur Lucien Hubert a consacré *Au budget du Maroc* et qui contient, notamment, d'excellentes suggestions en vue de la création d'un *Ministère de l'Afrique du Nord et des colonies*, seul capable d'unifier notre politique musulmane, création également préconisée par M. Messimy (Discours à la Chambre des députés, 24 mars 1914), par M. Paul Bluysen et aussi par M. Gervais, rapporteur du budget des colonies au Sénat, dans un opuscule récemment paru. M. Lucien Hubert a également exposé avec talent les grandes lignes de notre politique au Maroc dans un discours qui fut des plus remarqués et qu'il prononça à la tribune du Sénat le 27 février 1914.

Le dernier livre dont je veux parler, — je l'ai conservé pour l'arrière-garde, — est celui de MM. René Besnard et Camille Aynard intitulé *l'Œuvre française au Maroc* (avril 1912-décembre 1913) et que préfaça M. Joseph Caillaux. Ce livre est convenable et honnête, c'est un livre d'ancien ministre — M. Besnard fut, je crois, ministre des colonies, vingt-quatre heures, — qui parle de toutes choses avec un louable optimisme. Il consacre notamment des pages enthousiastes à la colonisation agricole et commerciale dont il convient d'atténuer la portée possible au cas où elles détermineraient un nombre excessif de vocations marocaines. Sans doute, le général Lyautey, toujours lyrique, a pu s'écrier : « L'Afrique du Nord est pour notre race ce qu'est le Far-West pour l'Amérique, c'est-à-dire le champ par excellence de l'énergie, du rajeunissement et de la fécondité ! » Parfait ! Il ne faudrait point cependant exagérer et il serait mauvais que sur ce Maroc tout neuf la France déversât trop abondamment le flot de ses déclassés et de ses épaves sociales. Le Maroc n'a que faire de colons à trois cents francs, d'hommes au physique délabré, au

moral douteux et qui n'iraient là-bas que pour satisfaire de grossiers appétits servis par des énergies défaillantes. Ce qu'il lui faut, ce sont des hommes jeunes, pourvus de capitaux de premier établissement et qui, sur des bases nouvelles et avec une expérience accrue, reprennent la belle page d'histoire économique, la belle page aussi de vie dure et héroïque écrite dans le bled par les premiers Algériens.

Une belle œuvre à accomplir quand nous aurons réglé le compte de l'Allemagne !

Dans sa préface, M. Caillaux, artisan de l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, s'attachait à constater que si ledit accord nous contraignait à un sacrifice douloureux en nous enlevant une partie du Congo, du moins, il nous donnait toute liberté d'action au Maroc, il rendait la France maîtresse de l'Afrique du Nord et lui garantissait la possession paisible de l'Algérie et de la Tunisie.

M. Caillaux se trompait : le 4 novembre 1911, M. de Kiderlen-Waechter avait mis, au nom de l'Allemagne, sa signature au bas d'une lettre et d'un traité prévoyant « après entente » la suppression des tribunaux insulaires dès l'installation au Maroc « d'un régime judiciaire inspiré des règles de la législation des puissances intéressées ». Or, après l'installation par nos soins au Maroc du régime judiciaire prévu par M. de Kiderlen, on pouvait entendre le sous-secrétaire d'Etat Zimmermann déclarer officiellement au Reichstag au nom de son gouvernement :

« Il est inexact que des négociations soient en cours entre les gouvernements français et allemand pour la suppression des droits reconnus aux protégés allemands. Le gouvernement allemand a très nettement conscience de l'importance du système des protégés et ne songe pas à y renoncer. »

Cela, c'était encore de la littérature marocaine ! Et, comme elle était tragique celle-ci dans sa concision, car elle signifiait que l'Allemagne, fidèle à sa politique, entendait développer au Maroc tous ses avantages, ne serait-ce que pour préparer une solide « monnaie d'échange » en vue de conversations ultérieures. C'était le système de la provocation perpétuelle qui persistait...

Ah ! Cyrano ! Cyrano ! Nous avions abandonné une partie du Congo et nous ne possédions point « la paix » !

La paix ? Quelques mois plus tard, c'était la guerre.

A la fin de l'envoi, je touche !

C'était la guerre et deux parmi les plus notoires et des plus remarquables écrivains que le Maroc inspira passaient de la chanson au geste.

Le capitaine Détanger, l'auteur de *Gens de guerre au Maroc*, sous le pseudonyme d'Emile Nolly, blessé une première fois en août,

repartait, aussitôt guéri, sur le front et y trouvait bientôt une mort glorieuse. Le capitaine Alfred Droin, à la même époque, recevait une grave blessure et il venait de publier *Du sang sur la Mosquée*, beaux vers qui possèdent ce charme d'être un des plus émus, un des plus fervents, un des plus religieux hommages qui aient jamais été rendus par un artiste à la terre merveilleuse et à l'âme subtile du Moghreb.

Au reste, cet hommage est pleinement justifié. L'âme du Moghreb au cours des heures graves que nous sommes en train de vivre ne nous a pas trahis. La fidélité de nos sujets musulmans, des anciens comme des nouveaux, nous est demeurée loyalement acquise. C'est en vain que l'Allemagne, qui avait préparé la guerre sur tous les terrains, s'efforça de susciter la guerre sainte dans tout notre domaine africain. Nos sujets sont restés sourds à l'appel de révolte et ce loyalisme musulman constitue peut-être la meilleure justification de notre politique indigène si souvent critiquée et calomniée par la sotte tribu des humanitaristes. Dans une de mes prochaines chroniques je dirai pourquoi et comment.

En somme, nous devons considérer toute cette littérature africaine avec sympathie. Elle constitue bien un des signes avant-coureurs de la splendide épopée de 1914-1915. Cyrano a pris sa revanche. C'est pour son compte, à cette heure, qu'il chante, — et quelle chanson héroïque et terrible ! — sous le balcon de Roxane et son geste nous vaudra, solidement assise sinon définitive, cette paix que toutes les concessions du passé et les derniers sacrifices consentis lors de l'accord du 4 novembre 1911 ne nous avaient procurée que boiteuse et précaire.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Chez M. Brandès (*Le Journal*, 2 avril). — A l'île Sainte-Marguerite (*Le Temps*, 7 avril). — « Rigolboche » (*Journal des débats*, 9 avril). — La chronique stendhalienne à la guerre.

M. André Tudesq est allé, pour le **Journal**, faire une enquête sur la neutralité des pays scandinaves. Il a commencé par le Danemark, où il est arrivé sans encombre, mais non sans péril, et il est allé voir aussitôt M. Brandès, dont M. Clemenceau avait cru devoir mettre en doute les sympathies françaises, ce qui nous avait un peu surpris. Aux premières paroles que prononça le grand écrivain danois, le jugement téméraire de M. Clemenceau était réfuté. Georges Brandès est un homme très réservé et aussi un homme qui a la prétention de ne dévoiler sa pensée qu'au jour où cela lui plaît et non sur la sommation d'autrui, et autrui fût-il un ancien ami, comme Cle-

menceau. Mais le jour que M. André Tudesq se présenta, il ne fit plus aucunes réserves et déclara franchement :

« Toutes mes sympathies sont pour la France. »

Et il continua en ces termes :

Je parle quand je le crois utile. On m'a écrit d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, pour me demander de me ranger sous l'un ou l'autre drapeau. J'ai toujours refusé. Hier même, un journaliste allemand, M. Edouard Breintner, avec une demande d'interview, m'écrivait : « Avez-vous donc une telle haine de l'Allemagne que vous ne puissiez lui donner votre opinion ? » Je n'ai pas répondu.

Mon affection pour la France, en temps de paix, je l'ai si souvent affirmée dans mes écrits que personne n'avait le droit d'en douter en temps de guerre. Mon éducation est française ; ma culture, plus encore. Il n'est pas un pays où davantage j'aimerais vivre.

De toute ma manière de penser et de sentir, je souhaite que la France soit libérée. Je n'attendrais aucune joie si les Allemands étaient victorieux.

Quand j'ai vu la Belgique foulée aux pieds, j'ai eu pitié pour elle, car je suis, moi aussi, l'habitant d'un petit royaume, et j'ai un cœur humain. Mais ma pitié aussi est allée à la France, qui, trop idéaliste, s'aveuglait sur le peu de scrupules des Germains.

La pitié, ce fut là mon premier sentiment.

Je n'avais pas imaginé que la guerre pût prendre des formes si barbares. C'est un retour au moyen âge, pis, à l'âge de pierre. Il est donc inutile d'avoir travaillé tant d'années à la réconciliation des nations pour arriver à cette haine abstraite qui m'évoque le mot de Pascal : « Pourquoi voulez-vous tuer cet homme ? — Il est mon ennemi : il habite de l'autre côté du fleuve. » Pour ma part, je considère la haine nationale qui disperse l'Europe comme un malheur et le plus angoissant symptôme de décadence.

Cette guerre m'effraie aussi parce qu'elle tue l'amour de la vérité. En France et en Angleterre, on ment sur l'attitude du gouvernement russe en Finlande et en Pologne. De même les Allemands démentent toutes les atrocités de leurs troupes. Ainsi, la brochure de Bédier, on la traite à la manière philologique pour relever une inexactitude de traduction, mais on passe sous silence les crimes.

Tous les peuples sont évidemment de bonne foi quand ils annoncent leur victoire. Peut-être même les gouvernements sans exception sont aussi de bonne foi. Mais tous anticipent. Chacun est sûr de ce qu'il désire.

La culture allemande, si je ne l'accepte point comme méthode, m'est familière. Elle devait logiquement aboutir au bombardement de la cathédrale de Reims. Elle militarise la pensée. Le *Deutschland über Alles*, c'est une sorte de jésuitisme qui excuse tout au nom du but. La brutalité allemande n'est pas toute d'instinct ; elle est scientifique, elle est une théorie : Torquemada brûlait les hérétiques pour les sauver. C'est une maladie de l'esprit.

Les Danois n'ont rien à espérer de l'humiliation de l'Allemagne. Si le Slesvig nous était rendu dans de pareilles circonstances, à la première occasion, je veux dire après avoir cicatrisé leurs blessures, les Allemands l'auraient vite reconquis. Le Danemark risquerait de payer de tout son

territoire les intérêts de cette humiliation. Si nous retrouvons nos terres perdues, ce devra être de manière paisible.

Ma position n'est pas entre la vérité et le mensonge, le droit et les torts. Le problème est plus complexe. Si vous me demandez qui a raison, vous simplifiez tellement la question que je ne peux plus vous suivre. Je souhaite, par exemple, que les Français aient pour eux la chance de vaincre,

Pour la France, ainsi j'ai eu d'abord de la pitié. Puis j'ai été comme hébété. La stupeur a paralysé mon cerveau. Je n'ai jamais cru, même aux plus mauvais jours, que les Allemands entreraient dans Paris. Sur quel raisonnement ma conviction se basait ? Sur l'histoire. L'armée du grand Frédéric, qui n'avait jamais été battue, après trente ans de paix fut écrasée par Napoléon : l'Armée de Guillaume Ier, après quarante-quatre ans de paix, pouvait connaître la défaite.

Mais la bataille de la Marne est arrivée. Je ne l'ai pas d'abord comprise, au moins directement. Je ne l'ai connue et admirée que dans ses résultats et par ses conséquences. Alors j'ai senti que la partie était jouée et que la France, s'étant ressaisie, allait pouvoir mener son destin.

Son interlocuteur lui ayant demandé pourquoi il avait tant tardé à manifester ses sympathies, M. Brandès a répondu :

La France n'était pas la maison où l'on veille un mort. Je n'avais pas à lui adresser de condoléances. J'avais foi en elle, comme aujourd'hui j'ai confiance.

Je n'aime pas beaucoup qu'on ait illustré cet article avec une photographie qui, si elle représente M. Brandès, ce que je ne sais pas, le représente en jeune homme, ce qui est absurde. Tel que je le vis il y a deux ans, M. Brandès était un homme assez âgé et à moins qu'il n'ait, comme Faust... Cela aurait peu d'importance, s'il ne s'agissait de l'autorité de M. Brandès et aussi de l'ancienneté de ses goûts pour la France, où il séjourna pour la première fois, si je ne me trompe, vers 1866.

§

M. Eugène Thébault raconte dans **le Temps** sa visite au dépôt d'internés austro-allemands à l'île Sainte-Marguerite. C'est une dans ce genre les plus curieuses que j'aie lues. En voici un passage important :

Nous commençons la visite du fort. Les bâtiments, les chambres aux portes rustiques, les fenêtres aux profondes embrasures, les grandes cheminées rappellent une installation campagnarde. Dans le réfectoire, sur une longue table faite avec des planches simplement rabotées, le couvert est mis pour le prochain repas : des assiettes, des plats, des alcarazas en terre commune de Vallauris. Pour siège, de longs bancs de bois, comme on en rencontre encore chez les paysans de l'ouest. Cela donne une impression de simplicité et de propreté parfaite, impression qui se continue dans les chambrées.

Chaque interné a sa paillasse sur un bâti de bois, et sa couverture. A

côté du lit, l'interné garde ses effets personnels, ses bagages, valises ou malles, rangés avec le plus grand soin. Il n'y a point ici l'aspect de désordre que présentaient certaines chambres de l'hôtel du Prince-de-Galles. Au fait, les internés vivent, pour ainsi dire, militairement, et leurs habitudes de discipline prussienne ont, cette fois, des conséquences heureuses.

Voici une chambrette qui ressemble à un *studio* d'étudiant pauvre : elle est occupée par un interné qui, avant la guerre, était garçon d'hôtel à Nice. Sur la petite table un livre est ouvert : c'est une grammaire italienne. A côté, un cahier, où l'ex-garçon d'hôtel écrit ses thèmes et ses versions. « Il faut bien s'occuper ! » dit-il avec un sourire. Et quand il sera libre, comme il craint de trouver difficilement du travail en France, il ira exercer ses talents en Italie.

Dans une chambre voisine, plusieurs internés sont réunis : l'un, grand garçon au masque d'apache à la fois sinistre et gouailleur, avec ses lèvres minces et ses yeux où brille une haine furieuse, s'avance, presque agressif. Il se donne la qualité d'artiste, venu à Paris pour apprendre la peinture cubiste. Un signe de l'adjudant calme vite ce rapin excité, et il répond en grimaçant, avec un empressement soudain, aux questions qui lui sont posées. A côté de lui, un jeune abbé, tout fluet dans sa soutane noire, cherche à se dissimuler discrètement derrière la porte. Avant l'internement, il était dans un établissement religieux d'une ville de la Sarthe.

— Que faisiez-vous là, monsieur l'abbé.

Le jeune prêtre paraît fort déconcerté par cette demande. Il se trouble, ouvre la bouche, esquisse un geste, et finalement prend le parti prudent de ne pas répondre.

Voici, dans le logement à côté, un jeune élégant, souriant, épanoui, qui accueille notre visite avec la meilleure grâce du monde. C'est un marquis autrichien, porteur d'un grand nom, apparenté à des ambassadeurs et aussi à des nonces du pape. Il est visible que le manque de nouvelles ne l'affecte pas. Cosmopolite d'habitudes et d'éducation, il reste indifférent au formidable orage qui gronde sur l'Europe entière. Sa cravate est ornée d'une jolie épingle; il a un stick à la main, ce qui contraste drôlement avec les pantoufles dont ses pieds sont chaussés. Il est tranquille : quel que soit le vainqueur, il possède assez de relations dans tous les pays pour se tirer d'affaire.

Quelle différence avec son voisin ! Celui-ci est un monsieur grisonnant, d'allures modestes et réservées, et qui, en nous voyant, croit devoir dire, comme en confidence : « J'aime beaucoup Napoléon ! » Cette entrée en matière imprévue n'amenant point le résultat désiré, il va droit au but : « Est-ce qu'on ne va pas me libérer ? Voilà trente-cinq-ans que j'habite en France. J'étais commerçant à.... (et il désigne une grande ville maritime du Midi). Je pourrai y rester, n'est-ce pas ? » Il attend la réponse avec un regard angoissé, et murmure enfin : « Que voulez-vous, l'Allemagne est un pays moins riche que la France, et cela explique bien des choses ! » Puis deux grosses larmes roulent sur ses joues. Trente-cinq ans de vie en France lui ont-ils créé une sensibilité, ou bien pleure-t-il simplement sur ses intérêts lésés et sa situation perdue ?

Nous traversons de nouveau la cour pour entrer dans un autre corps de bâtiments, quand un interné nous arrête. C'est un homme aux manières

apprêtées et qui, à Paris, était assez répandu. Il menait un certain train et paraissait s'intéresser aux choses de l'aviation. Aujourd'hui, il demande à être libéré « parce qu'il a donné sa démission d'Allemand » ! L'expression est amusante. Le personnage l'est moins. Il reste muet et penaud quand on lui fait observer que cette « démission » est inopérante, et que, n'étant pas naturalisé Français, il doit être tenu pour Allemand, en vertu du principe de droit que nul ne peut rester sans nationalité.

Notre visite continue par la salle des « suspects ». Ce sont les internés qui viennent de la zone des armées et dont les allures ont motivé une surveillance spéciale. Ils viennent à tour de rôle répondre à l'appel. Ces visages fermés, butés, hostiles, ces yeux sournois révèlent un terrible état d'esprit : ceux-là sont de vrais ennemis, et tout leur est une occasion de lutte, même désarmés. En voici un, trapu, remarquablement solide. Il était receveur des douanes en Lorraine. C'est le type parfait de ces fonctionnaires prussiens qui ont rendu le joug si pesant aux malheureuses populations annexées. Il répond par phrases brèves, avec mauvaise humeur, et oppose un silence absolu aux questions directes.

Un autre était dans les ponts et chaussées. Il proteste contre son internement. Une observation tombe comme une douche glacée sur son verbiage : « Voyons, on ne vous a pas arrêté sans motif, dans la zone des armées. Que vous reprochait-on? » Silence. Puis l'homme avoue : « J'étais détenteur d'une provision de dynamite. Quand il m'a fallu la représenter aux autorités militaires françaises, je ne l'avais plus. On m'a soupçonné de l'avoir remise aux Allemands. »

Nouvelle salle, où nous causons avec des internés ordinaires. Un peintre berlinois, connu à Paris, où il exposait aux Indépendants, apporte ici une note de gouaille montmartroise tout à fait inattendue. Grand, souple et dégingandé, parlant avec facilité l'argot de nos ateliers, il raconte ses aventures:

— Quand la guerre a éclaté, j'étais à Constantinople. Alors je me suis embarqué pour Marseille dans le dessein d'aller à Paris.

— Comment! vous n'avez pas eu l'idée d'aller plutôt à Berlin?

— Mais non! répond le long gavroche. Pas de danger! J'ai pas fait mon service militaire, vous comprenez? Et puis, la culture allemande, ça n'existe pas, c'est une blague sinistre! Il n'y a d'art véritable qu'en France. Aller à Berlin pour marcher au pas de parade, on n'a pas idée de çà! Moi, je m'en fiche. J'ai de l'argent, j'aime les voyages; après la guerre, j'irai à Java, et là, c'est bien le diable si je ne trouve pas à barbouiller des paysages épatants!

Un autre interné, ingénieur, hongrois, habitant la France depuis quinze ans, établi dans une ville du sud-est, nous déclare, avec un grand accent de sincérité :

— Ma situation actuelle est évidemment pénible, mais je comprends les mesures prises par le gouvernement français, et je m'incline. D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre : ma femme, qui est Française, est restée à la maison, mes deux enfants sont au lycée, je suis tranquille sur les miens. La seule chose qui me crispe (*sic*) c'est quand on me prend pour un Allemand, quand on me parle de la sympathie des Hongrois pour l'Allemagne. Cela n'est pas possible que dans mon pays on aime les Allemands. Cette guerre

déplorable n'a pas été voulue par le peuple chez nous. Tous nous souhaitons le succès de la France, parce que nous savons bien qu'il n'en résultera rien de fâcheux pour les peuples, et que les malentendus seront enfin dissipés entre les nations.

Un autre sujet autrichien lui succède. C'est un grand gaillard aux cheveux blancs et dont les yeux narquois sont chaussés de lunettes d'or. Il est docteur en droit et possède le titre de conseiller d'Etat. Il était venu en France pour visiter l'exposition de Lyon. Il ne témoigne aucune humeur du changement apporté par les événements à l'itinéraire de son voyage. Il déclare nettement :

— L'Autriche est victime de l'Allemagne...

§

Le Journal des Débats nous renseigne sur *le Rigolboche*, journal des tranchées, que l'on ne connaissait pas encore.

Fantaisiste et humoristique, littéraire et illustré, il est au *Bulletin des Armées* ce qu'est *le Charivari* au *Journal officiel;* cependant, il partage avec son grave confrère la gloire de compter parmi ses rédacteurs quelques-uns des plus célèbres écrivains de la presse civile. Composé presque entièrement sous le feu, il ne refuse pas les encouragements qui lui viennent de l'arrière; il a des correspondants à Paris et jusque sous la coupole du palais Mazarin.

Un de ces correspondants est M. Emile Faguet,qui, dans cette occasion, s'est révélé poète et adresse « Aux Poilus du *Rigolboche* » une manière de triolet :

La France, amis, vous dit merci :
Vous êtes la gaieté française.
Au soldat gai, quoique transi,
La France entière dit merci.
Elle donne son cœur aussi
Au soldat gai dans la fournaise.
La France à vous tous dit merci,
Princes de la gaieté française.

Un autre collaborateur est M. Henri de Régnier, et voici le poème de l'éminent auteur de *la Cité des Eaux :*

Je voudrais tirer de ma poche
Quelque mirifique quatrain
Où pas une rime ne cloche
Pour l'envoyer au *Rigolboche,*
Journal plein d'humour et d'entrain !
Rien n'est parfait sans qu'on le pioche,
Et j'ai peur de manquer le coche ;
Alors, tant pis pour mon dizain...,
Si j'attends trop, le *Rigolboche,*
On l'imprimera outre-Rhin !

Le journal a des collaborateurs anonymes qui ne sont pas indignes de ces illustres noms. Un hommage *Aux Morts de Vauquois* atteste que la poésie héroïque s'écrit fort bien sur le champ de bataille ; mais il faut reconnaître que la muse légère compte beaucoup plus d'adeptes. Les poilus veulent des chansons dans les entr'actes de l'épopée.

Un télégramme du 1er avril informe S. M. le Kaiser que l'Angleterre, effrayée par le blocus allemand, a quitté sa place habituelle au nord de la Manche ; elle est remorquée par ses navires vers une destination inconnue. « Sommes à sa poursuite, » écrit avec confiance l'amiral von Tirpitz.

« Sire, dit à François-Joseph un courtisan radieux, on annonce une grande victoire. — De mes troupes ? — Oui, Sire. — Ah ! non, répond l'empereur, ça ne prend pas. Il faudra me chercher autre chose pour le 1er avril prochain. » Ce Habsbourg est un sage. »

§

De M. George Malet, dans **le Soleil du Midi** :

On a annoncé que le Musée de Versailles venait de recevoir le portrait de Stendhal par Sôdermark, « legs d'un jeune beyliste tombé au front ». Touchante anecdote pour l'iconographie stendhalienne, dont M. Octave Uzanne est chargé dans la grande édition Champion. Mais peut-être s'agit-il simplement du don de Me Chéramy, qui a légué au Musée de Versailles, précisément, ce portrait de Sôdermark. L'autre ne pourrait être qu'une copie.

Quel serait ce jeune beyliste tombé au champ d'honneur ? Nul membre du Stendhal-Club n'a connu son trépas glorieux. L'un d'eux seulement, M. Emile Zavie, est prisonnier. Plusieurs autres sont mobilisés, y compris l'éditeur Champion et son frère, le rénovateur de Charles d'Orléans et de Villon. D'une longue et intéressante lettre que veut bien m'adresser M. Paupe, l'érudit bibliothécaire du Stendhal-Club, je détache les lignes suivantes :

> Ayant lu récemment dans *l'Intermédiaire* une jolie réponse sur Stendhal et lord Byron, signée *E. H., dragon*, j'ai eu la confirmation de ce que je pensais, c'est-à-dire qu'elle émanait de M. Emile Henriot, fils du célèbre dessinateur, stendhalien aussi délicat qu'érudit, dont les nouvelles fonctions n'ont pas diminué le culte pour Stendhal.
>
> Au contraire ! M. Henri Martineau, autre membre du S. C., directeur de cette petite revue stendhalienne par excellence, *le Divan*, m'écrit : « Eh ! oui, c'est bien notre ami Henriot, l'auteur de la réponse à Nauticus. Il est au ...e dragons et malgré les fatigues de sa nouvelle carrière, il ne s'endort jamais sans lire quelques pages de *la Chartreuse de Parme*. Maintenant qu'il porte l'uniforme, il goûte à cette lecture des sensations jusqu'alors inéprouvées d'enchantement. »

Observation curieuse, mais qui vaut surtout, semble-t-il, pour les premiers chapitres, pleins du bruit des armes, et particulièrement pour les impressions de Fabrice autour de Waterloo. Quoi qu'il en soit, il est délicieux, sans nul doute, d'avoir vingt ans, d'être dragon, et de penser à Stendhal dragon, pendant qu'au loin le canon gronde.

Je n'oserais parler si longuement de Stendhal et de ses fidèles si je ne me rappelais que *le Soleil du Midi* occupe l'immeuble où le jeune Beyle fut commis épicier avant d'être dragon, ce qui lui a permis d'écrire un chapitre si curieux sur Marseille dans *les Mémoires d'un Touriste*.

Ajoutons ici que le bibliothécaire du Stendhal-Club a perdu un de ses fils, André Paupe, brigadier au 22e dragons, qui, après avoir fait la campagne de Belgique et la bataille de la Marne, est vènu mourir à l'hôpital de Tours, le 19 mars.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Le Cas Wagner. — Nos ennemis en sont réduits à manger du pain de guerre, le pain K. K. Grâce à maints quotidiens, nous avalons depuis quelques mois un produit analogue, nous jouissons d'une « littérature de guerre ». Et, pourtant, on peut dire qu'elle n'est pas dans une musette. Qui donc eût soupçonné, chez un peuple réputé pour son esprit, son goût, la netteté de sa pensée, de telles réserves amassées de grandiloquent bafouillage ? Notre Académie Française s'est particulièrement distinguée dans ce charivari si fréquemment burlesque. Cette institution ridicule, qui nous ridiculise à l'étranger autant que le port des rubans rouge, vert ou violet, n'a pas failli à son office traditionnel et s'est empressée d'étaler tous les trésors de son universelle incompétence. Ce fut un singulier concert, que le bourdonnement affairé et parfois affolé de ces mouches du coche. Des vaudevillistes à succès, des romanciers honnêtes ou libidineux, mais également puérils, des aligneurs de vers de mirliton, des aristocrates diserts, des sociologues de salon pérorèrent, pontifièrent, conseillèrent, morigénèrent et se mirent enfin à dépecer la carte d'Europe avec la plus désinvolte virtuosité, après s'être battu les flancs, à renfort d'épithètes poussives, pour rassurer ou conforter une population qui n'a jamais cessé d'affirmer le plus joli sang-froid. A ce propos, une anecdote authentique. Vers le commencement de septembre, je croisai, dans la rue Saint-Georges, deux jeunes femmes, d'après leur aspect, de modeste bourgeoisie commerciale qui revenaient sans doute de promener leur progéniture et s'entretenaient des événements de l'époque. Lorsque je passai, l'une d'elles s'interrompit pour admonester son rejeton de sept à huit ans en ces termes : « Voyons, Jacques, marche donc ! Tu es insupportable... » Puis continuant sa conservation d'un petit ton tranquille et décidé et s'adressant à sa compagne : « D'abord, les gens qui sont partis d'Paris parce qu'ils avaient peur des Prussiens, c'est des froussards. » On n'est pas très surpris que les *Sursum corda !* envoyés de Bordeaux par la poste aient souvent provoqué plutôt des haut-le-cœur. Messieurs les académiciens, au surplus, ont pu quelquefois se convaincre des discutables résultats de leur activité plumitive, et, entre autres, M. Faguet s'en attira du front, de quelque poilu agacé, une riposte peu respectueuse de l'habit à palmes brodées et du bicorne. Je n'aurais pas à parler de ces choses, si la musique n'y avait été mêlée, et d'assez étrange façon. Ce fut M. Saint-Saëns — de l'Institut, naturellement, — qui attacha le grelot. Le 19 septembre dernier, à un moment où on ne songeait guère encore à la reprise des concerts, il entama dans *l'Echo de Paris* une série d'articles intitulée *Germanophilie*. Le premier contenait une effarante exécution en

cinq sec de l'œuvre de Gœthe et une charge à fond de train contre Wagner, redevenu soudain l'auteur d'*Une Capitulation*. Il y avait longtemps qu'on ne nous avait servi ce vieux pamphlet plus bête que méchant, que Wagner plus tard qualifiait d'ailleurs lui-même de « mauvaise plaisanterie », et qui voulait bafouer bien moins le peuple français que ses gouvernants d'alors, en compagnie d'Hugo et d'Offenbach. On l'avait oublié, et pour des raisons nobles et hautes. En tout cas, il ne semblait pas que ce fût de M. Saint-Saëns qu'on dût attendre l'exhumation de ce factum enterré sous tant de chefs-d'œuvre et de reconnaissantes apothéoses. M. Paul Souday l'a finement et fort justement remarqué dans *le Temps* du 12 janvier :

« ... Ses admirateurs savent que sa maladresse égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulter la France. Qu'a-t-il voulu faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représenter comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. » Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la *Tétralogie* à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé *Harmonie et mélodie*. Dans la même étude, le même éminent musicographe demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au mérite de ses œuvres. Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'*Une capitulation* pour ne nous occuper que de *l'Anneau du Nibelung*, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1863, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. » A plus forte raison Wagner n'a-t-il rien à démêler avec la guerre de 1914, puisqu'il est mort en février 1883. Enfin M. Saint-Saëns s'écriait dans ses articles bayreuthiens de 1875 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine... » Qu'a donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

On ne saurait mieux dire, et M. Souday fut charitable de ne pas répondre à la question qu'il posait. L'envie, et spécialement l'envie intéressée, est chose si vilaine, si basse, à découvrir chez un artiste, qu'on eût mieux aimé s'expliquer l'actuelle wagnérophobie de M. Saint-Saëns uniquement par un accès du réactionnarisme sénile où depuis pas mal de temps il patauge en récriminations consternantes. Par malheur, au cours d'un autre article, M. Saint-Saëns s'est chargé de lever tous les doutes, en déclarant :

Il faudrait, pour sauver notre école, remettre les choses en l'état ancien, interdire à l'Opéra-Comique les traductions, et restaurer le Théâtre Italien, où l'on nous donnerait Mozart, les Italiens anciens ou modernes, et même, de temps à autre, Wagner ayant quitté l'Opéra, délivré du charabia d'Al-

fred Ernst qui déshonore la scène française. Une telle combinaison pourrait arranger bien des choses et concilier bien des intérêts.

« Bien des intérêts. » — L'inconscient aveu est pénible à enregistrer, quoique assurément superflu. En dehors des arguments spécieux de ce « patriotisme à bon dos » que lui-même récusait jadis, les critiques d'ordre ou plutôt d'ambition esthétique, dont M. Saint-Saëns colore sa diatribe, sont, en effet, d'un enfantillage tellement extravagant qu'elles échappent vraiment à toute analyse ou discussion. Quand on le lit reprocher au musicien de n'avoir pas écrit « honnêtement », d'avoir « inauguré et mis à la mode, malheureusement, le charlatanisme »,— (voilà un « mis à la mode » et un « malheureusement » à retenir), — d'avoir rempli « ses partitions d'orchestre de détails inutiles, ébahissement du lecteur novice, dont pas un n'arrive à l'oreille de l'auditeur », on ne peut que rester ébaubi sans avoir le courage de rigoler. On le sent çà et là d'ailleurs empêtré dans les rêts emberlificotés de contradictions où l'accule une invincible admiration secrète, que son instinct d'artiste ne parvient pas à renier tout à fait. Son acrimonie, néanmoins, l'entraîne fâcheusement à franchir la mesure qui s'impose à quiconque éprouve le souci d'écrire « honnêtement ». « Il y a mieux : — poursuit M. Saint-Saëns — dans l'*Anneau du Nibelung*, Wagner a écrit pour des instruments qui n'existent pas, *parce que cela fait bien à l'œil*, a-t-il dit dans une note explicative en avertissant qu'il faudrait les remplacer par d'autres... » Et c'est M. Saint-Saëns qui souligne. Or, en se reportant à l'endroit indiqué, on rencontre, en effet, l'avertissement que voici, et que les éditions de petit format offrent même imprimé en français : « Dans cette partition, comme dans les suivantes, les tubas ténors sont écrits en *mi bémol*, les tubas basses en *si bémol*, parce que le compositeur a trouvé ce mode de lecture plus facile ; en copiant les parties, il faut cependant conserver les tonalités de *si bémol* et de *fa*, conformément à la nature des instruments employés. » Il s'agissait ainsi, comme on voit — et un musicien tel que M. Saint-Saëns ne pouvait s'y tromper un instant — d'un simple moyen de rendre plus commode (*bequemer*) la lecture de ces instruments transpositeurs. Dans sa fureur, M. Saint-Saëns a donc tout bonnement menti. Il est décidément dommage, pour l'honneur de M. Saint-Saëns, que les ouvrages de Wagner soient joués plus souvent que les siens. Mais ce peu reluisant dépit serait peut-être sa meilleure excuse, car le patriotisme aurait, en vérité, encore bien plus « bon dos » que M. Saint-Saëns ne l'estimait en 1876, s'il était permis de « mettre un des plus beaux sentiments de l'âme humaine à la sauce » de l'imposture, pour diffamer un concurrent. Ce sont là procédés qu'en notre doux pays de France nous nous flattons de mépriser, en les abandonnant avec une ironique sérénité à ceux de nos adversaires

auxquels il plaît d'en user. Quelle mouche hohenzollerne piqua M. Saint-Saëns — peut-être durant son récent voyage à Berlin, au retour duquel il arborait sur son piano la photographie dédicacée du Kaiser? Mais le cas de M. Saint-Saëns est plus compliqué qu'il ne le paraîtrait à première vue et nous y reviendrons plus loin. Il n'est pas mauvais de constater d'abord l'acabit de ses alliés dans cette inattendue campagne anti-wagnérienne. En disant tout à l'heure que M. Saint-Saëns avait attaché le grelot, j'exagérais. Si ses articles ont fait le plus de bruit, ils avaient été précédés par certain *Billet de Junius* du 8 septembre, dont le signataire anonyme, s'il n'est pas de l'Académie, a tout ce qu'il faut pour en être. Il racontait que, le lendemain de la première du *Crépuscule*, « dans une maison accueillante où il prenait le thé », il avait fort scandalisé une cantatrice célèbre en avouant « que la soirée lui avait paru longue, très longue ». Puis, sur la protestation de son interlocutrice :

Je la priai d'excuser mon ignorance, ne connaissant rien de la composition, du contrepoint, de la fugue, et je lui affirmai que Wagner était un génie, « le plus haut sommet de l'expression musicale », — j'avais retenu cette phrase d'un musicographe, — mais que mon cerveau latin, un pauvre petit cerveau de rien du tout, pas génial le moins du monde, était incapable de comprendre et, par conséquent, de goûter le génie wagnérien.

« Pauvre petit cerveau latin... » — peut-être, si M. Junius y tient, ce qui ne veut pas dire « français »; car enfin, tout de même, sans compter les Normands de Rollon, les Gaulois et les Francs, dont nous avons gardé le nom superbe, comptent bien pour quelque chose dans le complexe de ce que d'aucuns appellent assez tendancieusement notre race. La confession de ce charmant M. Junius est d'une humilité sans fard qui désarme et dissuade d'un commentaire. En somme, M. Junius se prétend latin et s'en targue; ce qui est après tout fort licite. J'ai grand'peur toutefois que quelques-uns de ses congénères ne regimbent, et peut-être un peu vertement, aux conséquences qu'il en déduit. Mais M. Junius est si gentil, si résigné, s'énonce en termes si galants, qu'il saura facilement les apaiser, en prenant avec eux le thé dans quelque accueillante maison. Tout le monde n'a pas son humeur amène, encore que badine, et, dans le même journal, M. Frédéric Masson, « de l'Académie française », en fournit le 27 septembre une preuve éloquente. Je regrette bien vivement que les dimensions de son article, intitulé *l'Art sans patrie*, m'interdisent de le citer tout entier. En voici cependant les passages essentiels touchant le point qui nous occupe :

... Je sais : il y a vingt et quelques années, une campagne fut menée avec une prodigieuse ardeur par des littérateurs et certains musiciens pour imposer à Paris Wagner et sa méthode. Je crois bien que, de ces messieurs, pas un n'avait fait en 1870 son devoir strict de Français et de sol-

dat ; mais ils ont remporté cette victoire de drainer au profit de la famille Wagner la plus forte somme de droits d'auteur qu'un compositeur ait jamais touchée à Paris. Les Parisiens, insultés par cet homme pour n'avoir pas suffisamment applaudi sa musique, traînés dans la boue par lui, ont couvert de leurs bravos cette misérable rapsodie, *les Maîtres Chanteurs*, où ils n'ont pas su même voir le pamphlet dirigé contre eux. Ils ont refusé de le comprendre ; ils ont déclaré cette musique géniale et ce misérable intangible et grand. Sur la place de l'Opéra, de braves Français ont manifesté contre le divin Wagner, et la police les a chargés...

Quiconque s'avisa de protester ; quiconque demanda quelque indulgence pour nos musiciens français et leur trouva de l'esprit, de l'émotion, de la grâce et même de la grandeur ; quiconque, revenant à ce qui fit la joie de nos pères, réclama pour cette musique italienne, l'ancienne, qui délicieusement exprimait en toutes ses nuances le génie latin, quiconque ne s'inclina point avec des gestes de prière devant le Graal et son prophète, fut simplement déclaré indigne de vivre par une cour, haute ou basse, où les pintades jeunes et vieilles faisaient pendant à des grues vaguement couronnées. Et lorsqu'on parla de l'inconvenance d'un tel agenouillement, on entendit le chœur de ces volatiles chanter sans accompagnement des romances sur ce thème : L'Art n'a pas de Patrie.

Eh bien ! le sentez-vous à présent qu'il a une patrie, l'art ? Qu'il est la fleur éclose dans l'âme d'un peuple ; qu'il est le résumé de ses aspirations, la synthèse de ses croyances, l'essence même de sa nationalité. L'avez-vous senti, vous, Belges, quand Louvain brûla ? L'avons-nous senti, Français, quand l'église de Saint-Remi s'alluma dans la nuit comme un cierge gigantesque. Nous nous sommes tournés vers ce bûcher où se consumait l'art des ancêtres, l'art de notre nation, l'art qui est l'image même de la France. Nous avons tout compris, tout le grand mystère des nations rivales et pour jamais ennemies. Rien des Barbares, rien de leur littérature, de leur musique, de leur art, de leur science, rien de leur *culture* ne doit désormais souiller notre esprit, notre intelligence et notre cœur. Il faut que la France soit la France, qu'elle fasse des Français de France, et qu'elle supprime tout net le Français ou la Française *made in Germany*. Il faut par la loi, par la persuasion, par la force, au besoin par la violence, imposer une règle qui est la règle même du patriotisme. Messieurs de l'art sans patrie iront, s'il leur plaît, entendre du Wagner en Allemagne ; tant pis pour eux si leur retour est accidenté.

On ne jouera plus du Wagner en France.

Cette prose de sous-vétérinaire épileptique démontre surabondamment que, si M. Masson est de l'Académie, ce n'est pas à son talent d'écrivain qu'il le doit. Cette particularité lui est commune avec trop de ses collègues pour qu'on lui puisse en faire un grief bien sévère. Mais le malheur c'est qu'il en soit, — car là gît le malentendu, — et s'en arroge ainsi le droit d'aborder un tas de sujets à propos de quoi il n'aurait probablement jamais eu l'idée d'ouvrir la bouche s'il ne portait ce titre ou mieux cette étiquette. « L'Académie est un salon », elle le proclame, et s'en vante ; et c'est, en vérité, un

salon assez mêlé, où on est introduit surtout par relations, par l'intrigue ou la platitude, un certain état de fortune et parfois un bon cuisinier. Les hommes de génie en furent jalousement écartés tant qu'on put; les talents y sont clairsemés et tout au plus « de société » sauf exceptions rarissimes; les *minus habentes* y fourmillent. Ces gens heureux, contents de soi, se reçoivent et se congratulent en des cérémonies d'une niaiserie pyramidale, passent leur temps à des occupations oiseuses et distribuent plutôt scandaleusement à leurs amis et connaissances la manne des divers « prix », dont ils gèrent les rentes. Tout cela n'a pas beaucoup d'importance; nous y sommes habitués et, même, c'est quelquefois drôle. Nous, nous savons ce qu'en vaut l'aune. Mais l'ennui, sinon le danger, c'est que, hors de chez nous, on les prenne au sérieux, comme aucun d'eux-mêmes n'y manque à peine nanti d'un fauteuil, et si inopinée qu'apparaisse la piètre aubaine. Il serait vraiment désastreux que, dans ce moment, chez les neutres, on pût s'imaginer que ce M. Masson a quelque qualité pour parler au nom de la France, parce qu'il fait partie d'un « salon » qui en représenta toujours si peu de chose, que la liste des inconnus qu'il hospitalisa depuis son origine en semble à l'heure qu'il est une mystification énorme. Non, M. Frédéric Masson ne représente que lui-même, et c'est largement suffisant. Ses semblables sont assurément quelques-uns, mais pas tant qu'il se le figure, et, témoin M. Junius, plus polis avec les dames qui ne sont pas de leur avis. M. Junius n'est qu'un petit nigaud inoffensif, M. Masson est un primaire énergumène. Ce fort en gueule, qui, il faut l'espérer malgré tout, a fait son « devoir strict en 70 », ne se doute pas qu'en traitant *les Maîtres Chanteurs* de « misérable rapsodie », c'est comme s'il appelait la cathédrale de Chartres une écurie ou le Parthénon une vespasienne. Si le mot a un sens, c'est l'âme de l'humanité que recèle la beauté des chefs-d'œuvre, ce qui seul reste d'elle, immortel du moins pour autant que durera notre infime planète. C'est un peu et du plus précieux de cette âme qui disparut à tout jamais, anéantie avec nos vieilles églises de France, où naquit il y a neuf cents ans l'art ogival, et nous avons vécu la stupeur de l'irréparable. Peut-être les soudards qui ont commandé ce forfait ne l'auraient-ils pas pu, n'auraient-ils pas osé, s'ils en avaient compris l'étendue et la stupide horreur. Mais une éducation de junker destiné à « l'habit du roi » ne comporte point ces matières, et peut-être ils ne savaient pas. Rien n'est pire que l'ignorance imbécile. On sent pareillement que M. Frédéric Masson livrerait avec joie les œuvres de Wagner au bûcher où un inconscient moyen âge brûlait jadis les alchimistes : car les secrets de la nature et ceux de l'art sont d'identique essence, et le génie qui en dévoile les mystères ahurit et irrita toujours l'être ignare et grossier. Entre cette sorte d'iconoclaste hystérique que

s'avère M. Masson et la brute galonnée qui bombarde encore Reims, fit des Halles d'Ypres un brasier et des manuscrits de Louvain de la cendre, il n'y a qu'une différence de côté. Nous aussi, nous avons nos Borusses, nous avons nos Prussiens de France. Et celui-ci ne se contente pas d'insulter ; il menace, la bave aux lèvres, invoque « la violence » à sa rescousse, brandit l'argument teuton de la force. On verra. J'en connais sur le front, qui font plus que leur « strict devoir » et ne ratent pas une occasion de se jouer du Wagner sur tous les orgues, harmoniums ou pianos qu'ils rencontrent aux intermittentes relèves. En revenant, ils sauront sans doute répondre aux professeurs de patriotisme en chambre, avertis d'ailleurs par avance de ce que M. Masson leur propose en échange du renoncement qu'il exige. Et c'est même très intéressant, et combien significatif. M. Frédéric Masson, en effet, déclarait dans un autre article « aimer le Noël d'Adam », ce Paul de Kock de la musique. Ici, il rompt visière en faveur de cette « musique italienne, l'ancienne, qui fit le ravissement de nos pères » : évidemment *la Favorite*, *Norma*, *Lucie de Lamermoor*, etc. On hésite à déranger le fragile M. Junius au milieu de la digestion de sa tasse de thé pour s'enquérir de l'art sonore accessible sans céphalalgie à ses délicates méninges. Peut-être son « pauvre petit cerveau de rien du tout » supporte-t-il pourtant volontiers Offenbach, mais en catimini désormais. Et M. Saint-Saëns, à son tour, que souhaite-t-il qu'on joue en place de Wagner ? Oh ! il ne s'en cache pas. Loin de là, il énumère de quoi former toute une anthologie — où par aventure se rencontre un véritable bataillon de compositeurs allemands. On ne peut même pas dire qu'il exclue tout à fait Wagner, puisque nous l'avons vu le tolérer « de temps à autre » au Théâtre Italien ressuscité. M. Saint-Saëns eut toujours des idées arrêtées, mais vagues, que ne gêna oncques l'incohérence. Donc, il autorise Haydn, Mozart, Beethoven, Weber ; il préconise Mendelssohn. En revanche, il répond à une maîtresse de piano l'interrogeant par lettre : « Oui, Madame, on peut jouer du Dussek, parce qu'il était Tchèque et non pas Allemand. » Allons, tant mieux, tant mieux ! On jouera du Dussek sans remords. Il demeure enthousiaste de Liszt, hongrois, fils d'une mère autrichienne. Mais il honnit Schumann, dont la musique « essentiellement allemande, a commencé à glisser dans nos veines le poison germanique ». Il demande qu'on remplace « les *lieder* de Schumann par les belles mélodies de Gounod (à peu près inconnues), par celles de Massenet et de tant d'autres ». Et il ajoute : « C'est en allemand qu'il faut chanter Schumann, n'en déplaise à ceux qui veulent qu'on ignore la langue allemande, comme si l'ignorance n'était pas une infériorité. » M. Saint-Saëns est dur pour ses amis. Il a dû faire avaler son thé de travers au correct petit M. Junius et s'étrangler le tonitruant M. Masson quand ils auront lu

ça. Tout de même, nous en arrivons aux Français. En voici déjà deux : Gounod et Massenet. Il y a aussi, outre Berlioz, naturellement, qu'il ne pouvait omettre, Bizet avec *Carmen*, Félicien David avec *le Désert*, « qui eut l'honneur d'importer en Europe l'orientalisme musical ». Enfin, il recommande, en compagnie de « l'Ouverture de *Guillaume Tell*, avec son étonnante introduction pour cinq violoncelles, celle de *la Muette*, celle de *Zampa*, décousue, vulgaire même par moment, mais géniale ; » il se remémore, tout ému, avoir « entendu chanter, comme on ne les chantera plus jamais, *l'Ambassadrice*, avec Mme Carvalho, et *le Toréador* avec Mme Ugalde ». — Diable ! Diable ! Et c'est tout? Oui, c'est tout ; ou, plutôt, non : dans une lettre au *Temps* du 12 janvier, M. Saint-Saëns défendit Meyerbeer. Car « Meyerbeer était Prussien », c'est vrai, mais « c'est Paris qu'il a choisi pour faire représenter ses ouvrages, depuis *Robert-le-Diable* jusqu'à *l'Africaine* » ; il s'est « efforcé de s'accommoder au goût français » et « n'est-ce pas faire injure au public français que de présenter comme médiocres des ouvrages qui ont fait, pendant un demi-siècle au moins, la gloire et la fortune de nos théâtres lyriques? » Cette fois, c'est bien tout, et on est édifié. On sait ce que M. Saint-Saëns et ses complices entendent par le « goût français ». On connaît sans la moindre équivoque quel antidote au « poison germanique » offrent ces contempteurs de Wagner. Comme dit la chanson, on en revient toujours à ses premiers amours. M. Saint-Saëns est né en 1835 et va sur ses quatre-vingts ans. Les frères siamois Masson-Junius furent probablement quelque peu ses contemporains. Ces bonnes gens voudraient nous ramener avant 1870. Eh ! Messieurs, regardez autour de vous, de grâce! Les temps, chez nous, ont bien changé depuis. Les Allemands eux-mêmes s'en aperçoivent — avec stupéfaction, d'ailleurs, et amertume. Ce pauvre Berlioz en hurlerait de rage, de se voir enrôlé dans cette danse macabre. Car, on est bien obligé de le constater, il n'est parlé ici que de morts, — et, certains, combien enterrés ! Dans toute sa série d'articles, M. Saint-Saëns, hormis lui-même, ne fait mention que d'un seul musicien français vivant, l'auteur « applaudi » de *Mârouf, Savetier du Caire*. A part ce bienheureux privilégié, l'honorable M. Rabaud, notre musique nationale serait un cimetière. Hélas, pauvre de nous qui nous imaginions naïvement posséder une école française ayant fait quelque bruit dans le monde au cours du dernier quart de siècle ! Les Debussy, Ravel, Fauré, d'Indy, Dukas, Schmitt, Roussel, Séverac et « tant d'autres », cette phalange géniale ou talentueuse dont nous croyions pouvoir nourrir quelque fierté « patriotique », n'étaient-ce donc que des fantômes facétieux, des ombres, puisque M. Saint-Saëns les ignore? Mais non ; rassurons-nous. Il est loin de les ignorer, quoiqu'il n'en souffle mot. Seulement, ces musiciens-là, à son avis, ce sont, au

fond, précisément des « wagnériens ». Ce sont des « anarchistes, qui ont brisé la vieille tradition nationale » et pratiquent ce « charlatanisme malheureusement mis à la mode» par celui dont le génie magnifique créa *Tristan* et *les Maîtres Chanteurs*. M. Saint-Saëns s'en désolait déjà naguère dans ses *Portraits et Souvenirs*. « La mode aujourd'hui est aux complications sans fin, aux arabesques, aux modulations incessantes : mais c'est là une mode et rien de plus. » « On a cessé d'être clair comme un bon Français. » Parlez-nous de l'opéra-comique d'antan : « C'était un art de chez nous qui, par cela même, avait pour nous son prix, et qu'on a dénigré sous l'influence allemande ». On augure qu'en suggérant ce qu'il faudrait « pour sauver notre école française », M. Saint-Saëns s'est exprimé à la manière ecclésiastique. C'est « son salut » qu'il l'exhortait à faire, en lui en désignant les moyens et la voie, le chemin de ce « goût français » auquel s'accommodait si bien *Robert-le-Diable*. Il n'est guère besoin de rechercher pourquoi les consorts de M. Saint-Saëns imitent son silence. Tous ces « Français de France » leur sont vraisemblablement inconnus, ou, si non, c'est tout comme. Leur art est pour eux du chinois ; ils n'y bâillent pas moins qu'au *Crépuscule*, ou font pis. Rien qu'à l'évocation de *Pelléas*, il est infiniment probable que l'aimable M. Junius, en dépit de sa distinction, en laisserait choir son monocle dans sa tasse à force de se gondoler comme une petite baleine, cependant que M. Masson s'esclafferait en lançant un juron. L'arrogance infatuée est le propre des sots, qui de tout temps ont ricané de ce qui déroutait les facultés de leur cervelle obtuse. Et ceux-ci ne s'y sont point mépris en saisissant aux cheveux l'occasion de tomber l'œuvre de Wagner. Ce grand nom est pour eux un symbole, et l'instinct de leur béotisme est aussi sûr que la jalousie clairvoyante où s'abaisse aujourd'hui celui qui fut Saint-Saëns. Sous couleur de patriotisme, c'est la ruée des tardigrades et des primaires. Aussi notre Académie a-t-elle marché avec ensemble. Il paraît que M. Donnay, lui aussi, a dit son mot. Il a trouvé dans l'œuvre de Wagner « le symbole musical du despotisme et de l'impérialisme allemand ». Petit serin, va. De quoi se mêle ce littérateur de magazine ? Personne n'est pourtant forcé de parler musique. Nos Académiciens ne pourraient-ils donc se résoudre à ne discourir que de choses où ils soient compétents. Il est vrai qu'il y en a si peu, surtout d'intéressantes, qu'une telle discrétion réduirait considérablement les avantages qu'ils retirent de conférences et d'articles avant tout lucratifs. Oui, ce fut l'assaut des primaires. Et ces gens-là par-dessus le marché sont des pleutres, car ils n'ont crié si fort que parce qu'ils pensaient qu'on n'oserait pas leur répondre en ce moment. Mais on l'a fait ; M. Souday d'abord, et d'autres. Et c'est bien maintenant, en effet, qu'il fallait le faire, pour notre dignité, notre honneur, pour

notre vieux renom de loyauté et d'une véracité objective contre quoi nul excès des pires contingences ne réussit jamais à prévaloir dans notre France immortelle. Il le fallait aussi afin qu'on ne se moque pas trop de nous dans l'univers, chez les gens cultivés et artistes. Notre Académie, pour son lustre, a perdu là une belle occasion de se taire.

Il y a trente-deux ans que Wagner est mort à Venise, et l'homme qui a chanté dans son œuvre « la régénération du monde par l'amour », et la haine de « l'or maudit » n'avait certes rien de commun avec cette Allemagne parvenue et démente, soûlée de prospérité matérielle, empoisonnée depuis trente ans précisément de l'alcool frelaté du chauvinisme, et que nous contemplons se tordre dans le delirium tremens de son militarisme aux abois. Mais, parce que Richard Strauss —(qui n'a néanmoins pas signé le fameux manifeste) — en est ou y vécut et vit, et que même certaines caractéristiques de son art en semblent déceler les stigmates, cela diminue-t-il sa génialité musicale ? Le révolutionnaire saxon Wagner fut proscrit en 1846 à trente-six ans et ne rentra dans sa patrie que passé la cinquantaine. Pour peu de temps d'ailleurs, car il quitta bientôt Munich où l'avait appelé Louis II, et s'exila volontairement à Triebchen avant de se retirer à Bayreuth. Il a créé son œuvre presque entier à l'étranger, surtout en Suisse, mais aussi à Paris, en Italie. Les génies de sa taille sont fatalement isolés parmi les hommes. Il écrivait à Liszt : « Nous autres, nous n'avons pas de patrie. » Cependant il aimait la sienne. Quel Français le lui voudrait reprocher ? Mais un malentendu les sépara longtemps, et peut-être jusqu'à la fin. Il fut au moins aussi cruel pour ses compatriotes que pour nous. Lorsqu'il était notre hôte, il avait le mal du pays ; à peine passé le Rhin, la torpeur et le pédantisme réactionnaires l'écœuraient. L'Allemagne qu'il a magnifiée fut celle que rêvait l'artiste. Au fond, Wagner n'a jamais vécu que son art. Mais, quand il eût été fougueux pangermaniste et nous eût abreuvé des plus cinglants brocarts à l'instar de Mozart, quel rapport cela aurait-il avec sa musique ? Un artiste ne vaut que par son génie spécifique. Le reste nous importe peu. Wagner est un grand musicien, peut-être le plus grand de tous, et à ce titre un des plus prodigieux génies qu'ait produits l'humanité, dans les siècles. Aussi appartient-il à l'humanité, comme toutes les créatures de cette espèce. Assurément, le peuple qui l'a vu naître a le droit d'en tirer quelque orgueil. Mais il est remarquable que l'œuvre de cet Allemand soit demeuré privé d'influence féconde en sa propre patrie. Même sur Bruckner et Richard Strauss, qui l'ont subie, elle n'est que superficielle. L'art allemand, au fond, reste le nourrisson des « trois B » : Bach, Beethoven, Brahms. C'est chez nous que s'est poursuivie la merveilleuse évolution harmonique

dont l'œuvre de Wagner fut un miraculeux facteur. C'est nous qui avons bu le suc de son génie, et qui l'avons assimilé, en l'épurant de ce qu'il renfermait de germanisme incompatible, pour en former, comme un miel savoureux, l'art le plus foncièrement français que depuis deux cents ans nous ayons possédé. Cette assimilation est le fruit de notre objectivité naturelle, grâce à quoi notre pays fut toujours une sorte de laboratoire fécond des idées et des sensibilités humaines. Nous recevons et donnons tour à tour. La musique, langue universelle, est l'art où cette réciprocité d'influences apparaît le plus évidente. Le classicisme allemand, par le canal de Philip-Emanuel, l'importateur du « *galanten Genre* », dérive autant de nos clavecinistes que par ailleurs des Italiens. Notre Méhul fut le disciple passionné de Gluck. Berlioz procède ouvertement du Chevalier de Weber et de Beethoven. Et qu'est M. Saint-Saëns lui-même, notre Mendelssohn national, sinon un épigone étriqué de Bach et de Beethoven ? Malgré l'intervention de Franck, fils d'une Allemande d'Aix-la-Chapelle et Liégeois par hasard, notre école française, dont M. Saint-Saëns désormais ne relève pas plus qu'un Patagon, notre école novatrice contemporaine est l'héritière authentique et directe de Wagner. On a beaucoup parlé, ces temps-ci, de culture et de civilisation. C'eût été, de notre part, faire preuve de l'une et de l'autre, que de jouer et d'applaudir les œuvres de Wagner précisément en ce moment, de l'annexer à la barbe de nos ennemis. Nulle annexion certes n'aurait été plus légitime. Et nous n'avons, envers l'artiste, que des raisons de gratitude. Sourde d'abord, mais effective, son influence se produisit à l'heure la plus lamentable de notre musique, celle des amuseurs et des industriels, pasticheurs d'une Italie dégénérée, exploiteurs de la foule inavertie qu'ils dépravaient ; à l'heure où l'opéra Scribe-Meyerbeer faisait, selon M. Saint-Saëns, « la gloire et la fortune de nos théâtres ». On sait quels intérêts coalisés avec la digestion des abonnés il eut à vaincre pour passer du concert à la scène. Et alors, il arriva cette chose invraisemblable et quasi-paradoxale. Cet œuvre, élaboré dans la solitude et l'exil, sans nul autre souci que les plus élevées aspirations d'artiste, avec un tel dédain de la mode et du lucre qu'il était inexécutable en son temps, cet œuvre s'imposa peu à peu par sa beauté irrésistible à la réceptivité ingénue de la masse, « eut du succès », — un succès formidable qui, avec les reflets de la « gloire » du créateur, valut à notre première scène lyrique, comme à tous les théâtres du monde, une « fortune » dont, par un singulier retour, le génial musicien, lui, n'a pas profité. Car Wagner était mort lorsque se déclencha son « succès », et mort endetté, ayant sacrifié à son œuvre et à son art jusqu'au repos de ses vieux jours. Nous ne saurions priser trop haut les bienfaits du succès, chez nous, de l'œu-

vre de Wagner. M. Pedro Gailhard, qui n'en fut pourtant pas prodigue, eut un jour, à propos de cet œuvre, un mot profond : « Quand on commencera à jouer cette musique-là ici, on ne pourra plus en jouer d'autre. » Il se trompait un peu : si, on put en jouer d'autre, mais pas de celle qu'on y jouait avant ou, en tout cas, beaucoup moins. Il n'est guère niable que le niveau artistique de nos théâtres musicaux ait notablement remonté depuis Wagner. Le poète musicien rêvait de faire servir son drame lyrique à « l'éducation morale de la foule ». Il fit à tout le moins son éducation musicale. En intronisant la symphonie dans l'opéra rénové, il installa sur les tréteaux de la veille un art s'adressant à la fois à la sensibilité et à l'intelligence. Au lieu de s'abaisser à flatter la foule ignorante, il éleva celle-ci jusqu'à son génie. En la charmant et captivant, il lui apporta le bienfait d'une culture insue, — fort différente, certes, de celle que nous voyons sévir avec un K, — de cette culture instinctive, acquise au contact du beau, qui transforme insensiblement en artiste tout être sincère doué de sensibilité quelque peu prédisposée. Il ne faut pas s'y tromper, c'est à Wagner que nous devons de redevenir graduellement aussi musiciens que nous le fûmes du XIIIe au XVIe siècle, alors que notre pays était, en cette Europe, le centre et l'irradiant foyer de l'art sonore. C'est le succès de l'œuvre de Wagner qui prépara chez nous un « public de théâtre » à y aller entendre et écouter « de la musique », et non pas « Mmes Carvalho ou Ugalde », à accueillir *Fervaal, l'Heure Espagnole, Ariane et Barbe-Bleue, Pénélope* ou *le Cœur du Moulin*, à accepter, puis à acclamer *Pelléas*. C'est depuis ce succès que nos scènes lyriques se sont enfin ouvertes aux meilleurs, aux plus sérieux et aux plus probes de nos musiciens français jusque-là relégués au concert. Sur ceux-ci, l'influence de Wagner est désormais périmée. Son œuvre ressortit aujourd'hui au passé tout autant que celui d'Hugo. Il est dorénavant « classique », et les pauvres d'esprit auxquels son art harmonieux demeure encore inintelligible doivent perdre toute espérance de pressentir jamais la beauté musicale. Oui, la page est tournée, mais elle fut radieusement belle, et nulle beauté ne fut pour nous plus bienfaisante et plus féconde. Encore une fois, un génie de cette envergure appartient à l'humanité ; mais, entre tous les peuples et plus qu'aucun, y compris le sien même, nous avons, nous Français, le droit et le devoir de glorifier Richard Wagner. Même à l'heure terrible où nous sommes, il faut le faire parce que c'est justice, il faut le proclamer parce que c'est la vérité contre quoi rien ne vaut, ni la bêtise, M. Junius, ni l'envie ou la calomnie, M. Saint-Saëns, ni non plus la violence, M. Masson. Un « Français de France » l'a dit. Relisez donc *les Provinciales*.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

A propos du centenaire de Bismarck.— *Erinnerungen an Bismarck, Aufzeichnungen von Mitarbeitern und Freunden des Fürsten. In Verbindung mit A. von Brauer gesammelt von Erich Marck und Karl Alexander von Müller ;* Stuttgard, Deutsche Verlags-Anstalt, 1915.

L'Allemagne a célébré avec discrétion le centième anniversaire de la naissance de Bismarck. Les fêtes de Berlin furent moroses et l'éloquence pâteuse de M. de Bethmann-Hollweg ne parvint pas à leur donner quelque relief. L'empereur, retenu sur le front par de nouvelles combinaisons stratégiques, s'était contenté d'envoyer un télégramme où il invoquait une fois de plus la protection de son compère le vieux bon Dieu allemand. Dans d'autres villes d'Allemagne, ce furent encore des cérémonies officielles, agapes de fonctionnaires, avec enthousiasme commandé. Mais les Allemands d'Alsace s'abstinrent cette fois-ci de faire leur pèlerinage annuel du 1er avril au Ballon de Guebwiller. C'est sur ce magnifique sommet de nos Vosges qu'ils avaient coutume, on ne l'ignore pas, de venir une fois par an célébrer la gloire du créateur de l'unité allemande en insultant la population alsacienne. Cette « fête du printemps » se déroulait avec des rites bachiques et des flots de bière souillaient les paisibles forêts, sans compter d'autres souillures dont nos braves Vosgiens reconnaissaient le lendemain les traces nauséabondes. Mais le Ballon de Guebwiller n'est pas loin de l'Hartmannsweillerkopf et les bismarckiens de Strasbourg et de Colmar eussent risqué de tomber entre les mains de nos Alpins s'ils s'y étaient risqués.

On s'était pourtant promis, l'an passé, de commémorer cet anniversaire avec une pompe d'une magnificence toute byzantine. Le centenaire de 1813 qui, il y a deux ans, avait secoué le peuple allemand d'une frénésie patriotique dont nous subissons encore les conséquences, eût semblé mesquin à côté du déploiement fastueux où se serait complu l'orgueil germanique. L'Empire, hélas ! est aujourd'hui en proie à d'autres soucis que de fêter son premier chancelier. Il faut vaincre, et la victoire, pour ceux qui ne sont pas complètement aveugles, semble de plus en plus difficile. Les discours du 1er avril ont donc presque tous roulé sur le même thème : « Nous allons vers des jours de luttes pénibles et de dures épreuves. » Une vague inquiétude s'est emparée du peuple allemand. L'œuvre de Bismarck qui, lors de son précédent anniversaire, semblait si bien assise n'est-elle pas menacée de crouler, parce que ceux qui en avaient la garde, au lieu de veiller à sa conservation, se sont laissé entraîner à des entreprises hasardeuses ? Ceux qui aperçoivent déjà les lézardes de la maison regrettent le « vieil architecte » qui n'eut pour successeurs que de mauvais gâcheurs de plâtre, et ils répètent

avec tristesse la prophétie de Bismarck qui, peu de jours avant sa mort, annonçait la venue d'une époque « pleine d'embûches et de difficultés ».

Les articles de journaux ont dû suppléer à l'insuffisance des fêtes commémoratives. Et plus d'un parmi ceux qui fouillèrent le passé du grand homme d'Etat y ont trouvé des moments aussi pénibles que ceux d'aujourd'hui. L'aventurier prussien a plusieurs fois joué son va-tout. M. Berthold Litzmann rappelle, dans la *Gazette de Cologne* (1er avril), les luttes que Bismarck eut à soutenir en 1862 comme président du ministère prussien contre l'opposition parlementaire. Dans les derniers jours de septembre il avait déclaré à une séance de commission de la Diète : « Ce n'est pas sur le libéralisme de la Prusse que l'Allemagne porte ses regards, mais sur sa *puissance*. La Prusse doit rassembler ses forces pour attendre le moment favorable qu'elle a déjà une fois laissé passer. Pour un corps d'Etat sain, les frontières de la Prusse sont désavantageuses. Ce n'est pas par des discours et des décisions majoritaires que l'on doit résoudre les grandes questions du temps... mais *par le fer et par le sang.* »

Ces propos sauvages secouèrent alors la Prusse et l'Allemagne d'une profonde indignation. M. Litzmann dit que cette heure tragique « avait vu naître le nouvel esprit allemand ». Mais en 1862 on ne pensait pas encore ainsi et la colère populaire faillit renverser le ministre arrogant et barbare. Eût-il entraîné le trône dans sa chute? Le roi Guillaume le craignait quand, quelques jours plus tard, il apostrophait son ministre : « Je vois très bien comment tout cela va finir. Là, sur la place de l'Opéra, devant ma fenêtre, on vous coupera la tête et ensuite ce sera mon tour. » Et Bismarck de répondre avec insolence : « C'est bien possible... Alors nous serons morts ; mais comme il faut que nous mourions un jour ou l'autre, il vaut mieux que nous périssions d'une façon convenable. »

Le peuple prussien ne coupa pas la tête à Bismarck. Les révolutions ne sont pas son affaire. Quand le coup annoncé en 1862 eut réussi il préféra lui lécher les bottes. Mais il y a des crimes qui ne se prescrivent point. L'Allemagne entière s'est faite complice de Bismarck. Après cinquante ans d'impunité elle doit se préparer aujourd'hui à payer à la fois pour son idole et pour elle-même.

§

Pour nos ennemis il n'y avait pas d'heure plus propice à la célébration du culte bismarckien que ce centenaire qui marquera la fin d'un dogme dont ce culte était l'expression. Aussi les fidèles de la première heure ont-ils voulu élever un dernier monument à la gloire de leur maître. Nous ne voulons pas parler de la *tour* éphémère en

matériaux de France que la soldatesque teutonne a érigée l'autre jour sur notre sol, mais d'un copieux recueil de Souvenirs édité par les anciens familiers du *junker* prussien. Le *Bismarckturm* de Picardie sera démoli tôt ou tard à coups de canons, mais les derniers textes de l'exégèse bismarckienne resteront parce qu'ils ont vu le jour tardivement et à une date fatidique.

Editées par MM. Erich Marcks et Karl Alexander von Müller, avec la collaboration de M. A. von Brauer, ministre d'Etat badois, les **Erinnerungen an Bismarck** offrent un pêle-mêle d'anecdotes, de détails biographiques, de récits plus ou moins historiques. Tous les collaborateurs, tous les complices du chancelier actuellement encore en vie ont tenu à y déposer leur prose. Des ambassadeurs, des ministres, des voisins de campagne, de simples bureaucrates et même quelques grandes dames voisinent avec le prédicateur Dryander et le fameux docteur Schweninger. Ce sont, à vrai dire, des rognures dont quelques-unes ne manquent pas de saveur et qui compléteront par quelques traits nouveaux le portrait physique et moral de Bismarck tel qu'il se dégage des innombrables *Mémoires* déjà publiés.

Feuilletons le recueil sans nous arrêter aux phrases laudatives, aux expressions banales d'une idolâtrie sans mesure et qui en remplissent au moins les deux tiers.

Ecoutez le docteur Schweninger, qui surveilla jusqu'aux derniers jours la santé du maître. Il avait fort à faire pour empêcher son client d'abuser de la boisson et les insomnies de Bismarck lui causèrent maintes fois des inquiétudes :

Une des causes qui troublaient souvent le sommeil du prince c'était cette capacité de haïr qui lui était particulière. Une haine qu'il cultivait, si l'on peut dire, avec une certaine tendresse, et qu'il vantait comme une puissante incitation à vivre. Cette haine était malheureusement pour lui un excitant si efficace qu'il lui causait souvent des insomnies. Lorsque l'on demanda un jour à Bismarck pourquoi il n'avait pas dormi, il répondit brièvement qu'il avait *passé sa nuit à haïr*. Il fallait entendre par là qu'il s'était expliqué de toutes les manières avec l'objet de sa haine, pour parvenir à le réduire à force d'y penser, résultat qui par lui-même pouvait contribuer à « embellir » son existence, tandis que d'autre part la préoccupation intensive de l'adversaire qui était en question apportait de nouveaux aliments à son sentiment de haine.

Le conseiller intime Krauel, qui fut commissaire au Conseil fédéral, donne d'intéressants détails sur la méthode de travail du chancelier. Busch, secrétaire d'Etat au moment où le jeune diplomate entra en fonctions et initié de longue date à toutes les manies du maître, lui donna quelques indications sur la contenance à tenir : être toujours bref, ne jamais interrompre, se garder de regarder Bismarck quand

il parle et ne pas arrêter d'écrire. Krauel décrit son entrée dans le cabinet de la Wilhelmstrasse :

Le chancelier reste tranquillement couché sur le large divan derrière lequel s'amassaient sur une table d'innombrables dossiers recouverts de maroquin rouge. Pendant un temps assez long, il ne s'inquiète pas du visiteur et continue à annoter avec soin une pièce qu'il tient entre les mains... Le commissaire attend sans bouger, tout en cherchant du regard à entrer en relations familières avec Tyras, le fameux « chien impérial », qui se met à flairer le visiteur... Bismarck, soudain, d'un geste brusque, jette son dossier sur le parquet et s'écrie : « Que voulez-vous ? »

Le ministre d'Etàt de Brauer complète le tableau de « Bismarck au travail ». Pendant deux mois il remplaça à Friedrichsruhe le chef de la chancellerie et tous les jours il devait se soumettre à la sévère discipline du patron. Au château du hobereau prussien, la salle à manger servait de cabinet de travail. Bismarck, dès le matin, les jambes étendues selon la prescription du docteur Schweninger, un verre de vin de la Moselle posé à côté de lui, « luttait pendant un bon moment contre sa paresse naturelle ». Enfin, il sort de sa torpeur, tous les muscles de son visage se contractent, il fronce ses épais sourcils et commence à dicter. Tandis qu'il dicte, il s'arrête souvent, réfléchit, cherchant en vain une expression juste, parfois si longtemps que son secrétaire s'imagine qu'il a perdu le fil et qu'il pense à autre chose. Puis un flot de phrases se succèdent avec impétuosité ; Bismarck sue à grosses gouttes, mais il finit par trouver la cadence qu'il cherche.

Il avait autant de mal à parler qu'à écrire. M. Lavisse, qui, en 1873, assista à une séance du Reichstag, rapporte : « Il n'a ni l'élocution, ni le geste, ni l'attitude. » Un Mecklembourgeois, dont l'un des collaborateurs de ces *Souvenirs* rappelle le propos, disait en 1848, alors qu'il assistait aux débuts oratoires du jeune diplomate : « Ce qu'a dit Bismarck était excellent ; il semble être un esprit distingué, mais qu'il se garde de parler, vous avez entendu qu'il bégayait. »

Mais Bismarck savait tirer parti de tout ; plus tard, au moment de ses triomphes, on lui reprochait encore de rester court, mais on interprétait ce défaut comme une ressource oratoire, destinée à donner plus de poids aux paroles qu'il allait dire et qu'il retenait au fond de son gosier. Il excellait du reste dans l'interruption et dans la réplique et Krauel insinue que, dans l'opposition, il eût constitué pour le gouvernement un ennemi redoutable.

Notons encore que même ses plus intimes déclarent qu'il était un esprit *dissimulé ;* quelques-uns seulement peuvent se vanter d'avoir connu le fond de sa pensée. Il affectait de dissimuler sa grossièreté naturelle sous une froide politesse. Brauer retient une expres-

sion humoristique qui lui était familière : « Soyons toujours polis, jusqu'au dernier degré de la potence. »

Sous la rude écorce, le docteur Schweninger croyait avoir découvert « une pierre précieuse ». Ainsi les courtisans du chancelier de fer s'ingénient à perpétuer la légende dont le peuple allemand a longtemps nourri son patriotisme. Cette légende prendra-t-elle une forme nouvelle quand l'œuvre qui a survécu à l'homme ira le rejoindre dans le Néant ?

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Ernest Denis : *La Guerre ; causes immédiates et lointaines. L'intoxication d'un peuple. Le traité ;* Delagrave, 3 fr. 50. — André Weiss : *La Violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne ;* Armand Colin, 0 fr. 50. — Joseph Bedier : *Les Crimes allemands d'après les témoignages allemands ;* A. Colin, 0 fr. 50. — Pierre Nothomb : *Les Barbares en Belgique.* Lettre-préface de Carton Wiart ; Perrin, 3 fr. 50. — Roland de Marès : *La Belgique envahie ;* Crès, 3 fr. 50.— Abbé Félix Klein : *La Guerre vue d'une ambulance ;* A. Colin, 3 fr. 50. — *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé ;* Hachette.

L'ouvrage de M. Ernest Denis : **la Guerre**, est le livre le plus remarquable qui ait paru sur les origines de la guerre. L'auteur, professeur à la Sorbonne, était tout à fait indiqué pour l'écrire par ses savantes études sur l'histoire d'Allemagne et par ses attentives observations de l'Europe contemporaine. On se demande comment quelqu'un pourrait, après l'avoir lu, garder le plus léger doute sur la volonté lointaine, tenace, inexorable, de l'Allemagne d'imposer par le fer et le sang son joug à l'Europe. Le livre est d'ailleurs écrit avec une sérénité scientifique parfaite, et je dirai même admirable, puisque l'auteur le dédie à la mémoire de son fils tué à l'ennemi et que nulle part la douleur paternelle n'obscurcit la lucide modération de son jugement ; je n'en critiquerai que l'ordre des chapitres qui eût dû être le suivant : 1° Comment la politique de l'Allemagne devait aboutir à une guerre universelle ; 2° L'intoxication d'un peuple ; 3° La faillite des forces de résistance pacifique ; 4° A la veille de la rupture ; 5° La déclaration de guerre (au lieu de celui-ci 5, 1, 4, 2, 3). Mais le défaut est faible et l'ensemble des considérations de l'auteur forme un bloc parfait et sans fissure.

Or, c'est justement parce que ces cinq premiers chapitres sont définitifs que le sixième sur *le Traité*, qui est hypothétique, aurait pu être réservé pour un volume spécial, d'une actualité provisoire. Mais d'autre part, comme ce qui est fugitif doit être saisi à la hâte, c'est de ce chapitre que je parlerai un peu plus longuement. L'auteur y expose ses vues personnelles sur la réorganisation de l'Europe future, et je n'ignore pas que tout le monde peut en faire autant avec une carte d'Europe et une boîte de crayons de couleur, mais M. Ernest

Denis n'est pas le premier venu et sa compétence exige l'attention. Je vais donc examiner ce qu'il propose pour la Turquie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne.

Pour la Turquie, c'est la disparition complète : l'Angleterre occupe la Mésopotamie, la France la Syrie et la Russie les deux Arménies, ce qui la fait aboutir dans le golfe d'Alexandrette. Quant à l'Asie Mineure, le littoral forme avec Constantinople un état sinon grec, du moins hellénisé, l'Italie occupe la région voisine de Rhodes et l'intérieur habité par les Turcs devient un second Turkestan russe, le sultan de Koniah se résignant au rôle de vassal comme l'émir de Bokhara.

Pour l'Autriche-Hongrie, c'est la désagrégation. L'archiduc héritier ne gardera que les provinces allemandes avec Vienne ; il y aura d'autre part un royaume de Hongrie, auquel l'auteur propose de laisser la Transylvanie, les Roumains n'ayant rien fait pour délivrer leurs frères, une Grande Serbie allant jusqu'à Trieste inclusivement, et un royaume de Bohême qui glisserait une langue de terre entre Autriche et Hongrie pour se tenir en communication avec le royaume frère de Serbie.

J'avoue que ce tentacule artificiel me semble excessif et qu'il vaut mieux s'en tenir au principe des nationalités, dussent les Tchèques et les Croates rester distants. La Croatie me semble également devoir rester distincte de la Serbie, dont elle n'a ni la religion, ni l'écriture, ni la tradition ; la Serbie et le Monténégro qui sont tout à fait semblables forment bien deux royaumes ! Il sera d'ailleurs facile de voir comment les cantons bosniaques et dalmates se partageront entre Serbie et Croatie. Quant à la Transylvanie, je comprends qu'on ne la donne pas en cadeau au roi louvoyeur de Bukarest, mais pourquoi la laisser livrée à la tyrannie magyare ? Qu'elle soit érigée en principauté indépendante. Et au surplus, si ces cinq nouveaux royaumes : Autriche, Bohême, Croatie, Hongrie et Transylvanie, tout en restant indépendants et en ayant chacun son Parlement, sa force publique, sa langue même, voulaient pour souverain commun l'archiduc-héritier, je n'y verrais pas d'inconvénients ; cette union personnelle ne donnerait aucune force agressive à la pentarchie et préviendrait peut-être bien des heurts de ces petits peuples irascibles.

Et l'Allemagne, abstraction faite des délivrances inévitables de Polonais, de Danois et d'Alsaciens ? L'auteur n'est pas partisan d'une annexion à la France du pays rhénan, de Trèves à Mayence, et encore moins voudrait-il une renaissance de la Confédération germanique qui n'arriverait qu'à donner en plus à son président, donc peut-être au roi de Prusse, les 12 millions d'Allemands d'Autriche, accroissement dangereux de puissance que ne compenserait pas le rétablissement du royaume de Hanovre. Mais sur la réorganisation

même de l'Allemagne, question très délicate, je le reconnais, l'auteur se contente d'espoirs vagues : que ce pays abdiquera, sans nul doute, tout esprit de conquête et se convertira à la vraie civilisation pacifique, etc.

Je crois, en effet, qu'une fois dissipée l'ivresse de la lutte les Allemands se rendront compte de la folie impérialiste et du danger de l'esprit prussien. Mais cela permettrait justement d'envisager non certes l'asservissement d'aucune partie de l'Allemagne, pas même la reprise de Landau et de Sarrelouis, mais la séparation des pays vraiment allemands et des régions germano-slaves (Brandebourg, Poméranie, partie allemande de la Posnanie, Silésie et Lusace), qui devraient former une mosaïque de petits états-tampons s'appuyant sur la Bohême et la Pologne et s'interposant entre les masses plus lointaines des Moscovites et des Germains. Ces derniers, alors, se constitueraient en confédération, même en empire s'ils voulaient garder ce nom, mais avec un kaiser élu, comme le veut la tradition du Saint Empire, et même élu pour peu d'années, de façon à éviter les dangers des ouvertures imprévues de succession ; les anciens états, Hanovre, Hesse, etc., renaîtraient au profit des princes à choisir, mais les pays rhénans formeraient des républiques, comme autrefois, les électorats ecclésiastiques étaient au fond des républiques ; il y en aurait donc trois, une de Cologne, une de Mayence, une de Trèves ; Francfort aussi redeviendrait ville libre. Le Hanovre reprendrait son roi si l'Angleterre l'exigeait absolument, car enfin nous autres Français nous n'y tenons pas : un prétendant qui consent à être simple général dans l'armée de son usurpateur abdique un peu. Il y aurait d'autres trônes d'ailleurs à pourvoir, et on pourrait même en créer de nouveaux en désarticulant des royaumes comme la Bavière, qui se sont un peu trop engraissés des dépouilles d'autrui. Si, comme semble le souhaiter M. Ernest Denis, les peuples balkaniques voulaient se donner des chefs du pouvoir exécutif nationaux, on aurait là des dédommagements pour leurs ex-souverains. Le Hohenzollern de Roumanie retrouverait sa patrie d'origine dans un royaume de Franconie, et le Danois de Grèce serait près des siens dans le Slesvig-Holstein, et le Cobourg de Bulgarie pourrait être intronisé en Hesse, où il serait à merveille comme les anciens landgraves pour acheter des hommes et sauter à la gorge de ses voisins. Le spectacle nauséeux de tous ces petits rois retors suffirait à rendre vraiment républicains les rhénans de Cologne, Trèves et Mayence, et s'ils voulaient plus tard faire comme les Alsaciens-Lorrains, on verrait !

Et le Kaiser actuel, qu'en ferait-on dans l'hypothèse ? Mais il resterait roi de Prusse. Kœnigsberg est une résidence enviable et la vieille Prusse, bien qu'enclavée dans la Pologne rétablie, est en somme plus grande que l'île d'Elbe. Son avenir resterait encore sur

l'eau ; ce serait la Hollande de la Baltique. Quant aux royaumes que j'appelle germano-slaves, on ne serait pas embarrassé pour leur trouver des candidats. Pourquoi pas un Bernadotte de Suède à Berlin et un Louis-Bonaparte à Stettin et un d'Orléans à Breslau ? il y aurait encore une place pour le Bourbon de Naples en Lusace et le Bourbon de Parme dans la Silésie autrichienne. Le roi d'Italie ne verrait nul inconvénient à cette liquidation de ses anciennes victimes ; le grand-duc de Toscane aussi pourrait être établi dans une Souabe créée aux dépens de la Bavière, du Wurtemberg et de Bade. Et si le roi d'Espagne voulait liquider de même son cousin, on trouverait bien pour don Jaime une principauté quelconque, la Posnanie allemande, par exemple, ce qui concentrerait tous les Bourbons, et les réconcilierait avec leurs voisins Bonapartes et Bernadottes.

En tout ceci, il y a un peu de fantaisie, mais du moins n'y a-t-il nul désir d'asservir ni même de désobliger les vaincus; on les consultera, en effet, et comme la guerre aura porté ses fruits amers, ils accepteront sans doute avec joie un statut nouveau (s'ils préfèrent d'ailleurs se mettre en république, libre à eux !) qui les garantira contre des fantaisies autrement pires de kaisers et de kronprinz. Je crois que sur ces grandes lignes concernant le sort de l'Allemagne : unité des pays vraiment allemands, consultation loyale des intéressés, pas d'annexion forcée, pas même d'intronisation ou de républicanisation imposée, tout le monde s'entendra. Il ne s'agit pas, en effet, d'échafauder une paix branlante, mais de maçonner une paix cubique; ce sera la revanche de l'art munichois.

M. André Weiss, membre de l'Institut et professeur de droit international à la faculté de Paris, devait mieux que quiconque traiter la question de **la Violation de la neutralité belge et luxembourgoise**, et souligner l'aveu cynique de M. de Bethmann-Hollweg dans la séance du Reichstag du 4 août 1914 : « Messieurs, nous sommes dans la nécessité de nous défendre, et nécessité ne connaît pas de loi... L'illégalité, je parle ouvertement, l'illégalité que nous commettons ainsi, nous chercherons à la réparer dès que notre but militaire aura été atteint. [Mais] quand on combat pour un bien suprême, on s'arrange comme on peut. » A ce propos, l'Italie avait expressément garanti non pas la neutralité de la Belgique puisqu'elle n'existait pas en 1830, mais celle du Luxembourg en 1868. Pourquoi ne s'est-elle pas trouvée en armes à nos côtés dès le 4 août ?

Les Crimes allemands d'après des témoignages allemands. Ces témoignages, irréfutables, sont les carnets de route saisis sur des soldats allemands. Et quels carnets ! « Là furent passés à la baïonnette deux hommes avec leurs femmes et une jeune fille de dix-huit ans. La petite a failli m'attendrir. Son regard était si plein d'innocence !.. » Comment peut-on, même en pays neutre,

garder son indulgence pour de pareils monstres? C'est à cette publication de M. Joseph Bédier, le professeur au Collège de France bien connu, que se réfère la polémique entre deux Danois, MM. Nyrop et Larsen, dont il était question dans le dernier n° du *Mercure*, p. 804. Il serait à désirer que tous les carnets allemands que nous avons en mains fussent également publiés, et mis en lumière les actes de dévoûment ou d'humanité possibles, comme les actes de sauvagerie jusqu'ici trop réels : « Les mutilations de blessés sont à l'ordre du jour! » Et que les Allemands en fassent autant de nos carnets de soldats à nous. La France, comme disait de la papauté le grand historien Ranke, la France n'a pas peur de la vérité.

Les Barbares en Belgique, lettre-préface de Carton de Wiart, par Pierre Nothomb. Quand on a lu des fragments de ces carnets allemands, on peut tout admettre, même ce qu'en toute autre circonstance on se refuserait à croire. « A Tamines un officier supérieur français a été amené près d'un arbre, lié au tronc; on a attelé un cheval à chacune de ses jambes; au signe donné, on a fouetté les chevaux! C'est l'écartèlement dans toute son horreur. J'ai vu, dit le témoin qui raconte la scène, tremblant encore, j'ai vu le pantalon se déchirer, le corps s'ouvrir » (p. 27). N'y a-t-il pas eu là hallucination? De pareilles horreurs sont-elles possibles? Il faudrait vérifier ceci, nous n'avons pas dû avoir tant d'officiers supérieurs que ça passant par le petit village belge de Tamines. Et le petit garçon tué parce qu'il mettait en joue des soldats allemands avec son fusil de bois! (p. 95). Et les histoires de mains coupées? (pp. 97-98). Dans l'Enquête pacifiste, M. Ruyssen (*la Paix par le Droit*, décembre, p. 667) dit : « Il est incontestable que des enfants ont eu les mains coupées en Belgique : nous avons nous-même recueilli un témoignage formel à cet égard. » Si on a peut-être exagéré le nombre de ces mutilations, du moins on n'a pas pu fausser, dans les documents officiels, le nombre des cadavres de civils des deux sexes qu'il a fallu enterrer, et ce nombre est affreux. Du premier coup, les Allemands ont trouvé moyen de faire oublier les atrocités terroristes de 1793, et sans avoir les excuses que pouvaient invoquer les sans-culottes. Ah! « les fusillés de Malines » sont, hélas! bien dépassés! Heine, prévoyant une Révolution tudesque, avait raison de dire que ses compatriotes seraient plus féroces encore que les nôtres, mais il croyait que leur furie se déchaînerait contre les tyrans et pour délivrer les esclaves. Décidément, il ne les connaissait pas assez à fond!

Roland de Marès, notre ancien collaborateur du *Mercure* et de *l'Ermitage*, au temps du Symbolisme, et qui s'est fait depuis une place au premier rang de la presse belge, a eu raison de réunir en volume les articles frémissants qu'il envoyait au *Temps* pendant

l'invasion de son pays. Aujourd'hui encore, on relit avec admiration *Barbares et Bandits*, que Paul de Saint-Victor écrivait, au courant de la plume, en 1870-71. Pourquoi ne relira-t-on pas de même dans un demi-siècle d'ici **la Belgique envahie**, de Roland de Marès? Les pages intitulées *Quand même!* me semblent destinées à vivre indéfiniment, et j'aime à croire que, dans les écoles belges, on les fera apprendre par cœur aux tout petits, de génération en génération.

HENRI MAZEL.

Les organisateurs de l'excellente ambulance américaine de Neuilly se devaient d'appeler aux fonctions d'aumônier catholique de leur hôpital M. Félix Klein, de qui il fut parlé un long temps, à l'époque où l'introduction de l' « Américanisme » dans l'église catholique inquiétait l'orthodoxie de bien des croyants. Cet appel a valu, j'en suis persuadé, à nombre de nos pauvres blessés, des consolations suprêmes venues d'un cœur intelligent et pieux, et à nous, qui ne savons de la guerre que ce qu'on nous en rapporte, un livre pourvu d'intérêt par les faits qu'il relate et les émotions qu'il suscite. **La Guerre vue d'une Ambulance**, il semble que ce soit une fenêtre du Ciel toute grande ouverte sur un champ de douleurs, d'héroïsmes et, — spectacle non moins sublime, — d'actes de charité de la part des combattants. Les blessés, ces véritables héros, nous y apparaissent ignorants de leurs mérites et pleins de cette modestie qu'ont les vrais savants — en cela contraires aux savants et aux héros de l'arrière. L'on dirait que, d'avoir contemplé autour d'eux, et même de l'autre côté de la tranchée, les épouvantables choses que veut la guerre, leur cœur est devenu meilleur, plus perméable aux souffrances d'autrui, et qu'il ne soit pas niable que, malgré tout, cette guerre apportera avec elle plus d'un avantage moral. Nombreux sont ceux, parmi les lecteurs du volume de M. l'abbé Klein, il faut l'espérer, qui sentiront tout ce qu'il y a de profondément beau et simple dans cette page :

Aumônier, c'est bien le moins que j'égale en charité ces jeunes filles d'une ville du centre qui se donnent aux soins des blessés ennemis et dont l'une m'écrit : « Sans doute nous aurions plus de consolations près de nos petits soldats, puisqu'ici les douceurs et les attentions nous sont interdites. Mais je crois qu'avant la fin nous violerons la consigne, parce que nous mettons notre cœur dans le dévouement et dans la pitié. La race est antipathique, mais pris individuellement ils ne le sont plus, et, dans ces êtres souffrants, exilés, nous voyons des frères. Ce matin, une de mes amies échangeait quelques mots avec un officier bavarois, et il lui dit qu'il s'était battu contre le.....e. A ces mots elle sursaute : puis, devant le regard qui l'interroge, elle prononce tout bas : « Mon frère est de ce régiment. » Un peu plus tard, comme elle lui portait du linge propre, il lui tendit timidement la main.

N'y devine-t-on pas le germe d'un bel épi d'or dont Dieu veuille que la moisson soit prochaine ?

P. M.

§

Le *Mémoire relatif aux bombardements de Reims, Senlis, Louvain, Soissons,* etc. : **Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé** est un recueil de documents officiels et une réponse au sot manifeste des « Intellectuels (!) allemands », qui ont voulu justifier, — pas même excuser — la destruction des villes françaises et belges tenues sous le feu de leurs canons, sous prétexte que c'était une nécessité militaire. — On sait ce que peut valoir cet argument fallacieux, et quel est le système de dévastation où il faut surtout voir le mécontentement d'un ennemi rabroué après ses courses triomphantes du début, et qui bassement se venge sur les pierres. Les Allemands, qui avaient mis la main sur la Champagne, croyaient bien n'en plus sortir ; ils bombardèrent Reims et surtout la cathédrale, dont on a pu établir péremptoirement que la destruction fût intentionnelle et méthodique, dans la rage d'en avoir été chassés. — Le même fait s'est produit à Arras ; l'ennemi, ayant dû s'en éloigner, en entreprit le bombardement à commencer par l'Hôtel de Ville et son fier beffroi, les maisons espagnoles de la Petite et de la Grande Place, — puis la rue Saint-Géry, la cathédrale, l'église Saint-Jean-Baptiste, etc... — sans parler des villages des environs dont la plupart des églises furent démolies par les obus. C'est la même dévastation méthodique qu'à Reims, le même massacre des édifices et des habitations, exécuté froidement, — pour le plaisir de faire du mal.

A Senlis, comme nous le rapportons ailleurs, le bombardement précéda l'occupation, comme si l'on avait voulu punir la ville non de s'être défendue, mais d'avoir été défendue, — au moins dans les faubourgs — et les Allemands n'eurent pas le loisir de le reprendre lors de leur départ, la victoire de la Marne étant venue troubler quelque peu leurs occupations et les faire déguerpir en tenant leurs grègues. — Mais à Louvain, où ils restent encore les maîtres, tout fut saccagé ; ensuite ce fut la destruction systématique, la tuerie exécutée par ordre ; on voulait faire place nette, supprimer les gens et les choses. Naturellement, le prétexte, comme toujours, fut qu'« un civil avait tiré ». Non seulement les maisons, les églises furent détruites, mais l'Université, dont la Bibliothèque conservait des pièces très probablement uniques. Seul fut préservé l'admirable Hôtel de ville de l'endroit. — C'est que ces Messieurs ont toujours eu l'intention de rester dans le pays, et ils savent très bien qu'ils sont incapables — aussi bien que nul homme de nos jours — de mettre debout un tel chef-d'œuvre.

En appendice, ce procès-verbal apporte quelques précisions sur le massacre de Reims, — qui reprend du reste, de temps à autre ; sur les dégâts faits à la cathédrale de Soissons (rapports de M. P. Boeswilwald) ; sur la bombe jetée à Notre-Dame de Paris, etc... Mais s'ils sont un jour obligés de quitter la France, il est bien à craindre que les Allemands ne fassent d'autres dégâts et que cet obituaire ne s'allonge encore — tant il est vrai, — ce que nous avons toujours soutenu, — que la Civilisation, le Progrès sont surtout des mots illusoires, et que les peuples qui se targuent le plus volontiers de leur « Kultur » sont justement ceux que maîtrisent les plus méchants et détestables instincts.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Les comitadjis, qui avaient chômé pendant quelques semaines, semblent vouloir rattraper le temps perdu. Leur expédition du 4 avril dépasse au point de vue de l'organisation toutes les précédentes. Cet indice seul suffirait pour nous faire penser que cette fois de nouveaux éléments étaient venus consolider les bandes macédobulgares. Mais il y a plus : aujourd'hui, il est établi que, parmi les comitadjis tués, il y en avait qui étaient de nationalité allemande ou autrichienne. D'ailleurs quelques jours avant l'attaque contre la grande voie ferrée, le général von der Goltz avait fait un court séjour à Sofia. Si l'on songe que toute mobilisation de comitadjis coûte beaucoup d'efforts et d'argent, et que le succès de l'expédition servirait grandement les intérêts austro-allemands, on ne peut en tirer qu'une conclusion : c'est que l'attaque du 4 avril, préparée en territoire bulgare, avait été organisée aux frais et sur l'instigation de Vienne et de Berlin.

Cette complicité démontre nettement que l'entreprise des comitadjis n'était locale qu'en apparence. Les francs-tireurs bulgares visaient à occuper une partie de la ligne du chemin de fer Salonique-Nisch, c'est-à-dire à priver les Russes et les Serbes de leur unique voie de communication avec leurs alliés de l'Occident. Aux protestations serbes, le gouvernement bulgare répondit par une note quelque peu inattendue. Au lieu d'essayer de dissiper le malaise en promettant de prendre des sanctions sérieuses contre les comitadjis, il rejeta tout simplement la responsabilité de l'agression sur les gouvernants de Nisch. C'étaient eux, d'après les diplomates de Sofia, qui avaient couvé la révolte par leur politique d'oppression envers les populations musulmanes. Cette note aspira-t-elle réellement à donner le change aux Puissances de l'Entente ? Voilà ce qui paraît inadmissible. L'attaché militaire roumain qui traversa la région dévastée quel-

ques heures après le combat est très catégorique dans son témoignage. D'ailleurs, son kodak, qui ne saurait être taxé de partialité, a pu fixer à jamais des cadavres de soldats serbes mutilés par les Bulgares. Mais en dehors de tout témoignage de neutre les représentants des pays alliés à Sofia ont des yeux pour voir. « C'est en effet dans la capitale bulgare, d'après les informations du *Temps*, que les chefs de bande viennent aux ordres et s'approvisionnent d'armes et de munitions fournies par l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Le corps diplomatique accrédité auprès du roi Ferdinand n'ignore pas non plus ces préparatifs, et quelques diplomates qui ont voulu aller s'enquérir sur place de ce qui se tramait se sont vu barrer le passage par les soldats des bandes, faute de pouvoir exhiber le laisser-passer délivré par le comité macédonien et qui seul est reconnu par les comitadjis dans la zone de leurs opérations. »

Donc, plus que jamais il y a aujourd'hui en Bulgarie un état dans l'état. Il reste à savoir quels sont les rapports entre ces deux états. S'entendent-ils bien ? Poursuivent-ils deux politiques différentes ? Sont-ils franchement aux prises ? La note officielle, par le fait qu'elle n'osa pas désavouer les agissements du comité macédonien, suggère deux suppositions : ou le gouvernement bulgare encourage les comitadjis ou il les redoute au point de les ménager. Dans l'un ou l'autre cas, les puissances alliées ne peuvent logiquement compter sur une collaboration bulgare. Par faiblesse ou par conviction, le gouvernement de Sofia a fait plus ou moins ouvertement et à plusieurs reprises le jeu des Austro-Allemands. Il est même à craindre que les comitadjis ne désarment pas après leur insuccès du 4 avril et qu'ils tentent de nouvelles aventures. Mais la Serbie et la Grèce, qui fut à son tour attaquée, ont déjà pris des mesures pour rendre toute invasion impossible. Les points sensibles des frontières serbo-bulgare et gréco-bulgare sont bien gardés. En tout cas, bien que la Bulgarie n'ait pas réussi à couper les communications des Russes et des Serbes avec l'Europe occidentale, la menace des comitadjis oblige la Serbie à immobiliser des troupes sur un nouveau front. M. Ghenadief, qui est le conseiller politique des chefs macédoniens, rend donc un important service à l'Autriche en expédiant vers Stroumitza les bandes macédobulgares. Les Serbes inquiétés ainsi dans leurs flancs se décideront moins facilement à avancer en Hongrie pour donner la main aux Russes. Que M. Guénadief agisse selon la bonne volonté de Vienne, il semble que nul doute n'en peut plus subsister. Les faibles démentis de Sofia n'ont rien enlevé à la valeur des affirmations du *Giornale d'Italia*. L'organe de M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, révéla avec une précision inexorable les rapports qui existent entre M. Guénadief et le Ballplatz. On se rappelle les fréquents voyages de ce politicien à Rome et à Vienne, et

les nombreuses interviews qu'il prodigua aux journaux de tous les pays. Tantôt russophile, tantôt austrophile, M. Guénadief se présentait comme l'ami dévoué de tous les belligérants. Aujourd'hui le voile est enfin déchiré. Le *Giornale d'Italia* nous a présenté M. Guénadief tel qu'il est en réalité : un astucieux agent de l'Autriche.

L'attaque du 4 avril a fait beaucoup parler des comitadjis. La plupart des journaux esquissèrent sommairement et avec un souci d'exactitude l'histoire du comité macédobulgare. M. Gustave Hervé ne manqua pas l'occasion d'expliquer à ses lecteurs ce qu'il connaît fort mal. Le comité macédobulgare, affirma-t-il en substance, est une sorte de Ligue des Patriotes bulgares. M. Gustave Hervé a commis involontairement une grosse erreur. Ni M. Maurice Barrès, ni aucun membre de la Ligue n'ont jamais tenté, que je sache, de réaliser leurs aspirations nationales au moyen d'assassinats, d'incursions ou de rapts ! Si la comparaison de M. Gustave Hervé m'a tant choqué, c'est que je conserve d'effroyables souvenirs de l'action des comitadjis durant la guerre grécobulgare. J'ai vu de mes propres yeux des villages incendiés, des régions entières dévastées, des corps de vieillards, de femmes ou d'enfants mutilés. Et cela, vous pouvez me croire, n'est pas de la littérature.

Ma chronique précédente était une sorte d'exposé de la crise ministérielle en Grèce. J'avoue qu'en ce moment je ne pouvais nullement supposer que la lutte des partis allait prendre une tournure tellement violente que M. Vénizelos jugerait nécessaire de se retirer définitivement de la politique. On sait ce qui est intervenu. Le gouvernement Gounaris publia un communiqué qui laissait comprendre que la politique de M. Vénizelos admettait la cession à la Bulgarie des cazas de Cavalla, Drama et Sarichaban. L'ancien Président du Conseil adressait aussitôt une lettre à M. Iographos, ministre des Affaires étrangères, par laquelle il demandait une rectification du communiqué en question. A la lettre de M. Vénizelos, ce fut M. Gounaris qui répondit en sa qualité de Président du Conseil. M. Gounaris priait M. Vénizelos de se souvenir des suggestions contenues dans les mémoires adressés par lui à la couronne et déclarait que l'expression du communiqué à la presse : « Travailler à détourner le péril bulgare sans faire de concessions que d'autres n'auraient peut-être pas jugées incompatibles avec les intérêts du pays » n'est que l'expression très atténuée de l'opposition complète entre deux politiques. M. Vénizelos répondit à M. Gounaris en démentant catégoriquement l'existence de propositions ou de discussions quelconques, concernant les concessions auxquelles le Président du Conseil faisait allusion. A ce sujet, il déclara qu'il s'était simplement borné à exprimer sa pensée toute personnelle dans une lettre adressée au roi, dans laquelle il envisageait la possibilité de consentir certaines concessions à la

Bulgarie, en vue de garantir la Grèce contre le danger d'une attaque bulgare et d'assurer en même temps l'entrée en action simultanée des deux pays. Mais « la cession des territoires grecs de la Macédoine (2.000 kilomètres carrés environ) n'aurait lieu qu'à la fin de la guerre, et seulement après que la souveraineté de la Grèce sur la partie occidentale de l'Asie-Mineure, dont la Triple-Entente se déclarait prête à lui assurer la possession et dont l'étendue atteignait 125.000 kilomètres carrés, lui aurait été assurée ». Ce mémoire, M. Vénizelos l'aurait adressé au roi deux ou trois jours après la communication du ministre d'Angleterre à Athènes disant que « si la Grèce portait secours à la Serbie, les puissances de l'Entente consentiraient volontiers d'importantes cessions territoriales à la Grèce en Asie-Mineure ». Le colonel Métaxas, chef de section à l'état-major, estima que même une coopération gréco-roumaine ne suffirait pas pour tenir la Bulgarie, et que la coopération de celle-ci était nécessaire. C'est alors que M. Vénizelos, ne voulant pas à tout prix laisser échapper l'occasion d'annexer à la Grèce une grande partie de l'Asie-Mineure, confia au roi qu'en dernière extrémité la Grèce devait, à son avis, subir une opération douloureuse, mais salutaire pour l'hellénisme. A la suite de la conclusion de l'emprunt bulgare à Berlin, M. Vénizelos renonça à engager les pourparlers dont il était question, et que le roi Constantin avait, selon l'ancien Président du Conseil, pleinement autorisés. Ces explications reproduites par la presse vénizeliste incitèrent le gouvernement à publier un nouveau communiqué où il déclarait que, de l'examen approfondi auquel il s'est livré depuis sa constitution, il résulte que le roi n'a jamais autorisé une démarche quelconque tendant à accorder des concessions territoriales à un Etat étranger. M. Vénizelos adressa alors une lettre personnelle au roi où il priait Sa Majesté d'attester l'exactitude de ses affirmations. Constantin Ier chargea M. Gounaris de répondre que certes M. Vénizelos n'avait pas sciemment altéré la vérité, mais qu'il se serait mépris sur l'opinion exprimée par le souverain. M. Vénizelos estima que la réponse ne lui accordait pas la satisfaction demandée et décida de se retirer définitivement de la politique.

Cette controverse entre M. Vénizelos et M. Gounaris n'offrirait aujourd'hui qu'un intérêt purement historique, si elle ne nous donnait aucune indication sur les tendances actuelles de la politique grecque. Or, le fait que, dans une polémique aussi violente, les deux partis opposés ne cessèrent d'affirmer que la place diplomatique de la Grèce est aux côtés des Alliés constitue, me semble-t-il, plus qu'une indication. C'est une preuve que les sympathies grecques pour les puissances de l'Entente sont tellement profondes qu'aucune influence n'arriverait à les modifier.

ALEXANDRE MAVROUDIS

§

Danemark.

Sur les dispositions des divers belligérants avant la guerre, M. Georg Brandes a écrit un article qui a paru dans le numéro de septembre de la revue *Tilskueren*. On sait quel parfait cosmopolite est l'illustre écrivain. Dans son principal ouvrage, il considère la littérature européenne comme un tout, dont les littératures particulières à chaque pays sont les sections. Il a consacré à Shakespeare trois gros volumes, et aux lettres anglaises modernes plusieurs études importantes. Pendant la guerre a paru le premier fascicule de son travail sur Gœthe, auquel il travaillait depuis vingt ans, il a écrit sur Nietzsche, sur Henri Heine, sur « Berlin comme capitale allemande ». La littérature française a tenu moins de place dans ses œuvres, mais certainement pas moins dans ses lectures, et sa correspondance et ses relations avec les écrivains français ont toujours été nombreuses. Il a vécu en France, en Allemagne, en Italie, partout en contact avec des hommes éminents ou « représentatifs ». Il s'est également occupé de la Russie, des Polonais et de leur littérature, et il a défendu la cause des Ruthènes. Ses impressions et son opinion au sujet de la guerre étaient donc particulièrement intéressantes à connaître, et d'autant plus qu'il ne s'est jamais confiné dans l'étude exclusive de la littérature : ses volumes sur Ferdinand Lassalle et sur Beaconsfield en font foi, ainsi que ses appels en faveur de peuples opprimés.

La lecture de son article cause quelque déception. A vrai dire, ce n'est pas un article, mais plutôt des notes et réflexions à propos de la guerre, sans grand lien, sans pensée centrale. Il y a là des aperçus de psychologie nationale, des considérations politiques, des anecdotes, de l'histoire, bref, de tout un peu, mais pas d'idée directrice, pas de jugement formulé, surtout, ni d'effort en ce sens.

Ce que nous recherchons avant tout, nous autres Français, chez les écrivains neutres, c'est jusqu'à quel point ils ont compris combien nous étions pacifiques, et trouvent justifiée notre prétention de combattre pour une cause juste et dont l'intérêt dépasse même la simple défense nationale. Le scepticisme de M. Georg Brandes ne lui permet pas d'admettre facilement la sincérité de quiconque parle de justice. Il ironise à propos des invocations à Dieu protecteur, faites par les divers belligérants :

> Il y a assez de dieux et de justes causes engagés dans la lutte... La justice ! Il est difficile de voir ce qu'elle a à faire avec cette colossale boucherie de la jeunesse d'Europe.

Tout le monde se réclame de la justice :

> En beaucoup d'endroits on croit ou l'on espère que la guerre amènera

une plus grande justice. J'ai rencontré cette idée partout en France comme en Autriche-Hongrie.

Et si les puissances occidentales alliées sont d'accord pour attribuer à la guerre un sens de libération, M. Georg Brandes émet des doutes, fondés sur l'objection que les Allemands répètent si souvent :

M. G. Wells a écrit... que chaque épée aujourd'hui tirée contre le militarisme allemand est tirée pour la liberté de l'Europe. Il semble donc pouvoir se représenter la Russie luttant pour cette liberté. Cela paraîtra moins facile à d'autres.

Mais si l'espérance que cette guerre a suscitée de notre côté n'est qu'une illusion, au moins un international et un ami de la paix (je me garde bien de dire un « pacifiste ») doit-il reconnaître que les alliés n'ont pas été provocateurs ? M. Georg Brandes n'examine ni les causes profondes ni les origines immédiates de la guerre, ou le peu qu'il en dit est exprimé de telle sorte que l'on ne peut connaître ce qu'il pense de la question des « responsabilités », comme dans cette affirmation, la plus catégorique de tout l'article :

C'est la rivalité entre l'Angleterre et l'Allemagne qui seule a rendu possible la guerre mondiale.

On croit seulement deviner de quel côté les tendances du prudent auteur le font pencher, dans le passage suivant où, après avoir montré l'attitude de l'Allemagne, nouvelle venue, mécontente, et réclamant sa place au soleil, il indique le caractère de cette rivalité :

Dans cette tension, l'on découvrit combien l'opposition était grande, au fond, entre les deux peuples apparentés à la fois par la langue et par la race. C'était l'opposition entre le libéralisme et le gouvernement personnel, entre l'esprit civique et le militarisme, entre un peuple qui accorde aux autres peuples la liberté commerciale, qui croit lui-même à la liberté et au *self-government*, et un peuple où règne la protection économique, où avec elle le commerce et l'industrie ont été très florissants, mais où, tout de même, la caste des junkers et la bureaucratie sont florissantes. En Angleterre, une presse indépendante et un gouvernement sorti du parlement et qui dépend de l'opinion publique ; en Allemagne, une presse à demi officielle, un gouvernement responsable seulement devant le Kaiser, et un Kaiser responsable seulement devant Dieu.

Il semble que, dans cette opposition entre l'Allemagne et l'Angleterre, celle-ci représente, en réalité, l'ensemble des trois alliés occidentaux.

S'il ne recherche pas qui a déchaîné la guerre, M. Georg Brandes, dans une sorte de parallèle, paraît vouloir montrer que l'esprit belliqueux s'est emparé à la fois de la France et de l'Allemagne. C'est le système de la balance égale. Il est vrai que les indications

sur lesquelles il se fonde, en ce qui concerne la France, sont d'une valeur plutôt médiocre : simples propos, qu'il a entendus ou lui ont été rapportés, émanés de cinq personnes autrefois plus pacifiques. C'est peu, et quand on voit M. Romain Rolland compté au nombre de ces partisans de la guerre, cela est bien inattendu. Par contre, l'énumération des principales associations pangermanistes ou militaristes d'Allemagne, dont une seule, vieille d'un an, comptait 240.000 membres au moment de la guerre, a une toute autre portée, ainsi que l'inscription de 1.800.000 volontaires pendant la première semaine de la mobilisation. (Je ne sais où ce nombre a été pris : même un ouvrage de propagande allemande comme *Die Wahrheit über Deutschland* n'en accuse pas autant.)

Evidemment, s'il s'était senti libre, M. Georg Brandes aurait mieux marqué la différence entre l'attitude de la France et l'attitude de l'Allemagne. Il est de ceux qui ont cru devoir pratiquer la neutralité systématique d'opinion, ce qui est le moyen le plus certain d'être injuste. Et il ne s'est pas rendu compte à quel point il a touché une corde sensible, en France, lorsqu'il suggère l'idée que les esprits y étaient disposés à la guerre autant qu'en Allemagne.

Il ménage parfois mieux la susceptibilité allemande, et paraît reprocher à l'Italie sa neutralité, en ce seul passage où il parle des pourparlers diplomatiques :

L'Italie a profité de cette circonstance insignifiante que l'Allemagne, au lieu d'attendre la déclaration de guerre de la Russie, qui mobilisait, a résolument déclaré la guerre à la Russie, pour laisser ses alliés en plan. Après avoir, plus de trente ans, tiré tous les avantages imaginables de la Triple-Alliance (Tripoli, Rhodes), les hommes d'Etat italiens, au moment décisif, se sont défilés.

Ici, M. Georg Brandes accepte purement et simplement la thèse gouvernementale allemande du livre blanc, d'après laquelle la guerre préventive aurait été justifiée par la mobilisation russe. Il va même plus loin, et semble reprocher à l'Italie de n'avoir pas été fidèle à son alliance, bien que les empires du centre aient implicitement reconnu que le *casus fœderis* ne s'appliquait pas. Ce passage, où l'auteur oublie d'être neutre, est exceptionnel. Il indique toutefois une tendance à dégager l'Allemagne de sa responsabilité dans la déclaration de guerre. Et sur la violation de la neutralité belge, pas un mot. Il est bien question de la Belgique, dont l'incorporation dans l'empire allemand « serait un coup mortel pour l'Angleterre comme puissance mondiale ». Mais sur l'acte même de la violation, aucune appréciation.

On sait que M. Georg Brandes et M. Clemenceau sont liés d'amitié. Depuis longtemps ils se rencontrent presque chaque année à

Paris et à Carlsbad. Leur scepticisme caustique, certaines idées « d'extrême-gauche » qui leur sont communes, en même temps que leur grande méfiance à l'égard de la démocratie devaient naturellement les rapprocher. Ils étaient habitués à constater leur accord sur tous les points. Cependant, depuis la guerre, ce fut le silence entre eux sur ce sujet, et même, M. Georg Brandes ayant eu à écrire une lettre à son ami, ne lui toucha pas un mot des événements. M. Clemenceau s'en émut, fit allusion dans un article à l'attitude de l'écrivain danois, et une polémique s'ensuivit, dont les textes se trouvent dans *Politiken* et dans *l'Homme enchaîné*. Elle est donc connue du public français, et *le Temps* a publié à ce propos, reprenant à son compte le titre : « Adieu, Brandès ! », un article irrité. Le grand journal au ton mesuré trouve M. Georg Brandès incohérent, et lui reproche tout simplement de n'avoir pas l'amour de la vérité ni le courage de la dire. Si un article de journal avait le pouvoir d'influencer son esprit au point de faire de lui un ennemi de la France, on ne saurait s'y prendre mieux pour obtenir ce résultat. Mais il ne sera pas surpris que sa position et ses lettres ouvertes aient été si mal comprises, et se contentera de citer l'article du *Temps* avec sarcasme.

Je ne retiendrai de cette polémique que la dernière lettre de M. Georg Brandès, parue dans *Politiken* du 18 mars. M. Clemenceau l'avait invité à répondre à quelques questions précises, sur quoi il observe que bien peu de questions comportent des réponses par oui et par non ; mais il se résout ensuite à exprimer son sentiment de façon incomplète, sans doute, mais plus explicite qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Ce sentiment n'est de nature à plaire ni en France, ni en Allemagne. Ceci n'est pas une raison suffisante pour y voir de l'incohérence.

Il déclare souhaiter d'abord « que la France et la Belgique soient libérées de troupes ennemies ». D'autre part, il n'est pas du tout un admirateur du germanisme :

> L'union, dont les Allemands sont si fiers, est provenue en premier lieu de l'anéantissement de l'individualisme, qui m'est cher ; ensuite, de la contrainte en vertu de laquelle Danois, Français, Polonais sont obligés de combattre et de mourir pour un Etat qui les opprime, et dont ils font partie contre leur volonté. Et le gouvernement prussien a montré justement, ces jours-ci, qu'il n'y a rien à espérer de lui...

Donc, sympathies françaises, comme il est naturel à un homme dont la « formation intellectuelle est française », — et affirmation du principe des nationalités, tel qu'il est compris et soutenu en Angleterre et en France. Il ne croit pas toutefois que « le droit, la vérité, la liberté » soient tout d'un côté. Son scepticisme lui interdit même de considérer comme possible une situation aussi simple. Il va penser, du moins, que la victoire des alliés est plus désirable, dans l'intérêt

de la civilisation ? Non pas. « Le cas est trop complexe. » Il est hésitant et ne peut se résoudre à formuler des vœux sans réserves :

Je souhaite, par exemple, au gouvernement français, bonheur et succès; mais la victoire des alliés comporte aussi la victoire de la Russie, et je considérerais comme un des plus grands malheurs pour la civilisation que le gouvernement russe tînt dans ses mains les palmes de la victoire. Cela signifierait un renforcement de la réaction russe, à faire désespérer un ami de la liberté des peuples et des individus.

On ne peut douter de la sincérité de M. Georg Brandès, et ce n'est d'ailleurs pas pour lui seulement qu'il y a quelque chose de tragique dans cette victoire des alliés, désirée d'un côté, et redoutée de l'autre. Il semble seulement n'avoir pas pleinement compris tout le danger de la réaction germanique, et n'avoir pas assez tenu compte de ce que la victoire russe serait compensée par la victoire des alliés occidentaux, tandis que la victoire de l'Allemagne serait sans aucune compensation. On doit toutefois reconnaître que la crainte du danger russe n'existe pas uniquement en Allemagne.

Sur un point seulement, je trouve que les tendances d'esprit de M. Georg Brandes aboutissent à un fâcheux accord avec les doctrines allemandes. Ce n'est pas par les mêmes voies qu'il parvient aux conclusions de réalisme politique, car il ne les approuve pas. Mais son scepticisme les lui fait trop facilement admettre, et paralyse l'expression de son jugement réprobateur.

A mon avis, les hommes d'Etat n'agissent pas par des raisons morales, mais politiques. Même lorsqu'ils parlent au nom de la morale, lorsqu'ils affirment qu'ils combattent au nom de la morale, leur motif n'est pas d'ordre moral, mais politique, et, le monde étant fait comme il est, je crois bien que c'est même leur devoir d'agir par des motifs politiques.

... C'est de ce même point de vue que je vois l'attaque allemande en Belgique, injustice criante, acte politique, ce qui trop souvent est la même chose.

C'est un peu court. La violation de la neutralité belge, et les atrocités, et les destructions de villes ouvertes et de monuments d'art, auraient bien mérité une de ces protestations, dussent-elles rester inutiles, que M. Georg Brandes, et c'est à son honneur, a souvent publiées. Il en a même publié une pendant la guerre. Mais c'était contre les excitations à des pogromes en Pologne.

Ainsi, la pensée de M. Georg Brandes n'est aucunement hostile à la France, comme on semble l'avoir compris. Elle est même plutôt sympathique. Mais elle est hésitante, sans vigueur, et comme inachevée. Elle n'est pas contradictoire, mais elle se laisse arrêter par les contradictions ou les contrastes qu'elle voit dans les faits. Pourquoi ? M. Georg Brandes est un esprit lucide, et il sait s'exprimer

avec une remarquable clarté. Il était sans doute gêné par la neutralité du Danemark.

Au commencement de la guerre, le Danemark a déclaré sa neutralité, le roi fit coller à tous les coins de rue dans le pays un avis aux habitants de n'augmenter par aucune démonstration les difficultés du gouvernement dans ces circonstances menaçantes. Si cette invitation concernait tout le monde et les Danois sans nom (en Europe et en Amérique), elle devait être considérée d'autant plus comme adressée au petit nombre de ceux dont les noms étaient généralement connus, et qui, aux yeux de l'étranger, apparaissaient comme les représentants du pays. Il n'y avait pour moi aucun doute que je devais me conformer à cette invitation.

On pourrait donc croire que, même dans sa dernière réponse à M. Clemenceau, M. Georg Brandes n'a pas exprimé toute sa pensée. Je crois cependant plutôt que c'est la préoccupation même de la neutralité à observer qui l'a empêché de réfléchir assez librement pour regarder bien en face la situation nouvelle qui résulte de la guerre. Les idées qu'il formule sont celles de la veille. La neutralité ne lui a pas encore permis la liberté d'esprit nécessaire pour porter des jugements nouveaux. Les belligérants peuvent être aveuglés par la passion. La vue des neutres les plus clairvoyants peut être obscurcie par la neutralité.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Espagne.

Après les beaux articles de M. Barrès à *l'Echo de Paris*, après l'excellente étude de M. Morel-Fatio au *Correspondant*, j'arrive bien tard pour apprendre à nos lecteurs ce que pense l'élite espagnole du conflit actuel : tous savent déjà qu'elle s'est prononcée en faveur des alliés, à quelque parti qu'elle appartienne, puisqu'on y trouve côte à côte Galdos, Ayala, le conservateur Azorin, le carliste Valle-Inclan; tous savent la belle campagne francophile du penseur de génie qu'est Unamuno. Il ne me resterait plus — et ce sera l'objet de ma prochaine chronique — qu'à rechercher les causes d'une adhésion aussi unanime, et à expliquer l'attitude de Pio Baroja, le seul écrivain de valeur qui, à ma connaissance, se soit déclaré contre nous, en raison même de son anticléricalisme, ce qui n'est pas si dénué de logique. Pour aujourd'hui, je veux parler de la Catalogne, dont M. Barrès s'est moins spécialement occupé, ce qui lui a valu de bien curieuses remontrances.

Il s'est en effet trouvé en Catalogne un écrivain, et un écrivain ami de la France, M. J. Lopez Pico, poète dont j'ai loué ici, plus d'une fois, le rare talent, pour trouver à redire au noble appel adressé par M. Barrès à l'élite espagnole. Après s'être élevé, dans *La Veu de Catalunya*, contre l'hostilité que maints journaux « de langue cas-

tillane » nous ont témoignée, selon lui, d'une manière « agressive et inculte », après avoir flétri l'impérialisme allemand et « l'industrieuse hypocrisie de ses théorisations », après avoir loué Barrès de définir si lumineusement la France aux divers visages, M. L. P. reproche à ce dernier de « s'égarer dans les sentiers désolés de l'*hidalguia*. en s'adressant à la vieille Espagne caduque du centralisme, malade de paresse mentale, insensible et impénétrable, sans gouvernement comme sans opinion, etc. ». Que M. Barrès n'a-t-il donc pensé à la Catalogne « inquiète, ouverte au monde, avide de se retremper à tous les courants novateurs...., d'activité multiple et contradictoire, qui dissiperait à ses yeux la désolante impression de l'unitarisme artificiel de l'Espagne archéologique ? Dans notre effort de compréhension, il discernerait les germes de respect, de dignité et de liberté qui sont l'âme des peuples aux sûrs destins. » Enfin, M. L. P. exprime, en même temps que le vœu de « trouver dans le sentiment nationaliste français, imprégné de tradition romaine et chrétienne, un point d'appui et non un obstacle pour le nationalisme catalan », certaine appréhension à l'idée du « voisinage de l'exclusion axiomatique (*sic*) par laquelle la France accueillerait nos sympathies... Nationalistes Catalans, nous voudrions qu'en regardant l'Espagne nos frères de France recherchassent la cordiale compréhension qu'ils réclament de nous. Abstraction faite de tout sentimentalisme littéraire, le rapprochement serait aisé, si nous étions les uns et les autres fidèles à l'Esprit latin ».

Nous sommes sensibles à l'adhésion de M. L.-P. : elle est d'un poète original et d'un homme loyal. Mais les réticences dont il l'enveloppe comportent quelques observations. Certes, nous concevons qu'il envisage le conflit actuel, si complexe, d'un point de vue nationaliste, fût-il un peu étroit. Mais pourquoi tenir si jalousement rigueur à Barrès d'en appeler à la seule Espagne qu'il aime, puisqu'aussi bien c'est la seule sans doute qu'il connaisse, la seule en tout cas qui ait répondu si franchement à son appel ? Et c'est l'Espagne de Galdos et de Perez de Ayala, d'Unamuno et d'Azorin, l'Espagne de Valle-Inclan. Libre à M. L. P. de l'appeler hidalguesque et archéologique. Mais est-il sûr qu'il ne vaille pas mieux que Barrès, s'en tenant à celle-là, ne recherche pas de trop près s'il est une autre Espagne ou Contre-Espagne ou Sur-Espagne où ne fleurit pas l'*hidalgo* ? Est-il sûr que Barrès, à supposer qu'il dût faire état, avant toute chose, de l'attitude de certains Catalans catalanisants, éprouverait un plaisir rare à entendre l'écho des voix troubles qu'ils n'ont pas désavouées, voix sourdes à la raison et, ce qui est pis, à l'honneur : vulgaire sentiment bon tout au plus, sans doute, pour ce qu'on nomme à *La Veu* « les Espagnes Grotesques, les Espagnes Tristes » ? — Et puis, M. L. P. me permettra de trouver plai-

sant qu'il puisse demander à la France, en un pareil moment, quel cas elle fait des petites nationalités et de leur droit à la vie, et si elle entend bien rester fidèle au même « esprit latin » dont se réclame la patrie incomprise de M. L. P.

Et si je lui retournais les deux questions qu'imprudemment il nous pose, pour lui demander à mon tour : Quelle attitude a donc prise, vis-à-vis des petites nationalités directement intéressées dans le conflit, cette Catalogne qu'il nous vante, c'est-à-dire, sans nul doute, la Catalogne catalanisante, pure de tout hidalguisme, et telle que prétend l'incarner, à lui seul, le tout puissant syndicat politico-intellectuel mais surtout financier, dont *La Veu* de M. L. P. est l'organe? Quelle attitude aussi cette Catalogne qui se réclame de Rome, quand ce n'est pas d'Athènes, a-t-elle donc observée vis-à-vis de la France, au nom de cet « esprit latin » qui, paraît-il, les unirait ?

Hé bien ! le voici. La Catalogne catalanisante — ou le syndicat qui prétend l'incarner — a trois mandataires officiels. Il y a d'abord l'Administrateur Général de cette sorte d'usine si savamment organisée à l'allemande, aux rouages multiples, mais pas contradictoires, étroitement liés, au contraire, depuis la Ligue où s'élaborent les plus hauts concepts politiques jusqu'au Séminaire de Culture. Héritier en droite ligne des rois d'Aragon, ce haut seigneur, dont j'ai oublié le nom, dispose d'un budget colossal et est ainsi le grand distributeur des prébendes : à ce titre, et quoique la « Culture » ne lui soit redevable que d'un mince catéchisme anti-espagnol, par questions et par réponses, il bénéficie de l'admiration empressée de la jeunesse intellectuelle indépendante. Or, depuis le début de la guerre, M. l'Administrateur Général, fidèle en cela à une vieille habitude, est resté muet.

Il y a ensuite le commis-voyageur officiel de la marque, qu'il représente à Madrid, en qualité de leader parlementaire ; mieux doué, naturellement, quant à l'usage de la parole, M. Cambo a parlé. Or voici comment, en tête de *la Veu de Catalunya* du 21 août 1914, ce redoutable apôtre de la nationalité catalane opprimée par une Espagne « sans idéal » (même article), s'exprime solennellement sur la nationalité belge si bien respectée par une idéale Allemagne :

Personne ne pouvait supposer que la Belgique, envahie par les armées allemandes, leur ferait face. Il semblait évident qu'elle se bornerait à protester devant les puissances signataires du traité de Londres contre la violation du principe de la neutralité, mais qu'elle ne se jetterait pas dans une aventure guerrière à laquelle rien ne l'obligeait, où elle ne pouvait *rien gagner*, et où elle pouvait *tout perdre*... Le Gouvernement Belge a fait à la France une faveur qu'elle ne pourra jamais lui *payer*, mais il a ruiné son pays en l'offrant comme champ de dévastation dans une lutte où il

n'avait vraiment rien à voir, et il a compromis, au cas d'une victoire de l'Allemagne, sa propre existence comme nation. Le geste de la Belgique est d'un immense brio, mais ses Gouvernants ont contracté une responsabilité que le Peuple Belge ne pourra jamais leur pardonner. — [Et plus loin :] Si le même cas se présentait, j'espère que nous n'aurons pas la tentation d'imiter la Belgique.

Evidemment! L'excellent mercanti qui entend de la sorte le respect des nationalités aurait eu vite fait de monnayer le passage. Quel dommage qu'un fâcheux contretemps se soit opposé à certain projet de débarquement dans la baie de Roses!

Après le Courtier Officiel, vient un troisième comparse voué aux simples besognes intellectuelles, dont un M. Cambo n'a cure. Il n'a rien à envier au ferme idéalisme sémitique de ce dernier, mais il sait le déguiser à l'aide de mille petites jongleries des plus subtiles. C'est lui, c'est l'Escobar ou Penseur Officiel qui va nous renseigner sur la manière dont sa secte pratique l'amitié française et la religion dite de l' « Esprit latin ». Et comme un tel service mérite d'être payé, dirait M. Cambo, par une présentation en règle, je vais, malgré que j'en aie, me prêter à cette formalité préalable. Donc, voici : M. Xenius, Interprète-traducteur de la Maison, et commis en chef spécialement affecté à la tenue des livres et au rayon des Nouveautés Etrangères. Tandis que M. Cambo, son collègue, vaque à l'exportation, à travers les « tristes Espagnes », des produits manufacturés, M. Xenius préside à l'importation des matières premières, ce dont il s'acquitte à merveille. Jusqu'en août 1914, date de la déclaration de guerre, et depuis janvier 1906, date de son entrée dans les Magasins Généraux du Catalanisme, c'est de France presque exclusivement, quoique un peu aussi d'Italie (d'Annunzio et Benedetto Croce), qu'il a importé 2340 articles environ, inventoriés, sous forme de *gloses*, dans autant de numéros de *La Veu de Catalunya*. Une telle somme d'activité lui avait valu, à bon droit, malgré sa jeunesse extrême, outre divers emplois officiels, dont celui de secrétaire de la section des Sciences du Séminaire de Culture, l'autorité la plus indiscutable sur une bonne douzaine de disciples du même âge. Doué, au reste, d'un éclectisme jusqu'ici sans exemple; curieux de tout et omniscient, quoique aimant à se dire *l'Ami des Limites*; tour à tour philosophe et dandy, biologue et mathématicien, pédagogue et rapin; apte à flirter avec les traditions de discipline catholique ou classique aussi bien qu'avec toutes les anarchies; sachant esquisser une révérence à Clemenceau, auquel le liaient « toutes ses sympathies idéologiques et toutes ses préférences d'art (!) », à seule fin d'égarer son public sur maints emprunts à Maurras; platonicien qui a trouvé la seule théorie vraiment scientifique du Cubisme; Père de Concile trônant à des Congrès d'Education Morale, et maître de danse : c'est grâce évidemment à

ce complexe personnage que pouvaient arriver jusqu'à Barcelone tous les « courants novateurs ».

Un neutre d'avant la lettre n'eût pu lui faire grief, en ce temps-là, que de son parti-pris trop visible pour les importations françaises. Le Penseur Officiel ne pensait en effet qu'en fonction de la pensée française, et jusqu'à son catalan se ressentait, étrangement, d'une pratique persévérante de notre langue. L'Angleterre (commerce et féodalité) requérait fort peu son attention. La Russie, où la maison ne l'avait jamais envoyé en tournée, vu qu'on n'y trouve ni Congrès d'éducation morale comme à la Haye, ni Jeux Floraux comme à Toulouse et Barcelone, il l'ignorait. Quant à l'Allemagne, il la connaissait mieux, car il y était allé en mission ; mais le seul bagage rapporté par lui de cette terre où ne fleurissaient, disait-il, que le plus crasseux romantisme, le plus ridicule scientisme, bref une irrémédiable barbarie, consistait en huit gros cahiers de Botanique, et 77 ou 78 nouvelles *gloses* de la plus cruelle impertinence où l'Allemagne en bloc se voyait bafouée, dans son art et dans sa cuisine, ses casernes et ses universités, ses filles de brasserie et ses demoiselles de bonne maison. Pas plus qu'un simple Bœcklin ou un indigeste Hæckel, il n'admettait un Wagner déjà démodé et qu'il devait enterrer plus tard, dans son « Calendrier Platonique », à la « colonne des Damnés ». Ah ! la France avait là un fier champion dans la personne de cet éphèbe venu chez nous, quelques années durant, demander à M. Emile Boutroux, avec l'enseignement de la Philosophie, la leçon plus haute encore d'une vie digne et d'un noble caractère ; à M. Marcel Boulenger un cours abrégé de dandysme ; à quelques Parisiennes enfin l'art, hélas ! inimitable, d'une gouaillerie légère, incisive, ailée.

De temps en temps, toutefois, le Penseur, dédaignant d'écrire en franco-catalan, opérait à son propre compte. Ses gloses cessaient d'être de vains caquets sur la dernière saison russe à Paris, la dernière mode de Paquin, le dernier cours de M. Bergson ; le snob, quittant les basques d'André Gide, Francis Jammes ou Pierre Mille, se retrouvait philosophe. Par malheur, plus il devenait original, et plus il se faisait inintelligible. Sans doute, la mer latine a-t-elle doté l'esprit des compatriotes du fondateur de l' « Ecole Méditerranéenne » d'un tel surcroît de clarté qu'ils la puissent faire rejaillir jusque sur les choses qui semblent en être le plus dépourvues en elles-mêmes. Moins bien partagé quant à moi, je me suis toujours senti incapable d'initier qui que ce soit en France aux beautés insondables du Noucentisme ; de « la Philosophie de l'homme qui travaille et qui joue » ; de Thérèse la bien Plantée, roman par quoi le ciel spirituel catalan se relie en droite ligne à l'Olympe grec, légèrement retouché pour la circonstance ; de « la Théorie générale psychologique du Travail

humain », où pour la première fois deux sciences nouvelles sont formulées : l'Espoudistique (du grec spoudè, effort intense et réfléchi), et l'Espoudotechnie ou « Technique des Techniques » qui en dérive. Ces diverses trouvailles sont exposées tout au long parmi les 2340 gloses quotidiennes de *La Veu*, car ce n'est pas la moindre originalité de la philosophie noucentiste que d'avoir vu le jour et trouvé, aussitôt, la plus douce des morts dans le journal de grande circulation qu'est *La Veu*, au lieu de s'adresser tout bêtement aux rares fidèles d'obscures revues spéciales.

La guerre intervenant, le Penseur Officiel a daigné condescendre à en faire l'objet de ses plus savantes expérimentations. Bien mieux, il est venu apporter aux belligérants, ou du moins à l'un d'eux, l'imposant renfort de sa balistique philosophico-sentimentale. Plus de 240 articles sont, à l'heure qu'il est, le fruit de cette intervention inattendue. Ils ne présenteraient pas pour nous plus d'intérêt que l'Espoudistique et l'Espoudotechnie réunies, s'ils n'apportaient quelque jour à un mystère susceptible peut-être de passionner, dans un lointain avenir, les amateurs de ce que M. Lenôtre appellerait « la Petite Histoire » de la guerre. Il se trouve en effet que M. Xenius n'est autre que le rédacteur du *Manifeste du comité des amis de l'unité morale de l'Europe*, papier qui serait passé absolument inaperçu en France, s'il n'avait piqué la curiosité de l'illustre hispaniste, M. Morel-Fatio, et de M. Aulard, tous deux assez perspicaces pour ne voir là, en raison même de l'hypocrite ambiguité de la forme, qu'une simple manœuvre allemande de plus en faveur de la paix immédiate. Quoique ne connaissant rien du personnage, dont la notoriété n'a jamais dépassé les limites de sa province natale, ils ne s'étaient pas trompés. Voici, en effet, la genèse dudit manifeste, d'après la série de 97 ou 98 gloses intitulées : « Lettres à Tina. »

La guerre vient d'éclater. L'ex-disciple de M. Boutroux écrit à ce dernier pour lui apporter « le témoignage de l'admiration profonde et de la reconnaissance sincère qu'il garde pour la grande nation qui, généreusement, abrita ses années d'étude les meilleures, et où il a trouvé tant d'affections toutes fraternelles, tant de hauts enseignements dont la trace ne s'effacera jamais de son esprit. Pour vous, pour votre chère famille, pour votre noble patrie, mes vœux, les vœux des miens. Mon désir d'une gloire qui continue la gloire séculaire, et pour bientôt d'une paix bien gagnée dans l'honneur ». Mais, dès le 9 août, jour où le singulier disciple a le front de publier cette lettre évidemment antérieure (comme le prouve l'insolent commentaire qui la suit), un tout puissant *Deus ex machina* est déjà intervenu, qui a soudain mué l'écornifleur d'écrivains français en alguazil pour surhommes germains. Et ce *Deus ex machina* n'est autre que la toute gracieuse Bettine ou Tina, petit cœur prussien à prendre pour idéa-

liste méditerranéen à vendre. Le plumitif qui vient d'avouer sa dette envers la France et qui, naguère, sans mesure, d'un ton qui eût choqué le plus fanatique germanophobe de chez nous, avait tout sali de l'Allemagne, voici qu'en un tour de main il passe à son service.

Pourtant, comme il importe de ne pas se démasquer trop vite, et d'égarer sur l'inquiétant mobile d'une pirouette aussi imprévue les bons lecteurs de *La Veu* qui peuvent n'avoir pas oublié les 77 ou 78 gloses dédiées à l'Allemagne; comme il faut bien aussi se recueillir pour préparer, en fin stratège, la fructueuse campagne qui s'annonce, on feint d'abord une neutralité toute philosophique. « Homme du Noucents, bon ami de l'action et de la volonté, *un peu pragmatique, tout de même, au milieu de l'idéalisme;* fixant la réalité d'un œil impavide, œil qui y dissout l'anecdote pour n'y laisser que son architecture d'éternité (*sic*) », notre homme ne voit dans le conflit qu'une guerre civile, hautement condamnable du point de vue, bien curieux chez un noucentiste, du *Saint Empire Romain Germanique*. Ni francophile, ni germanophile, il est, tout uniment, « pour la reconstitution mystique de l'Empire de Charlemagne : *de Cologne à l'Ebre* ». Mais vite il laisse percer le bout de l'oreille en expliquant par qui et au profit de qui cette reconstitution mystique doit se faire : seule, l'Allemagne peut sauver l'Europe, en l'unifiant; l'*Homo Europeus* (je signale cette bête-là à Unamuno) ne saurait vivre que dans une atmosphère allemande. Et c'est pourquoi cette même guerre, jugée trois jours plus tôt criminelle, parce que civile, lui apparaît maintenant comme légitime et bienfaisante. En effet, « guerre civile veut dire guerre injuste selon le sang, mais non injuste selon l'esprit. Au contraire, suivant Chateaubriand, pour qui c'est l'unique guerre juste selon l'Esprit ». Il ne s'agit donc plus que de rechercher qui a raison devant l'esprit. Or, c'est évidemment « le guerrier qui est unique et qui est pur », et non le vilain Français qui, traître à Charlemagne, s'est acoquiné avec « les Sénégalais, la féodale Angleterre, le jaune Japon, les Cosaques », belle façon de se poser en champion de l'Intelligence et du Progrès Européen!

Cependant, l'armée allemande avance, triomphale. C'est Liège, puis Charleroi. La Belgique, chère au cœur de M. Cambo, rentre dans le néant; la France, à son tour, va se fondre, très mystiquement, au sein du Sacro-Saint-Empire. Bonne aubaine pour Charlemagne, non moins que pour le subtil créateur de l'Ecole Méditerranéenne, qui voit, du coup, s'accroître « son assurance en l'éternité de la souveraineté de la Méditerranée ». Car « cette souveraineté est faite de simplicité et de modération : de sel, d'huile et de vin »; or, « le lendemain de cette guerre se dira Classicisme restauré. Le lendemain de cette guerre se dira Etat renaissant, en son plein sens religieux. Le lendemain de cette guerre se dira Socialisme. — Et c'est pour-

quoi les étoiles nous signalent la perpétuation de la tradition méditerranéenne, de la bonne, de l'antique ». Et ce sont précisément les soldats de la Germanie qui « mènent l'esprit de cette tradition dans *le Tabernacle doré* qui préside à leur chevauchée. La vieille Idée latine, celle qui s'éternisera avec le sel et le vin et l'huile, n'est-elle pas aujourd'hui, pour un instant, parmi l'armée des Germains, comme une captive au milieu de l'armée qui l'a captivée? » — De ce point de vue, si parfaitement méditerranéen, l'agression allemande, qu'il reconnaît, mais pour la justifier, l'annexion de la Belgique, puis de la France (jusqu'à l'Ebre) sont choses toutes naturelles. Plusieurs gloses vont d'ailleurs lumineusement démontrer que « les principes de la morale et de la justice privées n'ont rien à voir avec ceux de la morale et de la justice internationales », sciences plus nouvelles encore que l'Espoudistique. Il bafoue donc « la générosité élémentaire » de ceux de ses compatriotes assez simplistes pour protester contre la destruction de Louvain, Reims, etc. (1).

Son devoir, comme il dit, est d'un autre côté.

Puis, plagiant Maurras (on ne perd pas si facilement les vieilles habitudes) qui lui fournit, outre le titre du livre de Lote sur les Origines mystiques de la science allemande, ample matière à discussion sur la théorie des deux Allemagnes, M. Xenius montre qu'il n'en est qu'une en effet : et, dans une évocation touchante, aux accords d'une marche inédite de Wagner, dès lors réhabilité, nous voyons Walter le Troubadour, Luther le Réformateur, Paracelse, Kant, Gœthe, etc., jusqu'à Mommsen et Liebig, venir, tels de simples parlementaires, serrer la main du « vivant Empereur ». Il n'y a qu'une Allemagne, mais elle est sainte, en bloc...

Seulement, cette même Allemagne qu'il prétendait, quelques jours plus tôt, tutrice de l'Intelligence « européenne », du classicisme, et, grâce au tabernacle ci-dessus décrit, garante de « l'éternité de la souveraineté de la Méditerranée », voici que notre exégète, ayant découvert de nouveaux textes qu'il nous cite sans sourciller, reconnaît qu'elle a toujours aspiré à « l'universelle domination », à « la totale germanisation », à « l'imposition d'une culture allemande », selon Treitschke, selon Schmidt aussi, pour qui « le fait de la Réforme constitue un phé-

(1) « Impavide » et souriant, l'Ami des Limites réserve tous ses pleurs pour la pauvre enclave méditerranéenne, carolingienne et noucentiste de Tsing-Tao, profanée par les barbares Japonais (Glose du 28-I-1915), communication directe faite par M. le Tuteur de Tina à Barcelone à notre journaliste qui n'a même pas pris soin de l'envelopper de son lyrisme si personnel : simple dénombrement, avec chiffres et dates à l'appui, des 4 sections de l'Ecole des Hautes Etudes de Tsing-Tao, des 6 sections de l'Observatoire, de ses 4 Bibliothèques dont « une générale comprenant de préférence des documents chinois (*sic*) », du « Jardin Forestier, fondé en 1904, pour l'étude pratique de cette branche (*sic*), importante richesse du pays ». Et puis, malgré tant de sections et en dépit de tant de milliers de livres, « les dames dansaient chaque jour, à cette époque du Carnaval ».

nomène non seulement original, mais hostile à la Renaissance romaine, et qui ajoute ; ce n'est pas une opposition de race, mais de culture ». Ainsi n'y a-t-il donc plus rien de commun entre Rome, qu'elle soit Classique, Renaissante, Humaniste ou Catholique, et Dame Germanie, hostile à tout cela sans vains distinguos; entre l'Europe Une, celle « de la tradition méditerranéenne, de la bonne, de l'antique », et l'Europe Une qui doit suivre la germanisation totale. Mais vous connaîtriez mal un mime d'aussi haute école, si vous alliez le croire embarrassé pour si peu. Quelqu'un qui, comme lui, peut puiser à pleines mains le sel, l'huile et le vin, dont les Magasins Généraux de la Méditerranée regorgent, n'a pas la moindre peine à relever le Tabernacle Doré qui allait choir dans cet abîme de contradictions et de doctorales sottises. Je ne l'y suivrai pas : les meilleures plaisanteries sont aussi les plus courtes, dit un proverbe français que M. Xénius ignore, mais que nos lecteurs ne manqueraient pas de nous rappeler.

Je ne dirai donc pas comment le mime subtil retombe sur ses pieds; comment, dans une apothéose finale, « la Résurrection de Jaurès », que Flaubert eût payée à prix d'or pour son *Bouvard et Pécuchet*, ce collaborateur d'un journal prétendu catholique réconcilie Romantisme et Classicisme, Autorité et Liberté, le Pape de Rome avec Luther, et, grâce à l'intervention de M. Wilson, Liebknecht avec Guillaume II ; je n'insisterai pas non plus sur la page, affolante d'humour, où, pour punir Unamuno de s'être déclaré francophile, il lui remontre doctement que, s'il est adversaire de l'Allemagne, c'est « parce qu'il est aussi, au fond du cœur, adversaire de la France, l'Allemagne représentant, non une Contre-France, mais une Ultra-France : non, comme disent les gens d'ici, un péril pour l'Europe, mais le sel de l'Europe. Et c'est pour cela qu'il la déteste, parce qu'il n'aime pas le salé (*sic*). » Pourtant, puisqu'aussi bien j'ai promis aux amateurs de la « Petite Histoire de la Guerre » la genèse du Manifeste des Amis de l'Unité Morale de l'Europe, force m'est d'aller jusqu'au bout de ce fidèle exposé.

L'Armée allemande, avec son Tabernacle, ne chevauche plus. Elle piétine, puis recule. Après Charleroi, c'est la Marne, et c'est l'Aisne, et l'Yser. L'Allemagne descend la pente de sa puissance, et l'Idéaliste méditerranéen baisse le ton, espace et atténue ses insultes à la France. Le militariste effréné d'août et septembre, qui légitimait avec une si belle assurance, grâce aux « industrieuses théorisations » que l'on sait, les pires forfaits de la Violence armée contre le droit international ou privé, la vie humaine et la beauté, va devenir un conservateur timoré, un larmoyant et doucereux humanitaire. Au fur et à mesure que la victoire allemande se fait plus douteuse, l'idéologie se fait aussi moins complexe. Une seule pensée se dégage, de jour en jour plus claire, plus absorbante :

la Paix! Hé oui! maintenant la paix s'impose. La guerre redevient une guerre civile, et, même selon l'Esprit, injuste; cette guerre dont on se promettait, quelques semaines plus tôt, monts et merveilles, on la veut maintenant sans résultat. Plus de restauration, même mystique, du Saint Empire Romain Germanique, mais le plus prosaïque statu-quo. Plus d'Unité, mais la Variété. Plus d'étoiles, ni de sel, d'huile et de vin, plus de Tabernacle doré, présidant à la chevauchée germaine, plus d'Idée latine captive au milieu de l'armée qui l'a captivée. Il s'agit bien de tout cela ! Trêve de philosophie idéaliste et de lyrisme méditerranéen, car le temps presse. L'Allemagne eût pu se permettre d'organiser la France... jusqu'à l'Ebre : c'eût été si proprement fait, et si scientifiquement ! Mais si la France allait se mêler d'organiser l'Allemagne, fût-ce au nom de Charlemagne, et restaurer, à son compte, le Saint Empire ?... Et c'est alors qu'éclate le Manifeste, dans lequel M. Morel-Fatio n'a voulu voir qu'une pauvre manigance allemande. Bondissant sous l'insulte, M. Xenius adresse à ce dernier une longue diatribe où apparaît la pureté de ses intentions :

Que voulez-vous savoir, Professeur ?... Qu'affirme le Manifeste ? Que l'Europe n'est pas un concept abstrait (comme pourtant deux mois plus tôt !), mais un fait vivant, qui résiste même à la discorde intestine. — Que nie-t-il ? Le droit à réduire au néant l'une quelconque des forces nationales qui cohabitent en Europe, quand le concept général (pas l'abstrait, l'autre sans doute ?) se reproduit (*sic*). Le droit à invoquer le saint nom de l'Europe (comme pourtant deux mois plus tôt) au bénéfice exclusif d'un des partis en lutte. — Sauver l'Intelligence de la servitude qui, aujourd'hui, dans chaque pays, l'impose au patriotisme. Sauver la Variété (et non plus, comme deux mois plus tôt, l'Unité) de la servitude que demain voudra lui imposer la victoire, tel serait notre ambitieux idéal. — Tout cela est-il assez clair, Professeur ?

C'est lumineux, en effet. Grâce à un historien si impartial et informé à si bonne source, il serait aisé, je crois l'avoir démontré, de suivre au jour le jour la courbe ascendante et vite descendante de la puissance allemande, aussi sûrement, par exemple, que, grâce au colonel Feyler, autre neutre, d'ailleurs plus authentique et beaucoup plus connu, et, quoique Suisse, plus clair encore que le stratège méditerranéen. Je conseillerai donc à nos lecteurs de laisser à jamais retomber dans l'oubli, d'où elles n'auraient pas dû sortir, les gloses de *La Veu*. Avant d'y déchiffrer Charleroi, la Marne et tout le reste, il leur faudrait perdre un temps précieux à lier connaissance avec tous les figurants du plus rocambolesque des scénarios : l'*Homo Europeus*, et ses dérivés, Européisme et Européite ; le *Weltbürger*, son cousin-germain ; le Transformisme, ou philosophie des changements à vue ; la théorie dite de « l'Oscillation », si aisément mise en

pratique par l'inventeur ; la République universelle des Idées, et la République universelle des Matrices, deux institutions qu'on nous assure devoir subsister envers et contre tous ; l'idyllique Tina ; le mystérieux Unique Ami ; puis Karl, frère de Tina et chimiste allemand, ce qui explique qu'il puisse si aisément se transformer en Karl-Catégorie et en Karl-Anecdote. Toutes choses dont ne dit mot M. Feyler, sans doute plus pressé, et qui relèvent d'un Courteline beaucoup plus que d'un Morel-Fatio ou d'un Romain Rolland. Ce dernier, de bonne foi, a envoyé son adhésion au Comité des Amis de l'Unité morale de l'Europe. Je suis bien sûr qu'il eût dédaigné de le faire si, ami comme il l'est de la pensée ou de l'art allemand, il eût connu les gloses sur l'Allemagne dont j'ai parlé, et si, bon Français comme il l'est au moins également, il eût connu les Lettres à Tina, qui précédèrent immédiatement le Manifeste dudit Comité.

Pour conclure, je m'empresse de dire que la Catalogne, heureusement, n'est pas représentée aussi officiellement qu'ils voudraient le faire croire par les *idéalistes* de l'espèce ci-dessus dépeinte. L'élite de ce pays ami de la franchise, de la netteté, n'avait jamais pris au sérieux les mille prétentions enfantines du touche-à-tout de l'Espoudistique ; elle n'a pas cru davantage à la sincérité de l'inventeur de l'Unité morale de l'Europe. Si nous ne le savions déjà, la preuve en apparaîtrait bien dans le *Manifeste des Catalans* qu'a publié la presse barcelonaise du 26 mars : ce manifeste est signé de tout ce que la Catalogne compte de noms illustres dans la Science, l'Art et les Lettres. Je regrette de ne pouvoir donner dès aujourd'hui cette longue liste où sont représentées toutes les opinions religieuses ou politiques, toutes les tendances d'art, même les plus opposées. On y voit, ô miracle ! voisiner le peintre Santiago Rusiñol, qui nous a si vaillamment soutenus dès le début de la guerre, et le peintre Joaquim Sunyer ; à côté du romancier Narcis Oller, le romancier Prudenci Bertrana ; tout près d'hétérodoxes comme Gabriel Alomar, des prêtres comme le délicat poète Llorenç Riber ; près de Pompeyo Gener, J. M. Lopez Pico, et d'autres jeunes poètes comme C. Riba et J. M. de Segarra ; avec Pere Corominas, Francesc Pujols ; puis les trois musiciens qui ont illustré jusqu'au dehors de l'Espagne le nom catalan : A. Vivès, Enric Granados, Morera, etc. C'est là le plus bel hommage d' « amour pour la France et l'Angleterre, détentrices séculaires de la haute maîtrise de civilisation ; pour la Belgique et la Serbie, petits peuples qui viennent de donner d'immortels exemples. » C'est la plus éclatante condamnation de la barbarie teutonne ; et c'est enfin la plus nette protestation contre l'hypocrite Manifeste du Comité de l'Unité Morale de l'Europe, protestation d'autant plus significative qu'elle est souscrite par la plupart de

ceux dont ledit Comité avait d'abord surpris la bonne foi. C'est la Catalogne unanime dressée contre les imposteurs et les marchands qui prétendaient la déshonorer.

J'apprends en même temps qu'il s'est trouvé un journal français, un seul, pour accourir à la défense du « groupe catalan » des Amis de l'Unité Morale. Or ce groupe n'existe plus, puisque de ses rares adhérents primitifs, les seuls notoires viennent de le désavouer. D'autre part, je conçois qu'à la rigueur *l'Humanité* admire en M. Xenius le cynique apologiste de la plus brutale des guerres de conquête, le défenseur du « militarisme allemand » envisagé dans la Lettre à Tina du 23 septembre comme une des formes les plus pures du socialisme ! Ce que je conçois moins, c'est que *l'Humanité* qui, dans le désarroi idéologique où la guerre l'a plongée, a du moins gardé une façade résistante : l'anticléricalisme, s'associe au même Xenius, dont le masque clérical est un des attributs familiers. Le journal français de défense laïque fera bien de se méfier du collaborateur du journal barcelonais de défense sociale, et de se référer à la funambulesque Lettre à Tina du 30 octobre, où notre équilibriste prophétise, il est vrai, « la résurrection de Jean Jaurès », mais aussi, ô scandale ! la renaissance de « l'Eglise Catholique, représentée par son Pontife ! »

MARCEL ROBIN.

§

Italie.

Les journaux d'Italie ont grand succès à Paris depuis la guerre. Tous les gens qui parviennent, en s'aidant du peu de latin qu'ils ont appris dans leur jeunesse, à déchiffrer un texte italien, les achètent, car ils y ont découvert une source abondante de renseignements précis, fournis par des collaborateurs actifs, intelligents et d'une instruction supérieure à celle que nous sommes habitués à attendre de la moyenne des journalistes.

Mais les personnes qui ont le bonheur de connaître l'italien à fond éprouvent en plus un véritable plaisir esthétique. Les correspondances publiées par certains grands journaux sont, en leur genre, des chefs-d'œuvre : logique de l'ordonnance, clarté de la composition, propriété de l'expression, vivacité du style, tout concourt à captiver le lecteur et à fixer dans son esprit une impression synthétique d'une grande netteté. Point de littérature en chambre, point d'enthousiasme à froid, point de phrases grandiloquentes et vagues dont le son offusque le sens : des observations lucides faites sur le terrain, mais élaborées par un esprit cultivé capable de grouper les phénomènes, d'en saisir les rapports, d'en dominer l'ensemble.

Il y aurait toute une étude à faire sur cette littérature extempora-

née, qui requiert de la part des auteurs des qualités spéciales : une grande promptitude d'esprit, une facilité exceptionnelle à s'orienter dans chaque domaine nouveau, la faculté d'associer rapidement les idées et de trouver sans hésitation le mot juste, qualités développées au plus haut point chez beaucoup d'Italiens. Mais je me bornerai en ce moment à citer un exemple. Le *Corriere della Sera*, de Milan, qui dans l'ensemble est très bien rédigé, possède en Luigi Barzini l'un des représentants les plus éminents de ce genre de littérature.

Depuis le commencement de la guerre, Barzini a suivi les péripéties de la lutte gigantesque, se transportant d'un point à l'autre de l'immense front occidental. J'ai lu de lui des pages incomparables rendant à merveille la physionomie particulière de la lutte aux bords de l'Yser et dans la forêt de l'Argonne.

Récemment il s'est rendu en Belgique et bien que muni, outre le passe-port réglementaire, d'une autorisation spéciale du gouverneur général et d'une lettre du ministre d'Allemagne à la Haye, il a été arrêté à la frontière sous prévention d'espionnage et conduit sous escorte à la *Kommandantur* à Bruxelles.

Je ne puis m'empêcher de traduire un fragment du récit des péripéties de ce voyage fantastique, car il dépeint choses et gens avec un relief extraordinaire. D'Anvers à Bruxelles l'auteur est mené en automobile.

... La voiture filait rapidement à travers la plaine de la Nèthe envahie par les premières ombres. Un lieutenant aimable et volumineux était assis à mes côtés, ganté, emmitouflé dans sa pelisse militaire, le béret plat enfoncé jusqu'aux oreilles et maintenu par la mentonnière, et il me parlait. Le vent glacé éparpillait ses paroles, mais des lambeaux de phrases arrivaient à mes oreilles. — Regardez... maisons détruites par les Belges !... Pauvre village bombardé par les Belges !... Ruines laissées par les Belges !... Pillages belges !

En bon français, mais avec un fort accent teuton, il me développait cette théorie, qui ne manque pas d'originalité : que les troupes belges étaient la cause principale de la dévastation de la Belgique.

Partout la dévastation. Dans le crépuscule froid on entrevoyait des villages détruits, des ruines enfumées, des arbres brisés. Les premières lumières apparaissaient dans les maisons demeurées intactes. Une vie quiète, résignée, humble, tenace, montrait de-ci de-là ses étincelles, comme les restes timides de braises d'un immense foyer éteint.

Les pauvres charrettes de paysans que nous rencontrions sur la route avaient le don d'exaspérer mon guide :

— Pourquoi ne se rangent-ils pas ? il y a un règlement ! Ils devraient avoir une lumière rouge à l'arrière et tenir la droite. Ils le font exprès ! Ach ! Si je n'avais pas hâte, ils verraient ! Ils feignent de ne pas entendre la trompe de l'automobile...

Et en passant à côté du véhicule coupable, l'officier se dressait hurlant :

— Je vais vous apprendre !

Nous entrevoyions sur la charrette, pendant un instant, un malheureux qui sursautait et tirait les rênes, effrayé par ce tourbillon, par ce ronflement, par ce cri, et nous regardait avec le visage stupéfait et alarmé d'un homme qui se réveille en sursaut. Nous passions en coup de vent et nous étions très loin avant que le pacifique conducteur fût parvenu à comprendre le sens de la menace, prononcée à l'allemande, ainsi : « Che fais fous apprentre ? »

C'était un refrain ; c'était le cri de guerre du règlement offensé : « Che fais fous apprentre ! » A chaque instant surgissait cette furibonde promesse didactique. Nous la semions sur notre passage. Près de Malines, dans un petit village, trois petites filles vêtues de noir (combien de deuils sur cette terre !) jouaient au bord de la route et criaient joyeusement. Leurs cris insouciants, aigus comme les trilles de l'alouette, argentins comme des sons de clochettes, ont fait bondir mon lieutenant. Il a dû y reconnaître une intonation subversive, car il a lancé aux trois petites filles son impérieux : « Che fais fous apprentre, à fous ! » — et les trois petites filles se sont tues, épouvantées.

Puis, se retournant vers moi, affablement :

— Ach ! Il y a encore des têtus ! ... On voit que nous nous approchons de Bruxelles. Bruxelles est obstinée. Elle ne sait pas ce que c'est que la guerre, elle n'a rien vu, rien appris ! A Anvers, au contraire, la population se comporte très bien.

Et elle se comportera d'autant mieux qu'elle persistera davantage à rester à l'étranger. Anvers, dirait-on, héberge plus d'Allemands que de Belges.

Tout le long de son récit, Barzini souligne finement l'inconscience du militaire allemand, imbu de la force brutale, ne comprenant rien à l'âme du peuple belge, dont il interprète l'attitude de la manière la plus stupide.

A Bruxelles, après avoir subi un interrogatoire basé sur des rapports d'espions, Barzini est mis en liberté, liberté très relative, du reste, puisqu'on lui désigne l'hôtel où il doit descendre.

Comme il demande s'il n'est plus en état d'arrestation : Arrestation ? s'écrie l'officier. Mais vous n'avez jamais été arrêté. Non, non. Nous voulions vous demander quelques explications. C'est fait. Et Barzini s'en va, perplexe, pensant à part lui : « Que diable me serait-il arrivé si j'avais été arrêté ? »

Il importe de s'entendre sur la valeur des termes. Ce n'est pas la première fois que les Allemands nous révèlent que le mot arrestation a pour eux un tout autre sens que pour le commun des mortels. Rappelez-vous le cas du cardinal Mercier. L'aventure arrivée à Barzini l'éclaire singulièrement.

Les Allemands n'ont pas le sens du ridicule : ils sont grotesques avec impudence. L'idée trop haute qu'ils ont d'eux-mêmes, non en tant qu'individus, mais en tant que citoyens de l'Empire, leur enlève toute possibilité d'auto-critique. L'idée de leur supériorité es-

sentielle les rend incapables non seulement d'apprécier le caractère d'autrui, mais même de s'avouer leurs propres intentions. Nous les voyons poser aux victimes, nier qu'ils aient le moindre désir d'opprimer les autres, tout en déclarant qu'ils veulent imposer leur « culture » supérieure au monde entier.

Quand ils se demandent la cause de la haine qui les entourent, ils ne peuvent s'imaginer qu'elle réside ailleurs que dans l'envie qu'on leur porterait. Pas un instant ils ne songent à se poser cette question préalable : y a-t-il lieu de nous envier ?

Beaucoup plus fins et plus intelligents qu'eux, les Italiens les poursuivent de leur ironie, dévoilent impitoyablement leurs ridicules, révèlent d'un mot ce qui se cache derrière leurs maladroites avances Ils ne se font aucune illusion sur leurs intentions réelles : ils les savent envahissants, autoritaires, ou, comme ils disent si bien, *prepotenti*.

Aussi les Italiens, qui aiment la liberté et veulent vivre à leur guise, sans subir l'oppression de la soi-disant supériorité allemande, luttent-ils vaillamment à nos côtés. Car la lutte n'est pas circonscrite aux champs de bataille, elle se poursuit aussi dans le domaine idéal. Et tous ceux qui réfléchissent en Italie, même s'ils sont contraires à une intervention armée, combattent l'esprit de l'empire allemand. Sur ce point l'accord est général entre les esprits libres. La presse italienne, par la voix de ses représentants les plus éminents, aura contribué puissamment à répandre la vérité et à défendre la cause de l'autonomie des peuples.

JACQUES MESNIL.

§

Norvège.

La revue *Samtiden*, dirigée par le professeur Gerhard Gran, est naturellement, avant tout, un organe neutre. Ceci ne signifie pas simplement qu'elle est publiée dans un pays qui ne prend pas part à la guerre. Cela veut dire qu'elle ne prend pas parti, et se garde de favoriser l'expression d'une opinion plus que d'une autre. Le mieux était, en ce cas, de s'adresser à des représentants autorisés des divers pays belligérants, et nous avons ainsi, sur « la guerre et ses causes », une enquête comprenant des articles de MM. Karl Bücher, professeur à Leipzig, H.-W. C. Davis, fellow à Oxford, Alfons Dopsch, professeur à Vienne, Ernest Lavisse, P. Milioukov, Luka Smodlaka, écrivain serbe, et Goblet d'Alviella. M. Karl Bücher s'est malheureusement distingué par son habileté à solliciter les textes, et M. Gerhard Gran a impartialement inséré dans le numéro suivant l'analyse purement technique, que je lui ai adressée, de cette façon de manier les documents. Le plus intéressant, peut-être, de ces

rapides plaidoyers, ou du moins le plus nouveau pour nous, est celui où M. Luka Smodlaka, considérant la solution de la question nationale serbe comme la condition pour qu'en son pays se développe une véritable civilisation, expose ce que doit être la future « Jougoslavie » : Etat fédératif dont la Serbie serait l'élément principal, mais qui comprendrait jusqu'aux Slovènes, et dont la diversité même serait un avantage, les Serbes du royaume ayant subi surtout l'influence française, les Slovènes l'influence allemande, les Serbes et Croates de Dalmatie, l'influence italienne.

Mais ce ne sont pas les contributions d'auteurs étrangers que nous recherchons dans une revue norvégienne. Que disent les écrivains norvégiens eux-mêmes? Sur les origines immédiates de la guerre, rien : tandis que la plupart des collaborateurs de l'enquête s'y étaient principalement attardés. Je trouve plusieurs articles sur les causes lointaines de la guerre, non sur ses origines directes. Et lorsque l'on en vient, en passant, à parler de celles-ci, c'est souvent pour dire qu'au fond elles n'ont pas d'importance, n'ayant été que la simple occasion d'événements déterminés par des causes plus profondes.

Cette disposition à négliger l'étude des pourparlers diplomatiques n'est d'ailleurs pas particulière à *Samtiden*. Les journaux ont peu parlé des livres de toutes couleurs. Il ne faudrait pas croire, pour cela, toutefois, qu'ils ont été peu lus. Je sais au moins un Norvégien, qui a écrit à propos de la guerre une brochure où il évite soigneusement, lui aussi, la question des origines, et qui, pourtant, s'est livré sur ce sujet à une consciencieuse étude. Il existe, je crois, une méfiance plus ou moins consciente à l'égard de ces documents nécessaisairement unilatéraux et incomplets, et l'on ne tient pas aisément compte, à leur bénéfice, de ce qu'ils sont presque les seuls éléments d'information précis. Au lieu d'accommoder l'interprétation des livres diplomatiques à des théories préconçues sur la politique européenne, il est plus sûr, et il est d'une meilleure méthode, de tirer des documents toute la vérité qu'ils contiennent, et de corriger, d'après ces conclusions, l'idée qu'on se faisait de la politique internationale. Il est naturel qu'une guerre comme celle-ci soit révélatrice. Elle peut s'accorder mal avec certains de nos jugements. Elle est l'occasion de les réviser.

Si des observations si simples avaient besoin d'être confirmées, elles le seraient par la lecture de *Samtiden*. Pour M. Andreas, M. Hansen, l'unique cause de la guerre, qui devait fatalement se produire, était la nécessité de résoudre cette question : « Comment sera fixée vers l'ouest la frontière de l'immense empire conquérant russe, comment les conditions de leur développement national seront-elles assurées aux populations qui le bordent, depuis la Finlande jusqu'à la

presqu'île balkanique? » Pour lui, l'Autriche-Hongrie tend à se rapprocher du type fédératif, tandis que la Russie, par l'assimilation systématique que lui facilite sa géographie, est une menace pour les nationalités. L'Allemagne, unie à l'Autriche, les aurait sauvées. Dans cet article, il n'est question ni de l'Angleterre ni de la France, car la question ne les concerne pas. Cependant, tout à la fin, l'auteur se rappelle « que malheureusement la guerre ne s'est pas limitée à la frontière européenne de la Russie ». L'alliance franco-russe, causée par la question d'Alsace-Lorraine, a entraîné la France dans la guerre, et l'attaque de la France par la Belgique a entraîné l'Angleterre. C'est ainsi que « les deux puissances occidentales ont été amenées par des raisons politiques, et non par la contrainte d'une nécessité nationale, à se ranger aux côtés de la Russie ». La prétention des hommes d'Etat anglais et français, de « sauver la liberté de l'Europe du militarisme prussien », n'est que déclamation, puisque la victoire des alliés « doit inévitablement donner au despotisme russe la suprématie en Europe, et priver les nations de la frontière russe de leur liberté nationale ». Et l'auteur conclut par cette prévision menaçante :

Il sera d'autant plus difficile pour l'Europe occidentale, dans la prochaine guerre mondiale qu'il faudra inévitablement mener contre la Russie, de défendre sa civilisation et la libre autonomie des nations, même occidentales.

Avec M. J. Aarflot, nous voyons la cause de la guerre passer de de l'est à l'ouest, en même temps que, de nationale, elle devient économique. C'est l'Angleterre qui a tout fait. Il est vrai que la Serbie, ou plutôt la Russie ont joué un certain rôle au début. Mais, même à cela, l'Angleterre n'est pas sans avoir contribué, parce qu'elle a inquiété la longue patience russe en bouchant toutes les voies de la Russie vers la mer. M. J. Aarflot voit dans la guerre actuelle l'aboutissement longuement préparé de la lutte de l'impérialisme anglais contre l'impérialisme allemand. D'ailleurs, l'impérialisme ne le choque pas, et il se déclare un grand admirateur de l'Angleterre. Seulement, il y a le bon impérialisme, et il y a le mauvais. Celui de l'Angleterre, qui était bon autrefois, est devenu mauvais :

Est-il possible, quand on envisage ces faits, de se dissimuler que la politique d'entente britannique, dont le caractère impérialiste ne peut être caché, est dirigée contre l'Allemagne, et l'Allemagne seule? L'Allemagne, qui,parmi les Etats du continent,est le principal concurrent de l'Angleterre sur le terrain de commerce et de l'industrie. Mais la concurrence sur ce terrain n'a jamais été une cause légitime de guerre, et ce fut toujours jusqu'ici l'honneur de l'Angleterre, qu'elle a maintenu le principe de la libre concurrence, — en Angleterre et au dehors. Quand donc l'impérialisme britannique, par la politique d'entente, a mené aux conséquences que

nous voyons aujourd'hui, l'Angleterre est venue à une insoluble contradiction avec les meilleurs principes de son honorable passé.

Je n'indique pas toute l'argumentation très habilement présentée sur laquelle M. J. Aarflot prétend fonder sa thèse. Il raconte et interprète à sa façon l'histoire, surtout depuis l'alliance anglo-japonaise, de même que M. Andréas M. Hansen interprétait la géographie politique. Mais aucun d'eux ne tient compte des conditions dans lesquelles la guerre a été déclarée, et n'y recherche des éclaircissements. Aucun d'eux ne paraît se douter que sa thèse pourrait être contredite par l'attitude des puissances en cause jusqu'au 4 août. Aucun d'eux, surtout, ne paraît avoir eu l'esprit effleuré par l'idée que l'Allemagne aurait été la véritable provocatrice, soit qu'elle ait vraiment voulu la guerre, soit qu'elle ait été amenée à soutenir jusqu'au bout le bluff de son alliée. Non, l'Allemagne est innocente, c'est là une donnée du problème. Il n'y a qu'à choisir entre l'Angleterre et la Russie, — à moins que la grande responsable soit simplement la fatalité.

Cette bienveillance à l'égard du germanisme, étendue jusqu'au gouvernement impérial allemand, est particulièrement remarquable chez M. J. Aarflot, qui estime que la Serbie n'avait pas le droit moral de faire de l'agitation, ce qu'il soutient par les arguments que voici :

La culture slave n'est pas encore assez mûre pour supplanter la culture germanique, — et le panslavisme ne tend pas à moins que cela... Que les Slaves croient à leur mission, c'est leur droit; qu'ils s'y habilitent, c'est leur devoir. Mais ils n'ont ni le droit ni le devoir de renverser la culture germanique sans pouvoir la remplacer par quelque chose de mieux. La culture inférieure n'a pas le droit de détruire la culture supérieure tant que celle-ci est vigoureuse et capable de nouveau développement. Et c'est encore le cas de la culture germanique.

Cette façon de rechercher l'âge des diverses « cultures », jeunes, mûres, ou trop vieilles, et cette conception brutale des relations entre elles, comme si elles devaient nécessairement se supplanter et se détruire, au lieu de chercher à se tolérer, et même à se comprendre, s'apprécier, et coopérer à l'œuvre commune de la civilisation humaine, — hélas! nous connaissons cela : ce sont les formules par lesquelles s'exprime la mentalité germanique d'aujourd'hui.

On remarquera encore que, dans ces articles, il est fort peu question de la France. C'est, si l'on veut, assez naturel, son rôle ayant été moindre, — sauf son rôle militaire — que ceux de la Russie et de l'Angleterre. De plus les collaborateurs de *Samtiden* s'accordent à dire la France pacifique, et à ne considérer l'Alsace-Lorraine que comme une question secondaire. Mais, pour la plupart d'entre eux, la France ne compte pas. Elle est au nombre des pays de culture vieillie, bonne à supplanter et à détruire. M. J. Aarflot dit

Il est naturel que la France ne puisse oublier qu'elle a été une grande puissance; il est égalemnnt naturel qu'elle cherche à maintenir cette position le plus longtemps possible. Mais il est clair que, tant que le peuple continuera sa méthode de suicide, par laquelle le chiffre de la population demeure, en fait, immuable, la situation sera sans espoir, malgré tout le bien matériel et tous les traités d'alliance; la position de la France comme grande puissance sera quand même irrévocablement perdue en un temps plus ou moins long.

Ce passage m'a rappelé un article paru dans la même revue il y a quelques années sous le titre : « Un peuple qui meurt », où la décadence de la France était établie par une documentation de concierge.

Je ne peux indiquer tous les auteurs qui ont écrit dans *Samtiden*, comment ils comprennent les causes de la guerre, sa portée, et ses suites possibles. Les théories émises, comme on le voit par les deux exemples précédents, sont très variées. Je ne peux que mentionner les traits communs, ou du moins les plus fréquents. C'est ainsi que j'observe un extrême pessimisme. M. Andréas M. Hansen prévoit que la guerre actuelle en nécessitera d'autres après elle. M. Wilhelm Keilhau, qui cherche à deviner ce que pourra être « le congrès de Vienne en 1915 », conclut de même, et cela, quel que soit le sort des armes. Même M. N. Gjelsvik, dont les tendances générales sont celles des esprits libéraux dans les pays belligérants de l'ouest, est très inquiet. La victoire russe serait menaçante. L'Allemagne et l'Autriche avaient réellement un rôle à jouer pour la défense de l'Europe contre le danger slave. Mais, pour cela, elles auraient dû elles-mêmes libérer ce qu'elles comptaient de sujets polonais et ruthènes, et l'Autriche aurait dû se transformer en Etat fédératif :

Si l'Allemagne et l'Autriche avaient mené la guerre d'après ce programme, elles auraient dù tourner leurs forces principales contre l'est, et n'auraient mené qu'une guerre défensive vers l'ouest. Dans une guerre ainsi conduite par l'Allemagne et l'Autriche, les Français n'auraient pas eu une grande puissance offensive. L'Allemagne aurait donc pu défendre sa frontière française avec un million de soldats de landwehr. La neutralité de la Belgique et du Luxembourg aurait aidé l'Allemagne à faire la guerre d'après ce programme. Dans ces conditions, l'Angleterre n'aurait eu aucun motif raisonnable de prendre part à la lutte.

Et l'Allemagne aurait été victorieuse. M. Gjelsvik met par là implicitement en évidence le peu de sincérité du gouvernement allemand lorsqu'il prétendait, au début, faire surtout la guerre à la Russie, et offrait ainsi aux socialistes allemands le prétexte d'une guerre au tsarisme pour les amener à voter les crédits de guerre. Mais ce n'est cette guerre de défense contre la Russie et de libération des nationalités que nous avons. Or,

..., tant que nous aurons de nombreuses nationalités vivaces qui seront opprimées, nous ne pourrons attendre ni espérer une paix durable, moins encore une paix éternelle. En pensant aux nombreux peuples opprimés, il faut dire : *Non la paix éternelle, mais la justice éternelle.*

Et c'est ce qu'il y a de plus désespérant dans la guerre actuelle, que, de quelque côté que penche la balance, on ne peut compter sur aucune libération, qui en vaille la peine, de nationalités opprimées ; on peut plutôt s'attendre à une nouvelle oppression.

M. Gjelsvik approuve donc les intentions des alliés occidentaux, mais il n'a pas confiance qu'elles puissent être réalisées par leur victoire. Du moins est-il d'accord avec eux, comme avec M. Andr. M. Hansen, pour penser que le respect du principe des nationalités serait la seule garantie sérieuse d'une paix durable.

Sur un autre point, il est pénible de constater la presque unanimité des collaborateurs de *Samtiden*. La violation de la neutralité belge ne les a nullement indignés. Elles les a, naturellement, inquiétés. Car la Norvège est, de même que la Belgique, un petit pays neutre qui pourrait ainsi risquer d'être entraîné, malgré lui, dans une guerre qui ne le concerne pas. Si le territoire norvégien ne peut servir de passage à des armées de terre, les côtes de Norvège pourraient être le lieu de rencontre des flottes anglaise et allemande, et nombreux sont les auteurs qui concluent, de l'invasion de la Belgique, à la nécessité, pour la Norvège, de s'armer. Mais c'est d'un esprit tout pratique et réaliste qu'ils en parlent. L'indignation leur paraît un sentiment affecté et déclamatoire. Ils estiment que la nécessité stratégique à laquelle l'Allemagne a obéi devait être bien impérative pour qu'elle ait passé outre à la certitude de se faire ainsi un ennemi de plus. Un écrivain socialiste, M. Edvard Bull, — dans un article d'ailleurs fort intéressant sur l'apathie des socialistes allemands, — pense que les Belges auraient bien moins souffert s'ils avaient laissé passer les armées allemandes. Et cet état d'esprit semble n'être pas rare en Norvège, puisqu'on a pu entendre, au parlement norvégien, dans un débat sur les armements, cette interruption : « Voyons, est-ce que vous préférez le sort de la Belgique, ou celui du Luxembourg ? »

Nulle part, cependant, l'affirmation allemande que le Belgique aurait elle-même violé sa propre neutralité au profit de l'Angleterre et de la France n'est prise au sérieux. Personne ne se fait aveuglément le défenseur des thèses allemandes. Pas même M. J. Aarflot, qui estime que la Belgique avait organisé sa défense fortifiée exclusivement contre l'Allemagne : au moins ses arguments sont bien à lui.

Nous avons tendance à penser que ce réalisme, qui nous choque

tant, aujourd'hui, dans certaines de ses applications, est spécifiquement allemand. Il est vrai que les Allemands, avec leur esprit systématique, en ont fait une théorie, qu'ils ont poussée à ses conséquences extrêmes, et pratiquée sans mesure. Mais il est juste de reconnaître que les conceptions exagérément réalistes et indulgentes à la brutalité avaient fait de grands progrès partout, et même en France. L'Allemagne nous donne le spectacle de leur application disciplinée et complète. Il est sans doute naturel que des neutres, pour qui cette expérience est plus lointaine, en profitent moins vite que nous pour modifier leurs idées. Peut-être aussi les collaborateurs de *Samtiden* sont-ils, la plupart, trop soumis à la discipline intellectuelle allemande moderne.

Naturellement, je n'ai à signaler aucun article sur les atrocités, les destructions de monuments d'art et les violations du droit des gens. Elles ne sont ni niées ou excusées, ni confirmées. Il n'en est pas question. Il appartiendrait pourtant surtout à des neutres de s'informer et de se faire juges.

Dans l'ensemble, *Samtiden* donne l'impression d'une neutralité systématique, qui empêche la réflexion hardie sur les faits nouveaux. Chacun y raisonne comme il aurait fait avant la guerre sur ce thème imaginaire : La guerre est déclarée entre tels et tels pays. On évite avec soin tous les sujets difficiles. On ne parle, en général, des nations que comme puissances, sauf l'Allemagne, dont on admire la culture. L'Allemagne d'abord, l'Angleterre ensuite sont de grandes puissances qui inspirent le respect. On redoute l'autocratie russe, sans jamais critiquer l'autocratie du kaiser. La France ne compte pas.

Il n'est pas douteux que la population norvégienne, dans sa très grande majorité, est favorable aux alliés occidentaux, à l'Angleterre principalement, et aussi à la France. Elle est donc très peu fidèlement représentée par la principale revue du pays. Cela tient surtout, je crois, à l'influence des universités allemandes dans les milieux intellectuels norvégiens. Je dois dire, d'ailleurs, que j'ai négligé, du professeur Ch. Collin, un article de tendance très différente des précédents, notamment en ce qui concerne la violation de la neutralité belge, parce que j'y reviendrai dans une prochaine chronique.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suède.

J'étais en Suède au moment où éclata la guerre. Et je dirai tout de suite que j'ai passé là, du 1er août au 15 septembre, un bien fichu moment. Non pas que le peuple suédois en lui-même soit foncièrement prussophile ou antifrançais; mais l'atmosphère du pays était rendue

irrespirable par un vent épais soufflant tout droit de Berlin, plus particulièrement des bureaux de l'Agence Wolff.

Voici comment fut présenté au public suédois le début de la guerre : d'immenses manchettes dans les journaux portaient toutes à peu près ceci :

Des bandes de cosaques ont franchi la frontière allemande à plusieurs endroits. La population s'enfuit épouvantée.

Dix-sept aviateurs français ont bombardé Nuremberg.

A Metz, un médecin français a été surpris en train de répandre dans un puits des bacilles de choléra.

Et ces braves Suédois de s'apitoyer sur les pauvres Allemands entourés d'ennemis inhumains de tous les côtés : à l'est, les cosaques, à l'ouest, les bombes et le choléra !

Pendant ce temps-là, les communications avec l'ouest étaient pour ainsi dire coupées. Aucun journal, ni français, ni anglais, n'arrivait pendant les premiers jours de mobilisation, et il se passa un bout de temps avant qu'on eût de nouveau des arrivages réguliers de périodiques occidentaux. On peut dire que, durant les premières semaines de la guerre, la Suède se trouvait moralement sous la domination allemande. L'Agence Wolff inonda le pays de nouvelles pour le moins extraordinaires ; de plus, tous les journaux importants reçurent de Berlin des offres de correspondances télégraphiques gratuites, à cette seule condition que ces correspondances seraient données comme provenant du correspondant particulier du journal. Disons tout de suite à l'honneur de la presse suédoise qu'aucun journal important n'accepta pareille collaboration ; il est vrai que la plupart d'entre eux avaient déjà aux alentours de la Wilhelmstrasse des correspondants plus que dévoués à la cause du Kaiser.

L'invasion de la Belgique passa comme une lettre à la poste. « La dure nécessité stratégique ». Quelques timides protestations, de socialistes, d'idéologues retardataires. Du reste, ces faibles protestations furent immédiatement couvertes par le bruit formidable des 420.

On ne s'imagine pas l'effet produit en Suède par cet engin légendaire. Déjà détenteurs de tous les records dans le domaine de la réclame et du bluff, les Allemands surent cependant se dépasser : en quelques heures les forts de Liège, les plus puissants du monde, avaient été réduits en un amas de pierre et de cendres. Après cela, on pouvait se figurer le sort qui attendait les fortifications françaises, celles de Paris notamment.

Survient la nouvelle de la première grande bataille. L'Agence Wolff télégraphie et les manchettes des journaux suédois reproduisent docilement :

Entre Metz et les Vosges. Les Allemands victorieux dans la plus grande

bataille de l'histoire du monde. 25.000 Français prisonniers et autant de tombés.

Puis, lorsque, après la bataille de Charleroi, l'armée française commença la grande retraite, alors ce ne fut qu'un seul cri : *finis Galliæ !* Je n'en veux pour preuve de cette unanimité que l'article suivant, véritable sanglot de désespoir arraché à l'écrivain peut-être le plus décidément francophile de la presse suédoise (je tairai son nom pour ne pas faire de la peine à un brave homme) :

LA DERNIÈRE LÉGION DE ROME

La bataille la plus formidable que connaît l'histoire, la bataille qui fut livrée sur une étendue allant depuis la frontière sud de la Lorraine jusqu'à une proximité de quelques dizaines de kilomètres de la mer du Nord, s'est terminée par une gigantesque victoire allemande, la victoire la plus significative que la race germanique ait remportée sur la race latine depuis l'époque où Arminius écrasa les légions de Varus dans le Teutoburgerwald. Le peuple qui, malgré tout son énorme travail pour la culture et malgré tout son enthousiasme pour l'antiquité, se trouve néanmoins vis-à-vis de la civilisation gréco-romaine dans la position de l'adaptateur, a battu le peuple qui en dernier lieu seul entre tous, en politique comme en civilisation, a bâti directement sur le sol antique. L'empire dont le trône se dresse le plus puissant, et peut-être le plus solide du monde, a battu la plus grande république de l'Europe. Le pays que les partis de droite d'un peu partout considèrent comme le plus ferme rempart de leurs idées — et jusqu'ici l'histoire leur a donné raison — a battu le pays, qui, pendant plus d'un siècle, s'est trouvé à la tête de la démocratie radicale et révolutionnaire.

Si, maintenant, la partie est définitivement perdue pour la France, la civilisation française appartient désormais à l'histoire. Le génie de Rousseau et de Renan, de Mirabeau et de Lafayette, de Victor Hugo et d'Anatole France est mort. Car la France ne peut vivre sans gloire. Une catastrophe comme celle de 1870 est assez difficile à surmonter à n'importe quel peuple, mais le peuple français moins que tout autre, n'en surmontera pas deux. Quand même la guerre ne serait pas encore chose réglée, on peut se demander : la France se reconnaîtra-t-elle assez d'honneur, assez de force vitale, si, battue elle-même, elle est sauvée par d'autres ?

Mais la question la plus pressante à l'heure actuelle est-celle-ci : Y a-t-il un salut pour la France ?

La similitude entre cette guerre et celle de 1870, en ce qui concerne la fortune des armes, a été jusqu'à ce jour frappante. On tire alors, très naturellement, cette conclusion que la fin ressemblera au début. Ajoutez à cela que, dans les guerres modernes, il est rare que la fortune change de camp. Celui qui est victorieux au début reste victorieux jusqu'au bout. Il en fut ainsi de la guerre de Crimée, des guerres franco-autrichienne, dano-allemande, hispano-américaine, gréco-turque, russo-japonaise, enfin des deux dernières guerres balkaniques.

En outre, la méthode naturelle de l'armée française est l'attaque. Seule une offensive ininterrompue, brillante, donna l'élan nécessaire pour que ses drapeaux puissent claquer au vent de la victoire. La force de résistance du

peuple français, en 1870, fut grandiose, héroïque, mais n'arriva pas à changer le cours de la guerre.....

J'ai voulu donner ce large extrait pour faire bien comprendre l'état d'esprit en Suède à l'époque qui précéda immédiatement la bataille de la Marne. Les germanophiles, eux, comparaient couramment l'attaque allemande à une avalanche qui descend des hauteurs de neige, implacable, irrésistible, écrasant tout sous son poids. Pour tout le monde enfin la victoire allemande était inscrite dans le livre de la destinée.

Eh bien, cette avalanche allemande s'engloutit dans la Marne. Mais il ne faut pas trop s'étonner, si les neutres, et notamment les Suédois, mirent quelque temps à saisir toute l'importance de ce revirement de fortune. Ils avaient les oreilles tellement rabattues de l'immense supériorité de l'organisation allemande. Dans l'armée du Kaiser on n'avait qu'à presser des boutons pour déclancher les actions voulues. *Tout* y était prévu — par conséquent, la petite retraite stratégique sur l'Aisne aussi. Et il y a encore des chroniqueurs de guerre suédois — je n'en nommerai que celui du grand journal libéral *Göteborgs Handelstidning* — qui s'attendent encore, d'un jour à l'autre, à voir les Allemands reprendre leur marche sur Paris...

Voilà donc comment les Suédois réagirent devant les événements des six premières semaines de guerre. Il est évident que les échecs retentissants subis par les Allemands sur l'Yser et ailleurs entamèrent peu à peu leur réputation d'invincibles. Et malgré les sous-marins, les Zeppelins, Hindenburg et autres ballons de réclame monstre, on est maintenant, en Suède, pas loin d'admettre qu'il y aura peut-être — partie remise !

Cette conviction inébranlable de la force allemande n'implique nullement toujours de la sympathie pour la cause germanique (prussienne). Je citerai comme exemple caractéristique le cas du citoyen Hjalmar Branting, l'homme politique le plus universellement connu de la Suède. Ce leader de la social-démocratie suédoise fut comme de juste un des premiers à protester contre l'invasion de la Belgique, il s'éleva en termes indignés et éloquents contre le sac de Louvain et le bombardement de Reims ; il est un des rares Suédois qui ajoutent foi aux « témoignages allemands sur les atrocités allemandes » et qui admettent que la Kultur se sert parfois de procédés bien ignobles pour arriver à ses buts. Aussi est-il considéré avec raison comme un grand ami de la Triple-Entente. Mais cela ne l'empêche pas de croire à la victoire allemande. A tout propos, on trouve dans ses articles des phrases révélant cette manière de voir. Ainsi, par exemple, il exprime des craintes que les socialistes allemands ne soient pas assez forts, à la conclusion de la paix, pour s'opposer efficacement

aux velléités d'annexion du gouvernement allemand. Si l'on ne connaissait pas la droiture du citoyen Branting, on serait tenté d'attribuer cette attitude à un calcul machiavélique. En se tournant vers ses amis français, anglais et belges et disant : « Vous avez pour vous le droit ; vous êtes seuls dignes de vaincre », il est sûr de recueillir leurs applaudissements. Se retournant ensuite vers les Allemands en disant : « Vous serez vainqueurs, c'est évident », il n'est pas moins sûr d'être bien accueilli. Du reste, à celui qui aura un jour la tâche délicate de raccommoder les différents morceaux de l'Internationale brisée, il est naturellement de haute nécessité d'avoir des intelligences dans les deux camps.

***

J'aborde la question épineuse des sympathies. Disons tout de suite qu'il y a en Suède un sentiment qui domine tous les autres : la crainte de la Russie. La suppression successive de l'autonomie finlandaise, mesure *impolitique* s'il en fut, a fortement impressionné l'opinion publique suédoise. A tort ou à raison, à tort selon moi, on attribue au gouvernement du tsar des visées sur le nord de la Scandinavie. On répète à satiété la phrase connue : « la Russie a besoin d'eau chaude. » Comme les Allemands vont l'empêcher d'arriver aux Dardanelles, elle se rejettera sur un port norvégien de l'Atlantique ! Il en résulte cette situation paradoxale que bien des Suédois n'aimant point la Prusse souhaitent néanmoins la défaite des Russes ; en revanche, ils accompagnent de leurs vœux les armées françaises et anglaises ! Nous examinerons de plus près le problème russo-scandinave quand nous parlerons de l'attitude des journaux et revues suédois. Pour le moment, bornons-nous à constater qu'il n'y a guère que les antimilitaristes purs — il y en a encore en Suède ! — qui osent ne pas croire au péril moscovite.

La question russe mise à part, les sympathies se divisent un peu d'après les partis politiques.

Le parti conservateur ou modéré, qui compte un bon tiers des électeurs, a toujours cherché en Allemagne ses modèles et ses inspirations. Sa théorie de gouvernement, d'après laquelle au-dessus de la volonté des représentants du peuple il y a place pour une volonté quasi-métaphysique de l'Etat, personnifiée par le roi, révèle déjà des affinités avec le système prussien. Ajoutez à cela qu'un bon conservateur suédois est en même temps un bon chrétien, et même luthérien, qui ne peut guère se ranger que sous la bannière du « bon vieux Dieu » de Guillaume. Libres-penseurs et catholiques français lui sont également peu sympathiques.

Le parti libéral ou radical, qui naguère encore était la grande majorité dans le pays, mais qui s'est bien effrité ces temps derniers

au profit des partis extrêmes, a toujours eu ses regards tournés vers l'Ouest, surtout vers l'Angleterre. C'est vers le parlementarisme anglais que ce parti a toujours travaillé à orienter l'évolution politique du pays.

Le cas du parti socialiste est plus compliqué. Nous avons vu que que son leader, le citoyen Branting, se range du côté de l'Entente, et il est suivi en cela par la grande majorité des adhérents du parti. Mais il y a des vieux qui se souviennent des jours de luttes passées, où les camarades allemands ne leur ménagèrent pas leur appui — ainsi pendant la Grande Grève en Suède des millions de marks furent donnés ou prêtés ; — il y a aussi certains académiciens qui, ayant trop séjourné dans les universités allemandes, se sont laissé inféoder à la cause « germanique ».

Au-dessus des partis il y a le gouvernement. Celui-là s'est comme de raison déclaré neutre ; il ne s'agit pas là d'une neutralité de façade. Les deux noms les plus marquants du ministère : Hammarskjöld et Wallenberg, en sont une garantie suffisante. Hammarskjöld, qui a travaillé plus que personne, pour l'œuvre de paix qu'était le tribunal de la Haye, ne peut être soupçonné d'intention belliqueuse ; et le grand financier Wallenberg, attaché par tant de liens personnels à la France, a beau être rangé dans le parti conservateur : il n'aura pas été sans s'apercevoir de la baisse du mark !

L'opinion publique se reflète d'une manière assez incertaine dans la presse. Nous verrons, dans une prochaine chronique, qu'il ne faut pas juger les sympathies du pays uniquement d'après le *nombre* des publications germanophiles ou germanophobes. Car les amis de l'Allemagne ont été à la bonne école et s'y connaissent en publicité.

FRITIOF PALMÉR.

§

Suisse.

Il y a quelques années, un de nos concitoyens les plus en vue, M. Paul Seippel, publiait un gros ouvrage qui eut du retentissement et qu'il avait intitulé : *Les Deux Frances*. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une France, mais par contre il y a deux Suisses.

Lorsqu'au milieu de septembre je revins dans mon pays, je fus stupéfait de l'état d'esprit que j'y rencontrai. J'avais encore dans les yeux l'éclat des belles fêtes du centenaire de la restauration de Genève, qui s'étaient déroulées, au commencement de juillet, pendant trois journées féeriques, dans l'enthousiasme unanime de tout un peuple ardemment patriotique. Je me rappelais l'admirable festival de Baud-Bovy, Malsch et Jaques-Dalcroze, son déploiement somptueux dans le décor de notre rade et l'émotion qu'il avait soulevée. Je me rappelais surtout l'accueil triomphal que nous avions fait à

nos confédérés de langue allemande, leur arrivée par le lac sur des barques pavoisées, les vieux Suisses de Lucerne, de Bâle, de Berne, de Soleure, dans leurs costumes anciens, acclamés dans nos rues, les cortèges, les illuminations, les banquets populaires sur les promenades et les places publiques, les discours, les effusions... Certes, à ce moment-là, à ce moment encore, la Suisse, dans ses divers cantons et sous ses aspects différents, représentait pour nous tous, à travers l'apothéose de cet anniversaire, l'idéal même que nous nous formions de notre patrie, sereine et digne sur les fortes assises de son histoire, jalouse de sa liberté, animée d'un même esprit de solidarité et indissolublement unie dans le culte et l'orgueil de son beau passé.

Un mois après ces nobles fêtes de la concorde helvétique, la guerre éclatait en Europe... et la guerre éclatait en Suisse : guerre sourde, dissimulée, secrète, dont les éclats ne passèrent pas la frontière et dont les échos ne se firent entendre que très atténués dans la presse, par suite des mesures coërcitives prises immédiatement par une censure dictatoriale, mais guerre qui n'en était pas pour cela moins ardente et moins passionnée. Comme l'Europe elle-même, la Suisse se divisait aussitôt en deux camps nettement tranchés : la Suisse romande, qui prenait parti pour les Alliés, et la Suisse germanique, qui faisait sienne la cause des empires du centre. La scission était complète et paraissait irrémédiable. Quelle débâcle !...

Dès les premiers jours, dès les premières heures, peut-on dire, de la guerre, l'Allemagne, qui portait déjà la responsabilité d'avoir déchaîné l'effroyable cataclysme, affirmait cyniquement sa méthode. C'était la violation du Luxembourg, celle de la Belgique, les tueries de Visé, le massacre, le pillage et l'incendie. Nous étions nombreux à nous dire : Que va faire la Suisse ? Pour nous, cela ne pouvait souffrir l'ombre d'un doute. La Suisse, dont la situation était analogue à celle des deux pays violés, la Suisse allait protester. Nous ne demandions certes pas qu'emportée par une généreuse ardeur elle se levât pour la défense du droit et joignît son intervention armée à celle de l'Angleterre (ce que sa constitution lui permet de faire). Mais nous nous attendions fermement à ce qu'elle fît entendre sa voix dans une protestation officielle, à ce qu'elle laissât libre cours à l'expression d'une opinion publique que nous jugions devoir être unanime, à ce qu'elle prît même peut-être l'initiative d'une ligue des pays neutres pour la sauvegarde de leur honneur offensé par la violation de la Convention de la Haye, dont les deux premiers articles sont ainsi conçus : « 1. Le territoire des puissances neutres est inviolable ; 2. Il est interdit aux belligérants de faire passer à travers le territoire d'une puissance neutre des troupes ou des convois, soit de munitions, soit d'approvisionnements », traité sous lequel figure leur

signature à eux tous, à côté de celle du pays violateur, l'Allemagne.

C'est ce qui se serait passé si la Suisse avait été la Suisse romande. Mais il y avait la Suisse allémanique (nous nous refusons, malgré notre désillusion et bien qu'elle y ait tous les titres, à la traiter de Suisse allemande). Les jours, les semaines s'écoulèrent, et, non seulement aucune protestation ne vint, mais à lire la presse d'outre-Sarine, on eût pu se croire au cœur de la Prusse.

Il fallait se rendre à l'évidence !

Le pangermanisme, dont nous ne faisions que rire et dont les quelques infiltrations apparentes chez nous n'avaient donné lieu qu'à des manifestations isolées plus ou moins stupides, avait-il donc exercé secrètement de pareils ravages dans notre pays ? Le fait est que nous assistions, déconcertés, à la révélation subite, chez nos compatriotes de langue allemande, d'une mentalité dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Comment ce changement s'était-il produit ? De quand datait-il ?

M. Ernest Bovet, professeur de littérature française à l'Université de Zurich, est venu nous faire une conférence, à Genève, pour essayer précisément de nous faire comprendre cette nouvelle mentalité germano-suisse et de nous en expliquer les causes. Il l'attribue en grande partie au développement en Suisse de la *Realpolitik*. Depuis trente ans, le formidable accroissement économique de l'Allemagne a peu à peu étendu son action sur toutes les régions de la Suisse allémanique. Favorisé par la communauté de langue et de culture et plus encore par les pouvoirs publics, qui n'ont en vue que les intérêts matériels, ce mouvement de germanisation par les relations commerciales et industrielles, l'afflux des capitaux allemands dans les affaires et par une immigration intense, n'a fait que se développer d'année en année. Aujourd'hui, les Allemands sont partout, dans les banques et dans les usines, dans l'université et dans la presse, exerçant une véritable hégémonie, devant laquelle le Suisse placide, confiant et heureux de gagner de l'argent, s'incline volontiers, sourit et admire. Or, comme l'a justement fait remarquer M. Ernest Bovet, la *Realpolitik* est contraire aux principes qui sont les conditions de notre existence, à nous autres Suisses. Sans la guerre, nous aurions continué à pratiquer cette *Realpolitik* et nous aurions marché directement au suicide.

Nous assistions, en effet, sans nous en douter, — et c'est la guerre qui nous a ouvert les yeux en faisant apparaître au grand jour cette mentalité pangermanisée de nos concitoyens allémaniques, — nous assistions tout simplement à la dénationalisation de notre pays et à l'effondrement des traditions d'indépendance.

Il ne faudrait pas, à ce sujet, incriminer, comme on l'a fait, la langue et la culture allemandes, qui ne sont nullement corollaires d'im-

périalisme, de militarisme et de prussification. Ce serait parfaitement faux, et surtout ce serait peu suisse. L'esprit helvétique consiste précisément à faire vivre ensemble, à fédérer, dans une atmosphère commune de justice et de liberté, des races et des civilisations différentes. La Suisse allémanique a non seulement le droit, mais le devoir, d'être allemande, comme la Suisse romande a le devoir, non moins que le droit, d'être française, ou la Suisse tessinoise d'être italienne. Ces diversités de cultures n'influent en rien sur le sentiment national helvétique, dont elles sont au contraire l'une des raisons d'être. La culture allemande n'a pas empêché la Suisse allémanique d'être hostile à la Prusse en 1866 et de l'être restée en 1870, où elle faisait ouvertement des vœux pour la victoire de la France, car elle connaissait alors mieux que nous autres, Romands, le danger prussien. La culture française n'a pas empêché la Suisse romande d'être contre Napoléon, en 1814, et d'accueillir les Autrichiens en libérateurs ; elle n'a pas davantage empêché Genève, en juillet 1870, d'être ardemment germanophile et de n'avoir retrouvé ses sympathies françaises qu'après le 4 septembre, au moment où la France devenait républicaine et où la guerre, de guerre de conquête et de prestige qu'elle était au début, se transformait en guerre de défense et d'indépendance.

En ces différentes circonstances, la Suisse, d'un bout à l'autre de ses divers cantons et dans la variété de ses cultures dissemblables, manifesta l'unité de son esprit et son sens helvétique. Il y avait alors une Suisse.

Il y en a deux maintenant, ou plutôt il n'y en a plus qu'une, digne de ce nom, la Suisse romande.

Je ne doute pas, malgré tout, que, si l'Allemagne, au mois d'août, avait violé notre territoire, la Suisse ne se fût levée tout entière pour résister, avec le même héroïsme et la même unanimité que la Belgique, à l'envahisseur teuton. Cela me rappelle un mot de Daniel Baud-Bovy, que je rencontrai un jour de septembre, à Genève, alors qu'il revenait de la frontière.

— Quel dommage, me disait-il, que les Allemands ne soient pas entrés ! Nous n'assisterions pas à ce spectacle désolant et notre union serait faite.

Il avait raison, je le crois. Nous n'aurions pas vu des citoyens suisses embrasser avec passion la cause de deux empires militaires, applaudir avec ivresse à leurs entreprises de force, accepter sans sourciller leurs assertions les plus audacieuses et les justifications les plus louches de leurs actes de proie, couvrir enfin d'un silence approbateur leurs violations les plus flagrantes du droit des gens.

Ils auraient résisté à une agression brutale, c'est certain ; mais ils ne résistaient pas à la mainmise progressive, à l'envahissement

méthodique ; ils n'eussent pas résisté plus tard, en cas de victoire de l'Allemagne, à l'invitation à entrer dans le Zollverein germanique, puis, quelques années ensuite, à l'injonction polie, mais formelle, qui aurait fatalement été faite à la Suisse d'avoir à s'agréger aux autres Etats allemands, trop heureux d'appartenir désormais au grand empire des Hohenzollern et de voir leurs fils coiffer le casque prussien.

Que fût devenue alors la Suisse romande ? On ose à peine y penser !

Comme je m'étonnais que celle-ci ne fît pas plus de bruit et ne manifestât pas hautement son indignation de l'attitude adoptée à Berne, à Zurich et à Bâle, on me répondit :

— Du calme ! Ne précipitons rien. Ne risquons pas de semer la zizanie en Suisse. Avant tout, évitons toute cause de scission entre Confédérés. Patience et silence ! Attendons. Les faits parleront d'eux-mêmes et nos confédérés allemands nous reviendront.

Ce langage était peut-être celui de la sagesse ; en tout cas, il était bien romand, car, chez nous, en Suisse romande, on a toujours eu un peu peur de Berne.

Les faits ont parlé, en effet. Ce fut la victoire de la Marne, puis la rupture de l'offensive allemande sur l'Aisne, sur la Somme, sur l'Yser. La Suisse allémanique, découvrant, à sa grande surprise, que l'Allemagne était moins forte qu'elle ne croyait, a commencé à réfléchir, à se recueillir, puis à esquisser une lente et prudente retraite. Elle revient, maintenant, c'est certain, le mouvement est déclanché, elle revient incontestablement. Ce n'est pas très honorable pour elle, mais enfin elle revient, et c'est, paraît-il, aux yeux de nos Romands, le principal.

Pour être juste, il faut cependant signaler que, peu avant la bataille de la Marne, et par conséquent à un moment où le triomphe des armées allemandes pouvait encore paraître assuré, exactement le 4 septembre, l'un des plus germanophiles d'entre les Suisses, le professeur Ferdinand Vetter, de Berne, publiait dans la *Tagwacht*, organe des socialistes bernois, une lettre ouverte de protestation contre la violation de la neutralité belge et la destruction de Louvain. Mais ce qui émeut le professeur Vetter, ce n'est pas tant le sentiment du droit foulé aux pieds (car alors il eût fallu protester dès le 4 août) que la conscience qu'il a de la gaffe monumentale commise par les Allemands en s'aliénant, par leur manière de faire la guerre, l'opinion du monde civilisé.

Vous autres, frères d'Allemagne, dit-il, vous ne nous facilitez pas notre affection et notre admiration. Peu d'heures après votre appel à notre sympathie, nous arrive la nouvelle d'un acte d'un de vos généraux qui, s'il se confirme, dépasse la fureur de destruction de la Commune et les incendies

de villes de la guerre de Trente Ans. Parce qu'une subdivision allemande a été attaquée par derrière par quelques habitants désespérés, toute la ville de Louvain a été transformée en monceaux de ruines. Notre sang se fige à l'ouïe de semblables faits. Nous avons été douloureusement indignés à la nouvelle que, dès le début de la guerre, pour répondre à une intention semblable de l'ennemi, vous avez porté la guerre en Belgique, pays neutre comme le nôtre, pays à moitié germanique comme le nôtre. Pour ce méfait, les Flamands, qui sont pourtant de fidèles Germains, ont crié : *Vive la France!* dans les rues de Bruxelles et ont arraché de leurs maisons les enseignes flamandes. Nous pensions alors que vous auriez dû leur épargner cela, vous épargner cela à vous-mêmes. Mais aujourd'hui que votre invasion de la Belgique a fourni à vos frères de race, les Anglais, le motif peut-être désiré de faire la guerre, aujourd'hui que votre vaillante armée a trouvé dans les troupes belges des adversaires dignes d'estime et désormais acharnés, aujourd'hui vous laissez un de vos généraux saccager une ville non fortifiée, comme Tilly a autrefois saccagé Magdebourg, et détruire des valeurs historiques et artistiques telles que la guerre n'en avait pas détruit depuis les incendies des Français sur le Haut-Rhin, au XVIIe siècle...

On voit le ton. N'importe, c'est la première parole de réprobation qui ait été formulée dans la Suisse allemande, et ce sera l'honneur du professeur Ferdinand Vetter de l'avoir prononcée.

Quant à la première parole officielle, il fallut l'attendre longtemps encore. On ne l'entendit qu'au commencement de décembre, de la bouche d'un homme d'Etat romand, M. Henri Fazy, député de Genève au Conseil National, dans son discours de doyen d'âge de cette Assemblée, à l'ouverture de la session. Encore n'est-ce pas à proprement parler un texte officiel, M. Fazy ayant dû déclarer qu'il ne s'exprimait qu'à titre particulier et s'étant en conséquence énergiquement refusé à communiquer préalablement son discours, qu'on ne l'aurait certainement pas laissé prononcer officiellement tel quel. Voici la très sobre déclaration de M. Fazy sur la situation internationale :

Oui, Messieurs, tout en restant neutres, nous conservons le droit d'apprécier les événements contemporains et de les apprécier en nous plaçant sur le terrain de la justice, qui est éternelle et universelle, et qui est la grande loi de l'histoire. Aussi n'hésitons-nous pas à déplorer avec une profonde douleur l'atteinte que la guerre actuelle a portée au principe de la neutralité. Puissent l'indépendance et la neutralité de la Belgique et du Luxembourg sortir victorieuses de la douloureuse épreuve que ces deux pays supportent avec tant d'héroïsme. En émettant ce vœu, je reste dans la grande ligne de notre glorieuse histoire et je suis certain que mes paroles ne seraient pas désavouées par les braves qui combattirent pour la liberté à Morgarten et à Sempach, à Saint-Jacques et à Morat, à l'Escalade et à Neuenegg.

Les voûtes du Palais Fédéral ne s'effondrèrent pas, mais les députés en eurent chaud.

Puis ce fut, le 14 décembre, à Zurich, la conférence de M. Carl Spitteler, le plus grand des écrivains suisses de langue allemande et probablement le plus illustre poète de l'Allemagne contemporaine, conférence publiée par la *Nouvelle Gazette de Zurich*, en allemand, et par la *Bibliothèque universelle*, de Lausanne, en français, puis parue en brochure, dans les deux langues, sous le titre : *Notre point de vue suisse*. Cette fois, c'était bien, en effet, le véritable point de vue suisse qui s'exprimait. Spitteler ne ménage pas les mots. Dans un langage d'une hauteur de pensée admirable, il stigmatise énergiquement la politique impérialiste allemande et ses procédés de violence, et, passant en revue les différentes questions soulevées par la guerre actuelle, il se livre aux considérations les plus nobles sur le droit des nationalités opprimées et sur l'offense faite à la conscience civilisée par la violation des traités et de toutes les lois de la guerre. Inutile d'ajouter que l'Allemagne entière, prise d'une folle rage, s'est mise aussitôt à couvrir d'outrages son plus grand écrivain et à menacer de l'exécration publique tout Allemand qui se souillerait à acheter un seul de ses livres.

Mais désormais, en Suisse, le charme était rompu, le sortilège allemand était dissipé. Depuis lors, les manifestations de la transformation progressive de l'opinion ne se comptent plus, les signes du réveil du sentiment national ne font que se multiplier. Je ne puis les énumérer, même en me bornant aux plus caractéristiques. Maintenant, les journaux de langue allemande adoptent une attitude de plus en plus impartiale, exception faite d'un certain nombre de feuilles de second ordre, pour la plupart catholiques ; et l'on voit même des journaux notoirement acquis à l'Allemagne, comme le *Berner Tagblatt*, organe des Conservateurs bernois, se livrer de temps à autre à de vifs coups de boutoir contre l'inlassable propagande allemande, lorsque celle-ci lui semble dépasser la mesure dans ses essais de pression sur l'opinion suisse. Quant à la presse romande, elle est entièrement et depuis le commencement des hostilités favorable aux Alliés, autant du moins que la censure fédérale veut bien le permettre.

Tout va donc pour le mieux, depuis trois mois, dans la plus neutre — sinon la meilleure — des républiques.

Mais si les faits n'avaient pas parlé!... Si Paris et Varsovie avaient été pris!...

C'est cette indiscrète pensée qui m'empêche de partager la satisfaction de mes concitoyens romands et la joie avec laquelle ils célèbrent le retour à l'helvétisme de leurs Confédérés. Ils ont beau crier sur tous les tons, dans toutes les colonnes de leurs journaux et par toutes les voix de leurs orateurs : « Il n'y a qu'une Suisse ! Il ne saurait jamais y avoir qu'une Suisse ! », je sens bien que cet

enthousiasme est ou factice ou dupe des apparences, je sens bien que la Suisse allémanique est toujours allemande dans l'âme et que, si le sort des armes tournait de nouveau, nous la retrouverions ce qu'elle était au début de la guerre... Je sens bien qu'il y a toujours et qu'il y aura longtemps encore deux Suisses.

Ah! je ne suis pas mûr pour la *Realpolitik!*

LOUIS DUMUR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Félix Asnaourow : *Héros de l'Indoustan et de l'Iran* ; Becker, Genève. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Ai. Altiar : *Journal d'une Française en Allemagne, juillet-octobre 1914*. Préface de Ch. Vellay; Perrin. 3 50

Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé ; Hachette » »

L'Ame de Paris. Tableaux de la guerre de 1914 ; Crès. 3 50

Georges Dejean : *Que feront les neutres?* Victorion. 0 50

Edouard Driault : *La France et la guerre, les solutions françaises* ; Cerf. 1 »

Edmond Laskine : *Les Socialistes du kaiser* ; Fleury. 0 75

R. de Marès : *La Belgique envahie*. Dessins de Frans Masereel ; Crès. 3 50

Emile Wetterlé : *Propos de guerre*. Préface de M. Maurice Barrès, Soc. gén. d'éditions illustrées. 3 50

Philosophie

Jacques Chevalier : *La Notion du nécessaire chez Aristote et chez ses prédécesseurs, particulièrement chez Platon* ; Alcan. 6 »

Helen Keller : *Mon Univers*. Trad. de l'anglais par François Martin-Guelliot. Introd. de L. Dugas ; Alcan. 2 50

Questions militaires

Lieutenant-colonel Colin : *Les Grandes batailles de l'Histoire*. I : de l'antiquité à 1913. Avec 46 pl. de batailles ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Ch.-M. Couyba : *Le Parlement français*. Avec 72 grav.; Laurens. 3 50

James Guillaume : *Karl Marx pangermaniste et l'Association internationale des travailleurs de 1864 à 1870* ; Colin. 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les écrivains tués à l'ennemi. — La mort de Bernard Combette. — Paul Claudel conférencier. — Le vrai Péguy. — L'Anniversaire de Moréas. — Littérature et bienfaisance. — Rimbaud prophète. — Joffre et les Gens de lettres. — La Guerre à Orthez. — Ubu roi... de Prusse. — La Société Franklin. — Le Petit Salon de 1915. — L'Œuvre de l'Invitation à la campagne.

Les écrivains tués à l'ennemi. — Nous avons publié dans notre numéro d'avril deux lettres relatives à la mort de Charles Péguy. Il est expliqué dans l'une d'elles comment le lieutenant Claude Casimir-Périer fut promu capitaine en septembre et nommé au commandement de la compagnie (la 19e du 276e de ligne), où Péguy avait été lieutenant. C'est le capitaine Claude Casimir-Périer qui, assisté des anciens compagnons

d'armes de Péguy, reconnut le cadavre de celui-ci, dans un champ de betteraves, où il était resté quatre jours, devant Villeroy.

Claude Casimir-Périer est allé rejoindre Péguy dans l'éternité. Signalé comme disparu après l'affaire de Soissons, il était, en réalité, tué. Son nom demeurera attaché à de sérieux travaux d'économie politique et particulièrement à l'idée de *Brest transatlantique*.

De Claude Casimir-Périer, notre pensée se porte sur Alain-Fournier, qui fut son collaborateur. Alain-Fournier est disparu depuis la fin d'août. Nous ne voulons pas faire son éloge funèbre. De l'espoir se mêle encore au mystère qui le dérobe, espoir de plus en plus faible, il est vrai. Nous dirons seulement que sa mort priverait la jeune littérature d'une figure noble et charmante. L'unique livre d'Alain-Fournier, *le Grand Meaulnes*, fleur délicate et comme poussée avant l'heure, est un signe heureux de la littérature qui se formait quand éclata la guerre, et qui se développera en vigueur, la paix revenue.

Tous les mois, dans un petit restaurant du centre de Paris, en compagnie de sept ou huit confrères de la littérature et du journalisme, Alain-Fournier et André du Fresnois dînaient face à face. André du Fresnois est disparu lui aussi. M. Romain Rolland, sur la prière de M. Georges Pioch, avait entrepris des recherches parmi les prisonniers français en Allemagne. Ces recherches n'ont pas abouti. La disparition d'André du Fresnois s'enveloppe d'un peu plus de mystère, d'un peu moins d'espoir que celle d'Alain-Fournier. Il collaborait à la *Revue critique*. Il avait publié un recueil d'articles excellents, *Une année de critique*. C'était un jeune homme mince, élégant, spirituel, d'une intelligence extrêmement vive et souple, et grâce à qui nous pouvions être assurés que la tradition renanienne ne serait pas perdue. Pourquoi faut-il qu'il se soit évanoui dans la fumée d'une bataille ?

Au nombre des disparus compte aussi Henri Grégoire, qui avait fondé une petite revue, *Arlequin*, et qui était secrétaire du théâtre du Grand Guignol. Il faisait assidûment du journalisme, surtout à *Paris-Midi*, où il avait pour camarade un autre disparu, Marcel Géraud.

Depuis la fin de mars, la liste des écrivains tués à l'ennemi s'est allongée encore. On a annoncé la mort de Jules Ecorcheville, René Sturel, Jean-Pierre Barbier, Guy Lassaussaie, Emile Le Senne, Georges de Mourgues, Maurice Bertrand, Gilbert de Gironde, Robert E. Prunier, Ernest Véran, Alfred Gabourdes, Antoine Bianconi, Estienne Gay, Louis Cadot.

§

La mort de Bernard Combette. — Rue Raspail, à Maisons-Alfort.

Au tintement de la sonnette, un homme armé d'un marteau se présente derrière la grille de la villa.

— Est-ce bien ici qu'est mort M. Bernard Combette ?

— Je ne saurais vous le dire. Je ne suis locataire que depuis huit jours. Mais la propriétaire vous renseignera. Elle habite route d'Alfort.

Route d'Alfort..

— Je viens, Madame, me renseigner sur un de vos anciens locataires, M. Bernard Combette, qui est mort au commencement de la guerre.

— En effet, répond une dame d'un certain âge. M. Combette habitait

chez des amis, dans ma villa de la rue Raspail. Ses amis sont maintenant rue de la Ferme. Allez-y. Ils vous diront sans doute ce que vous désirez savoir.

Rue de la Ferme, un petit logement au troisième étage. Une jeune femme parle, tout en fouillant les tiroirs du buffet. Elle ne se rappelle plus la date de la mort. C'était à la fin de septembre. Le pauvre Bernard, mobilisé en août à Châlons-sur-Saône, avait été réformé immédiatement. Alors, il était revenu à Maisons-Alfort, d'où elle et son mari étaient partis pour la province. Il avait vécu là avec M. B... père. Un après-midi, le vieillard, qui était sorti pour acheter du tabac, trouva en rentrant Bernard Combette mort.

— Vous l'avez connu, Monsieur. Vous saviez quel garçon délicieux il était.

Elle ouvre des boîtes, fébrilement, cherchant toujours le bout de papier sur lequel elle a noté la date de la mort. Enfin, elle renonce à le retrouver. Maintenant, des coupures de presse sont étalées sur la table. On y lit : *Avant le prix Goncourt*, *Quelques favoris du prochain prix Goncourt*, *Bernard Combette auteur de « Des Hommes »*. *Un nouvel écrivain colonial : Bernard Combette*, etc., etc.. Quelle tristesse, cette vie fauchée en sa fleur, ce brillant avenir qui s'ouvrait pour un jeune homme plein de talent, et qu'une mort atroce a brutalement fermé !

— Vous n'avez rien gardé de lui, Madame ? Pas un papier ? Pas une photographie ?

— Non, rien. Le roman qu'il avait en train est dans les mains de M. Gaston Gallimard, à la *Nouvelle Revue française*. Et puis, il faut vous dire que l'accident avait tourné la cervelle de M. B... père. Ne sachant plus ce qu'il faisait, le vieillard a brûlé un certain nombre de manuscrits laissés par Bernard. Nous avons été obligés de le faire interner.

Etrange acharnement du sort : ce geste d'un fou après cette fin...

J'en sais trop, maintenant. Je m'en vais. J'ai devant les yeux le visage étroit de Bernard Combette, son sourire mélancolique et faraud, ses yeux bridés à l'orientale, le petit masque d'ivoire qu'il portait à sa cravate. Je revis notre dernière rencontre, en juillet. J'entends ses paroles : « J'ai l'intention d'aller au lac Tchad... » Et moi qui essayais de l'obliger à s'expliquer !

Il y avait toujours dans ce qu'il disait des choses que je ne comprenais pas... — A. B.

§

Paul Claudel conférencier. — Paul Claudel s'avance. Sa silhouette, que la redingote noire n'amincit pas, se détache sur le rideau qui sert de toile de fond à la petite scène des *Annales*.

Un salut bref, un clignement de l'œil gauche à l'adresse des parents et des amis qu'il a reconnus, et le voici derrière la table, assis. Tout cela sans cabotinage, en homme très maître de soi et qui sait bien que, hors du domaine des idées, des croyances et des sentiments, rien n'a de l'importance, et surtout pas une conférence.

Inclinée sur les feuilles manuscrites, la tête s'expose, puissante en sa forme pure, tête brune de dolycocéphale vainqueur. Le masque très beau,

napoléonien, au front haut et légèrement bombé de poète ; les arcades sourcilières d'une ligne aristocratique ; le nez mince à la narine fine et voluptueuse ; les joues lourdes ; la mâchoire large et forte ; le menton carré et proéminent, signe de volonté, terminant le profil net de romain. De la bouche longue aux lèvres charnues que surmonte une insignifiante moustache, la voix sort, claire, avec un fort accent de terroir qui surprend, mais n'est pas sans charme. Cependant la parole heurtée est mal asservie à la pensée. Démosthène devait parler ainsi avant que d'avoir broyé des cailloux devant les flots tumultueux.

L'orateur n'est rien auprès du Poète et du Penseur. Dédaigneux de l'art facile et vulgarisé du conférencier, Paul Claudel exprime ses idées avec une simplicité qui, à elle seule, est un art. Sa conception de la Vie, de la Foi, de la Patrie, est si haute et si noble qu'elle se passe des vains ornements oratoires. Qui y a-t-il donc dans cette forte tête, sous ce masque froid aux yeux sans rayonnement ? Quel est cet homme qui galvanise ainsi les hommes par la seule beauté de sa pensée pour les laisser ensuite vibrants dans un état d'exaltation et d'enchantement semblable à celui qui suit l'audition d'une musique sublime ?

Un salut bref. Un clignement de la paupière en signe de remerciements aux amis qui l'applaudissent. La conférence est terminée. Paul Claudel est content. Une flamme gaie passe dans ses yeux bleus : le temps de voir se glisser l'humour bien français sur ce visage de Poète fermé au sarcasme et à l'ironie, Dieu merci ! — L. F.-F.

§

Le vrai Péguy. — Un Péguy de fantaisie commence à percer dans les articles des journaux et des revues. A quoi bon ? Le vrai Péguy est bien plus beau.

On raconte que Péguy et le poète allemand Stadler échangèrent par-dessus les tranchées une sorte de correspondance. Quelle sottise ! Le 5 septembre, jour où Péguy fut tué, la guerre de tranchée n'était pas commencée. Il est d'ailleurs permis d'affirmer que Péguy tomba avant d'avoir vu un seul Allemand. Cela ressort avec évidence des déclarations de ses soldats.

On raconte que Péguy a laissé une énorme quantité de papiers inédits. C'est faux. Péguy publiait immédiatement tout ce qu'il écrivait. Ses cartons ne contiennent donc que quelques travaux interrompus par la mobilisation.

Enfin, une vague association d'écrivains se pare de Péguy et l'inscrit parmi ses fondateurs. Mais Péguy n'a été membre d'aucune société littéraire, encore moins fondateur. Le seul groupement où il avait accepté d'entrer était l'équipe de foot-ball organisée par Claude Casimir-Périer et Alain-Fournier. Chaque dimanche matin, à 9 heures, il se mettait à une fenêtre de sa maison située en bordure du chemin de fer, à Bourg-la-Reine, et quand le train passait, emmenant vers leur terrain de jeu les vaillants équipiers, Péguy leur adressait de grands gestes d'amitié, et eux de crier aux portières : « Bonjour, Péguy ! Salut, Péguy ! » Le directeur des *Cahiers de la quinzaine* ne joua jamais autrement au foot-ball.

Chose curieuse, on ne possède de Péguy qu'une seule photographie : celle pour laquelle il posa pendant une période militaire, au camp d'Avon. Il est

assis, coiffé de son képi, les jambes bottées et croisées. Sa fière tête se détache sur le front blanc d'une tente. Deux autres officiers sont debout près de lui.

§

L'Anniversaire de Moréas. — Cependant que son œuvre s'enfonce lestement dans l'oubli — on lit peu Moréas et on ne le cite guère — la haute figure du poète des *Stances* demeure vivante et continue de dominer le petit cercle de ses anciens amis. Combien de fois ceux-ci, depuis le début de la guerre, ne se sont-ils pas posé cette question : qu'aurait dit de tout cela Moréas ? Dans quelle formule lapidaire, dans quel mot imprévu de poète ou de gentilhomme, aurait-il su résumer le point de vue de la plus sereine sagesse ?

On a donc fêté, comme les années précédentes, l'anniversaire de Moréas. Ce fut une réunion tout intime. Quelqu'un y fit remarquer qu'en fin de compte nos « poilus » ne se battent point pour autre chose que l'idéal classique restauré par Moréas. Moréas n'aurait fait à cette idée aucune objection sérieuse...

Pour n'en pas perdre l'habitude, on cita quelques mots du maître.

Au banquet qui lui fut offert pour célébrer *le Pèlerin passionné* et qu'Anatole France présida, Moréas, le moment venu de répondre aux discours, se leva et prononça avec lenteur :

— Seul, un silence ému peut exprimer ma gratitude. Je me tairai donc.

Et il se rassit.

Puis, se redressant à demi :

— Non, toutefois, sans avoir porté un toast à Paul Verlaine.

Verlaine était alors à l'hôpital. Les brèves paroles de Moréas et son silence firent une forte impression.

Pendant son dernier séjour à Athènes, il rencontra M. Andréadès — le même qui parla l'autre jour à la Sorbonne au nom de l'Union latine — M. Andréadès est un puits de science. A peine eut-il abordé Moréas qu'il se mit à réciter les dates de la naissance et de la mort de divers poètes, Gœthe, Hégésippe Moreau, Casimir Delavigne, Edmond Rostand, Jean Aicard, Victor Hugo, etc. Moréas se garda bien de l'interrompre, mais lorsqu'il eut fini :

— Savez-vous, M. Andréadès, qu'en France aussi nous avons beaucoup de dictionnaires ?

§

Littérature et bienfaisance. — Toutes les initiatives, les plus puissantes, les plus modestes, se sont portées au secours des souffrants. L'histoire de la charité s'enrichit chaque jour d'une belle page. Nous voudrions en écrire une, brièvement. Elle pourrait s'intituler : *les Livres bienfaisants*, c'est-à-dire les livres dont la vente n'a pour but que de fournir des subsides aux œuvres.

Un éditeur anglais, M. Herbert Jenkins, a eu l'idée de publier un *Livre de la France*, « au profit des départements français envahis ». Des hommes d'Etat anglais et français y collaboreront. Une préface de M. Léon Bourgeois, une introduction de M. Maurice Barrès seront suivies de textes signés Anatole France, François de Curel, Marcelle Tinayre, J.-Emile Blanche,

Mme de Noailles, de dessins de Simon, Ménard, De Groux, Dewambez, Cottet. Une traduction anglaise, une italienne et une espagnole, accompagneront chaque pièce, signées elles-mêmes des plus illustres écrivains anglais, italiens, espagnols. Thomas Hardy, par exemple, traduira les vers de Mme de Noailles.

M. Edouard Champion, qui, avec Miss Winifred Stephens, traductrice anglaise d'Anatole France, assume la part française de cette publication, s'occupe personnellement de mettre au jour un livre de M. Anatole France, *Sur la Voie glorieuse*, et un livre de M. Maurice Barrès, qui seront vendus l'un et l'autre au profit des Mutilés de la Guerre; un livre de M. Gabriel d'Annunzio, *Pour la douce France*, au profit de l'hôpital italien; un livre de M. Remy de Gourmont, *Pendant l'Orage*, au profit de l'œuvre du Vêtement du Prisonnier de Guerre; un livre de M. Charles Maurras, *l'Etang de Berre*, au profit des blessés du XVe corps, « le corps, écrit M. Maurras, où j'aurais dû combattre, si j'avais été valide, aux côtés de notre pauvre Lionel des Rieux, le corps honteusement diffamé par les politiciens responsables de tout le mal... ».

Sur la voie glorieuse contiendra cette lettre adressée par l'auteur de *Thaïs* aux rédacteurs du *Rigolboche*, journal publié dans les tranchées de l'Argonne :

La Béchellerie, 2 avril 1915.

Cher confrère, et vous tous, rédacteurs du *Rigolboche*... Hélas ! que je ne puis-je dire : frères d'armes.

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre journal, « le plus fort tirage du front entier », et que je trouve, pour ma part, bien supérieur à tous les journaux de Paris, Tours et autres villes où, grâce à votre vaillance, on n'a rien à craindre des Boches. Il respire une gaieté heroïque. La gaieté sied au courage. Votre allegresse présage le triomphe. Si je ne l'avais déjà eue, le *Rigolboche* m'aurait donné la certitude de la victoire. Vous êtes des héros et des heros charmants. Vous n'avez pas l'air de vous en douter, et c'est le trait le plus exquis de votre caractère. Je suis sûr que les louanges que je vous donne vous déplairont, pardonnez-les-moi, elles sont sincères.

Savez-vous que vous êtes des poètes, non seulement en action, mais à la lettre ? La chanson de Vincent Hyspa est délicieuse et le sonnet sur « Vauquois, sombre colline », comptera, sans flatterie, parmi les plus beaux vers inspirés par cette grande guerre. Et ce n'est pas chose commune qu'un sonnet d'un mouvement lyrique comme celui-là.

Vous me faites l'honneur de me demander un article pour *le Rigolboche* : voici le seul que je puisse faire dans une feuille rédigée sous les obus.

Rédacteurs du *Rigolboche*, camarades, je vous aime, je vous envie, je vous embrasse.

ANATOLE FRANCE.

Voici le sonnet auquel il est fait allusion dans la lettre qui précède :

VAUQUOIS

Vauquois ! sombre colline émergeant des guérets,
Nos héros t'ont reprise un matin, pierre à pierre.
Tu te gorgeas de sang, au fracas du tonnerre
Dont le roulement sourd emplissait les forêts.

Colline d'épouvante et pleine de secrets,
Petite dans la paix, énorme par la guerre,
J'irai m'agenouiller sur ta funèbre terre
Et porter aux héros le tribut des regrets.

Un jour que ton sommet se changeait en fournaise,
Ils te prirent d'assaut, hurlant la Marseillaise,
Troupe de lionceaux guidés par des lions.

Dormez, dormez, nobles guerriers, sur la colline,
La gloire vous a ceints de ses plus purs rayons,
Et la patrie est là qui vous pleure et s'incline.

M. BOIGEY (?)

Dans *Pour la douce France*, de M. d'Annunzio, on trouvera le texte français de *la Cathédrale s'achève*, article écrit pour les journaux italiens le soir du jour où le poète assista au premier bombardement de Reims. On y trouvera aussi l'*Ode pour la résurrection latine*, et quatre sonnets *Sur une image de la France croisée*, dont le troisième est d'une pure beauté :

France, France, la douce, entre les héroïnes
Bénie, amour du monde, ardente sous la croix,
Comme aux murs d'Antioche alors que Godefroi
Sentait sous son camail la couronne d'épines,

Debout avec ton Dieu comme au pont de Bouvines,
Dans ta gloire à genoux comme aux champs de Rocroi,
Neuve immortellement comme l'herbe qui croît
Aux bords de tes tombeaux, aux creux de tes ruines,

Fraîche comme le jet de ton blanc peuplier
Que demain tu sauras en guirlande plier
Pour les chants non chantés de ta jeune pléiade,

Ressuscitée en Christ qui fais de ton linceul
Gonfanon de lumière et cotte de croisade,
« France, France, sans toi le monde serait seul. »

§

Rimbaud prophète. — Au printemps de 1871, Arthur Rimbaud et son ami Ernest Delahaye étaient à Charleville. Quotidiennement, ils regardaient défiler les troupes allemandes qui rentraient victorieuses en Allemagne. Rimbaud disait :

Les Allemands nous sont bien inférieurs, car plus un peuple est vaniteux, plus il approche de la décadence. L'histoire le prouve. Du moment qu'une nation veut conquérir, sortir de chez elle pour en dominer d'autres, elle marche au suicide. Les Allemands nous sont inférieurs, à cause de leur victoire qui les abrutit. Notre chauvinisme a reçu un coup dont il ne se relèvera pas. Tant mieux ! La défaite nous libère de préjugés stupides, la défaite nous transforme et nous sauve...

Et, développant sa pensée, l'adolescent faisait cette étonnante prophétie :

Oui, ils paieront cher leur victoire !... Obligés de se maintenir, en face de l'Europe envieuse et inquiète, qui leur préparera des coups de Jarnac, *ils en ont pour cinquante ans à être cravachés !... Je vois d'ici l'administration de fer et de folie qui va encaserner la société allemande, la pensée allemande...* ET TOUT CELA POUR ETRE ÉCRASÉS A LA FIN PAR QUELQUE COALITION !... Si encore ils s'en tenaient à la ridicule satisfaction d'avoir été les plus forts !... Mais non : ils nous prennent deux provinces ; ils veulent étendre la teinte plate qui marque leur pays sur une carte ! *afin d'être bien sûrs qu'on reviendra un jour leur tomber dessus !...* Les idiots !...

M. Georges Maurevert a cité, dans *l'Eclaireur de Nice* du 14 avril, ces lignes extraites du *Rimbaud* de M. Ernest Delahaye.

§

Joffre et les gens de lettres. — Un matin du mois de mars dernier, le généralissime trouva dans son courrier une lettre de M. Georges Lecomte,

président de la Société des gens de lettres, lettre à laquelle était joint le texte de cet ordre du jour voté en assemblée générale, cité Rougemont :

Rendant hommage à ceux qui sont morts pour que l'esprit français vive, la Société croit être l'interprète de leurs dernières volontés en affirmant que leur sacrifice dicte, à tous les écrivains qui restent, le devoir d'associer leurs efforts pour maintenir l'union des cœurs et des énergies.

Sachant que la littérature française ne peut conserver son rayonnement que si la patrie est triomphante, la Société des gens de lettres, en même temps qu'elle salue la mémoire des héros tombés pour la sauvegarde de notre pays, exprime son admiration et sa gratitude à ceux de nos soldats qui, toujours debout, continuent à se battre pour lui, au chef de nos armées, aux généraux et aux officiers qui conduisent a la victoire *la France fermement résolue* — ainsi que l'un des nôtres, le chef de l'Etat, l'a dit solennellement à nos alliés devant la nation et devant l'armée — *à ne pas déposer les armes avant d'avoir obtenu, pour le droit violé, des réparations définitives, et, pour la paix, des garanties inébranlables.*

Réponse de Joffre à M. Lecomte :

Au grand quartier général,
Le 28 mars 1915.

Monsieur le président,

En défendant la France, nos héroïques soldats savent qu'ils défendent, non seulement notre sol national, mais aussi, comme vous le dites, la pensée et la langue françaises.

Par une victoire totale et définitive, nous voulons libérer notre pays de toutes les servitudes et assurer ainsi aux lettres, aux sciences et aux arts, la liberté indispensable à leur essor.

Grâce à l'action de tous les écrivains de votre Société, la confiance inébranlable de nos troupes dans le succès prochain se communique au pays tout entier.

C'est la deuxième fois, croyons-nous, que, depuis le début de la guerre, la Société des gens de lettres joue le rôle qu'elle jouerait normalement si, pour sa constitution et son but, elle représentait la littérature française.

La première fois, ce fut quand le comité nomma membres de la Société un certain nombre d'écrivains tombés sur le champ de bataille.

§

La guerre à Orthez (1). — Cependant que du Caucase à la mer du Nord des millions d'hommes, jour et nuit, reçoivent et donnent la mort, Francis Jammes, administrateur des ambulances d'Orthez, prie et attend un miracle. Pestes, famines, tremblements de terre, persécutions de prêtres et de religieuses, philosophie pangermaniste, aéroplanes, pluies de bombes et d'obus, autant de signes, à ses yeux, de la colère du ciel. Francis Jammes se demande si ce n'est pas la fin du monde. Mais il a confiance en Jeanne d'Arc non moins qu'en l'archange saint Michel.

L'une des ambulances qu'il gère est installée dans cet hospice, ancien cloître de Franciscains, qu'il baptisa naguère *l'Auberge des douleurs*. La cour centrale, ceinte d'arcades, contient quatre énormes buis taillés tout ronds. La cornette de la sœur Marceline semble voleter de pilier en pilier. La sœur Marceline, elle aussi, compte beaucoup sur Jeanne d'Arc.

— Que Jeanne d'Arc descende du ciel, dit-elle, qu'elle apparaisse sur son cheval, que les incrédules la voient et ne puissent plus même douter !

(1) D'après un article de M. Francis Jammes, dans *la Revue hebdomadaire*.

— Les incrédules, ma sœur, nieraient l'évidence, répond doucement Francis Jammes.

Une voisine du poète se mêle souvent à leurs pieux entretiens. Elle est dignitaire du Tiers-Ordre et tient un petit commerce. Elle croit au miracle aussi fermement que M. l'Administrateur.

Suivons celui-ci à l'autre ambulance, celle de Moncade, qui occupe le bâtiment d'un vieux collège. Là, le vent se plaint dans les branches de grands tilleuls. Le front collé aux vitres, des blessés, venus des lointaines contrées du Nord, contemplent avec étonnement l'étroit horizon béarnais. Francis Jammes les fait parler.

— Chez nous, dit l'un, il y a des coqs de combat qui valent beaucoup d'argent. Il y a aussi des pigeons voyageurs qui peuvent gagner des prix élevés et dont, aux jours de concours, les propriétaires guettent du matin au soir la rentrée, assis à califourchon sur une chaise, fumant la pipe, les yeux fixés sur le colombier.

— Dans notre patelin, dit l'autre, on tire à l'arc. Il faut toucher l'oiseau.

Le poète s'émerveille de ces choses, et son œil malicieux rêve derrière le lorgnon.

Mais le voici devant le lit d'un Savoyard. Excellente occasion de se renseigner sur la question des marmottes. Francis Jammes s'est souvent demandé pourquoi les petits ramoneurs n'ont plus de marmottes. Cela ne tient-il pas à l'augmentation des denrées ? Il interroge le Savoyard :

— De quoi se nourrit une marmotte ?

— D'une pincée d'herbe.

L'hypothèse du renchérissement de la vie ne vaut donc rien.

Le poète passe à un autre sujet : les perdreaux blancs, les lapins blancs sauvages, le gentiane dont le goût, malgré son amertume, a quelque chose de vierge.

Le blessé suivant est Breton. Il fume beaucoup, ses yeux bleus fixés devant lui, perdus dans une vision intérieure. Sa femme est gravement malade, au pays. Celui-là aussi croit au miracle. Il sait bien que la mer ne s'est pas faite toute seule, ni même la sardine.

— D'ailleurs, songe Francis Jammes, à quoi cela servirait-il qu'une sardine se fût créée toute seule, puisqu'elle est muette et ne saurait nous livrer ses moyens ?

Avec le Breton, le poète cause coquillages, crustacés ; il dessine sur la couverture d'une revue littéraire divers de ces animaux. La langouste, particulièrement, a bon air.

Et puis, M. l'Administrateur s'accoude à la cheminée et raconte aux soldats assis en demi-cercle les chasses au renard, à Pau. Pour égayer ces gens du peuple, il leur dépeint les beaux cavaliers coiffés d'un ridicule chapeau haut de forme. Il leur fait voir des valets payant séance tenante une indemnité aux paysans furieux du saccage de leurs champs. Mais le plus drôle, c'est qu'il faut se procurer un renard pour le courir :

— On l'achète vingt francs au paysan qui l'apporte... ou le rapporte. Car, le renard étant plus rusé que le chien, à chaque fois il lui échappe et retourne au même terrier où le fournisseur, tous les huit jours, revient le prendre. Ainsi l'homme et la bête sont satisfaits, celle-ci d'avoir la vie sauve et celui-là de toucher trente louis, en une saison, pour un renard.

Eclat de rire de l'auditoire. Quel brave homme que M. l'Administrateur, et qu'il a d'esprit ! Ah ! on ne s'ennuie pas à Orthez ! On y oublie facilement la guerre.

La guerre, le paysan béarnais n'en a pas beaucoup souffert jusqu'à présent. Œufs et poulets valent leur poids d'or. Quant au cochon, il est le roi du pays. Tous les fils sous les drapeaux ont reçu leur bonne part de boudin, sans compter les cuisses d'oies, de canards et de dindons. Le Béarn reste contrée de chère fine.

Une autre grande affaire : la distribution du lait aux indigents. L'atmosphère de l'obscure salle où elle a lieu rappelle au poète les tableaux de Carrière, génie éminemment chrétien. Tout y est terne et ne parle qu'à l'âme. Envoyées par leurs mères, les petites filles sont assises en file et attendent leur tour. Leurs nattes bien serrées ressemblent à des queues de rats. Quand la provision de lait est épuisée, pour dédommager celles qui n'ont pas touché leur litre en nature, on leur donne quatre sous.

La distribution finie, Francis Jammes se rend chez le quincaillier pour acheter une lampe-tempête qu'on suspendra au plafond du couloir de l'ambulance. Il rencontre en chemin Augustine :

— Comment allez-vous, Augustine ?

— Je me rendais chez Monsieur, pour lui dire que nous avons reçu des nouvelles de Joseph. Je voulais montrer ceci à Monsieur.

Elle tire de son corsage une carte postale datée d'Erfurt, où son fils est prisonnier.

— Ainsi, se dit le poète, cette mère âgée, usée par les travaux, qui, en vingt-cinq ans, n'avait pas eu sur la terre une seule joie, que tout a contribué à courber : la maladie, la pauvreté, la médisance, que sais-je ? qui se prostrait dans le coin le plus obscur de l'église pour, sans y être aperçue, avaler ses larmes : elle triomphe aujourd'hui dans un transport calme et surnaturel...

« Combien elle a dû répéter avant l'exaucement les paroles du centurion, et celles de Marthe et Marie, et celles de Jaïre, pleurant comme eux et comme la veuve de Naïm !... Il n'a fallu qu'un carré de papier dur pour vivifier cette femme. Ainsi un verre d'eau suffit au voyageur mourant de soif. »

Plongé dans ses réflexions, M. l'Administrateur poursuit sa promenade à travers la petite ville dont toutes les âmes sont tendues vers la guerre. Le curé veille sur elles. La supplication des pauvres clarisses monte vers Dieu, plus haut que le clocher, plus haut que la neige des montagnes. Et Dieu écoute le bruit de prière qui lui vient d'Orthez, et il distingue entre les autres la prière de Francis Jammes, et celle de la sœur Marcelline. Il enverra Jeanne d'Arc et saint Michel souffler leurs conseils à l'oreille du général Joffre.

§

Ubu roi... de Prusse. — M. Paul Adam (*l'Information* du 25 mars) propose d'utiliser la tragi-comédie de Jarry pour la propagande française dans les pays neutres.

Voilà une pièce qu'il serait bon de remettre à la scène, à cette heure. Ubu coiffé du casque à pointe remporterait, demain, un très légitime succès. Le texte contient d'innombrables allusions aux faits de 1914 et de 1915. Jouée ici, promenée ensuite

par ses acteurs, dans les capitales des neutres, cette farce sinistre et géniale exciterait certes l'enthousiasme. Ubu borné, solide comme son nom, entouré de ses décerveleurs et de ses palottins, tapant sur son ventre « phynance », c'est la monstrueuse Allemagne des doctors, des reîtres massacreurs, fusilleurs, incendiaires, brûleurs d'eglises, tueurs d'enfants. Ubu ne s'explique pas. Il s'affirme. Le crime simple et nécessaire est l'expression de son tempérament. Il veut, donc il tue et torture ce qui s'oppose à sa volonté. Rien de plus clair. Rien de plus logique, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, Ubu boit.

Ses innombrables furies diaboliques, il les doit au contenu des bouteilles vidées par lui et les officiers de Guillaume II sur leur passage. Ivre, Werther assassine et Siegfried massacre ; ils excitent leurs brutes avinees. C'est la race allemande.

Ne doutons pas que Jarry, bon Français, se fût rallié à la proposition de M. Paul Adam. Dans l'intérêt de la nation, il aurait accepté de grand cœur qu'on coiffât Ubu du casque à pointe et qu'ainsi fût restreinte la signification ésotérique de son œuvre ; d'autant plus que, ce qu'il y perdrait en portée, *Ubu roi* le regagnerait en succès. Bien des gens, qui protestèrent à la première de la pièce, l'applaudiraient aujourd'hui patriotiquement.

Mais qui réalisera l'idée de M. Paul Adam ?

§

La Société Franklin pour la propagation des Bibliothèques populaires et militaires, qui poursuit, depuis 1862, une œuvre d'éducation et d'instruction des plus appréciées, s'occupe, depuis le début de la guerre, exclusivement des blessés. Elle a déjà adressé à des centaines d'hôpitaux plus de 58.500 volumes et brochures choisis avec le plus grand soin. Ses ressources ne peuvent suffire au nombre croissant des demandes et elle fait un nouvel et pressant appel en faveur de nos vaillants blessés. Tous ceux qui apprécient à leur valeur les efforts de cette œuvre et qui savent l'influence primordiale de la lecture sur le moral des hommes réduits à l'inaction sont invités à adresser à la Société Franklin des livres, des périodiques ou des dons en espèces. La Société peut faire prendre à domicile, à Paris et en banlieue, les livres qui lui seront offerts, et il suffit d'écrire au siège social, 1, rue Christine, Paris.

Les dons en espèces permettront d'acheter des livres neufs tout particulièrement appréciés.

On peut, en outre, se faire inscrire comme membre adhérent de la Société moyennant une cotisation annuelle de dix francs. C'est un moyen très efficace de soutenir une œuvre qui aura, après la guerre, un très gros effort à fournir en faveur des départements du Nord libérés et des provinces reconquises.

Les adhésions et les dons doivent être adressés au Président de la Société Franklin, 1, rue Christine, Paris. (*Communiqué.*)

§

Le Petit Salon de 1915. — On annonce la fondation de l'Œuvre du « Petit Salon de 1915 », destinée à venir en aide, par les expositions, aux artistes professionnels ou familles d'artistes éprouvés par la guerre. Ces expositions auront lieu en mai et juin dans les galeries A. M. Reitlinger, 12, rue La Boëtie. Les artistes qui désireraient y participer sont priés

d'en aviser d'urgence M. F. Jean Dosthieux, secrétaire général de l'Œuvre. (*Communiqué.*)

§

L'Œuvre de l'invitation à la Campagne, que notre confrère M. Jean de Bonnefon vient d'avoir l'heureuse idée de créer, ne demande et ne distribue aucun secours. Quelques semaines de repos et de vacances pour les familles d'artistes, et pour les artistes soldats après la guerre, voilà ce qu'elle organise. A cette fin, les personnes qui peuvent recevoir en amis, à la campagne, cet été, une famille d'artistes sont priées d'écrire à M. Gaston Picard, secrétaire général de l'Œuvre, à la Société d'Editions, n° 23, rue de Seine, Paris-VIe. De leur côté, les artistes et leurs familles qui désirent être invités à la campagne doivent donner les indications les plus détaillées à la même adresse :

Les artistes dont s'occupe l'Œuvre de l'Invitation sont : les écrivains (poètes, prosateurs, journalistes, auteurs dramatiques), les peintres, les sculpteurs, les compositeurs de musique et les architectes.

Le comité d'honneur est ainsi composé : MM. Aman-Jean, Léon Bailly, Albert Besnard, Eugène Brieux, Alfred Capus, Jacques Dhur, Maurice Donnay, René Fauchois, Mme Judith-Gauthier, Mme Georges-Anquetil, Ernest la Jeunesse, Georges Lecomte, Vicomtesse de Pitray, née Ségur, M. Georges de Porto-Riche, Duc de Rarécourt de Pimodan, Mme Henri de Régnier, Auguste Rodin, J.-H. Rosny aîné, Sem, Pierre Wolff. (*Communiqué.*)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle........... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme.......... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme............. 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre...................... 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne........... 3.50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale............. 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus........... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois.................. 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton............. 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles....... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme............ 3.50
Comment naissent les dogmes.................. 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs................. 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert...... 3.50
De Kant à Nietzsche....... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique........... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série................ 3.50
Promenades philosophiques, 3e série................ 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle...... 5 »
L'Inversion sexuelle....... 5 »
Le Monde des Rêves 3.50
La Sélection sexuelle...... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius................. 3.50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats................ 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique............. 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb
La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux....... 5 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs.......... 3.50

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu.................. 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier
Le Végétarisme........... 0.75

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre........... 0.75

Multatuli
Pages choisies........... 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore.................. 3.50
Le Cas Wagner......... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist................. 3.50
Ecce Homo............. 3.50
Le Gai savoir............ 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)............... 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies........... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes.............. 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)............. 3.50

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme................ 0.75

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.................. 1 »

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre.................. 0.75

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso........... 0.75

Marcel Réja
L'Art chez les fous....... 3.50

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.................. 3.50

G. de Rougemont
La Graphologie.......... 0.75

Jules Sageret
Henri Poincaré.......... 0.75
Paradis laïques.......... 3.50

Sénancour
De l'Amour............. 3 »

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3.50

Léon Tolstoï
Dernières Paroles 3.50

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire................ 0.75

A. Van Gennep
En Algérie 3.50
La Question d'Homère..... 0.75
Religions, Mœurs et Légendes................. 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série.......... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série.......... .50
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série........ 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série....... 3.50

H.-G. Wells
Anticipations 3.50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat........ 3.50
Une Utopie moderne...... 3.50

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise................ 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté............... 3.50
Chair mystique.......... 3.50
La Joie................. 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu......... 3.50
La rue Amoureuse......... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit........ 3.50

Alia Berzeli
Tamara.................. 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré............ 3.50
La Femme pauvre......... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille.......... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue.......... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante.. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde........... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret............ 3.50
Le Nègre du « Narcisse »... 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô........... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien......... 3 50
Contes d'Au-delà.......... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément.................... 3.50
Le Pape rouge............ 3.50
Le Roy.................. 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations........... 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »

Le Jardinier de la Pompadour.................. 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande............... 3.50
La Route d'Emeraude..... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé............ 3.50
Le Peuple du Pôle........ 3.50

Dostoievski
Carnet d'un Inconnu...... 3.50
Le Double............... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures................ 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour............... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques.................. 3.50
Un Coco de génie......... 3.50
L'Ecole du Dimanche.... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour............... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire............. 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue............. 3.50
Le Cycle patibulaire...... 3.50
Escal-Vigor............. 3.50
La Faneuse d'amour...... 3.50
Mes Communions......... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne........... 3.50
Le Paradis des Vierges sages................... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger............... 3.50
Une Leçon de Vie......... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô.................. 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs......... 3.50
L'Indécis................ 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste............ 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite.......... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.............. 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse.............. 3.50
L'Annonciateur de la Tempête.................... 3.50
Les Déchus.............. 3.50

Les Vagabonds........... 3.50
Varenka Olessova......... 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or........... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal......... 3.50
Couleurs................. 3.50
Histoires magiques........ 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine.................. 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara.................. 3.50

Frank Harris
Montès le Matador........ 3.50

Lafcadio Hearn
Chita.................... 3.50
Fantômes de Chine....... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges.......... 3.50
Kotto................... 3.50
Kwaidan................. 3.50
La Lumière vient de l'Orient................... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.................... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles.................. 3.50
En plein air............. 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession............ 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 2 »
Pomme d'Anis............ 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile........... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence................... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions....... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais........... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50

Kim........................ 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle.................... 3.50
La plus belle Histoire du monde................. 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............. 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains

Amours rustiques........ 3.50
Le Pain noir............. 3.50

Marie Krysinska

La Force du Désir........ 3.50

Laclos

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Le Jardin des Délices...... 3.50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta

La Gloire de don Ramire... 3.50

Pierre Lasserre

Henri de Sauvelade........ 2 »

Paul Léautaud

Le Petit Ami............. 3.50

Georges Le Cardonnel

Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier

La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey

Le Manteau parti 3.50

Alfred Machard

Les Cent Gosses 3.50
Souris l'Arpète.......... 2 »
Titine.................... 3.50

Henri Malo

Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio............... 3.50

Raymond Marival

Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Les Immémoriaux......... 3.50

Charles Merki

Margot d'Eté............. 3.50

Albert Mockel

Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel

Les Boers................ 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière

La Mouette............... 3.50

Marie et Jacques Nervat

Célina Landrot........... 3.50

Novalis

Henri d'Ofterdingen....... 3.50

Julien Ochsé

D'Ile en Ile..... .... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires....... 3.50

Péladan

La Licorne............... 3.50
Modestie et Vanité......... 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin.... 3.50

I.-L. Péretz

Bontché le Silencieux.... 3.50

Louis Pergaud

De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë

Histoires étranges et merveilleuses............. 3.50

Pierre de Querlon

La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50
La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon........... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous.............. 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature.......... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............ 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
Son Printemps........... 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table...... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène 3.50
Le Bon Plaisir........... 3.50
La Canne de Jaspe........ 3.50
Couleur du Temps......... 3.50
La Double Maîtresse....... 3.50
La Flambée.............. 3.50
Le Mariage de Minuit...... 3.50
Le Passé vivant.......... 3.50
La Peur de l'Amour....... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot................ 3.50
Romaine Mirmault......... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage.......... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard

Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile....... 3.50

William Ritter

Fillette slovaque.......... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons.................. 3.50

Jean Rodes

Adolescents.............. 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers................. 2 »

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz............. 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître...... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon............ 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin................ 3.50

Albert Samain

Contes.................. 3.50

Robert Scheffer

Les Frissonnantes......... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel.......... 3.50

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché...... 3.50

Emile Sicard

Les Marchands........... 3.50

R.-L. Stevenson

La Flèche noire........... 3.50

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau.......... 3.50

Auguste Strindberg

Axel Borg................ 3.50
Inferno.................. 3.50

Jean de Tinan

L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse......... 3.50
Penses-tu réussir?......... 3.50

P.-J. Toulet

Mon amie Nane........... 3.50
Les Tendres Ménages...... 3.50

Mark Twain

Le Capitaine Tempête...... 3.50
Contes choisis........... 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective............... 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins............ 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès.................. 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep

Les Demi-Savants....... 3.50

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse.......... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam

Contes cruels............ 5 »
Derniers Contes.......... 3.50
L'Eve future............. 5 »

Jean Viollis

Petit Cœur.............. 2 »

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique.......... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste............... 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir................ 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps................. 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters............... 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants....... . 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune................ 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy

Claudine en ménage....... 3.50

Colette Willy

La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne................ 3.50

Hortense Allart de Méritens

Lettres inédites à Sainte-Beuve................ 3.50

Pierre D'Alheim

Moussorgski.............. 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)................ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale.............. 7.50

L'Arétin

Les Plus belles Pages de l'Arétin................ 3.50

Aurel

Jean Dolent............... 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin

Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly................. 3.50
Lettres à Léon Bloy....... 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie

Margaret Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire

Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette

Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........... 7.50

Christian Beck

Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse................ 3.50

Dimitri de Benckendorff

La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon

Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud................. 3.50

Albert de Bersaucourt

Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo................. 3.50

Louis Bertrand

Gustave Flaubert......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud

Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis.* 2 vol..... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland

Œuvres galantes des Conteurs italiens........... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy

L'Ame de Napoléon....... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure...... ... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II.............. 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............. 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet

Albert Samain............ 3.50

Bottom

Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali

Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès

Essais choisis............ 3.50

Georges Buisseret

L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren.......... 0.75

Mélanie Calvat

Vie de Mélanie........... 3.50

Gaston Capon

Les Vestris............... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset

L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle

Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I................ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.................. 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. III.................. 3.50

Eugène Carrière

Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo

Petit Musée de la Conversation................. 3.50

Fernand Caussy

Laclos................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge

Les Derniers jours de Paul Verlaine.... .... 3.50

Charles Cestre

Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort................ 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine.................. 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon

Témoignages............ 3.50
Témoignages, IIe série.... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat.... .... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................ 3.50
La Maison de Madame Gourdan.................. 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre.................. 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot................ 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger............ 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............. 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................. 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale.............. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..................... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIX[e] siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3 50

André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies........... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils.............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre.................. 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IV[e] série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém............... 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le II[e] Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, V[e] série)................ 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration........... 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................. 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6

Alexandre Herzen
Pages choisies........... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge................

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..............

Francis Jammes
Feuilles dans le vent...... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine............ 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIII[e] siècle*.......... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIII[e] siècle*................ 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites.......... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne........ 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université........... 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle.......... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. III.............. 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre................... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel............. 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes... 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert.................. 3.50
Scarron et son milieu..... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet............... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires............ 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart........... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II........ 3.50

René Martineau
Tristan Corbière.......... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue.......... 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs.............. 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal................ 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature...... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes................. 3.50
Variations sur la Vie et les Livres............... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière.......... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande............... 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset.......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................ 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance.......... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne.......... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis................. 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques................. 3 50

Camille Piton
Paris sous Louis XV....... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques............. 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne...... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz........ 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations.......... 2 »
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud................... 3.50
Une Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol................... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Execution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens......... 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits...... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............. 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond.......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............ 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol................... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol............ 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française.................. 3.50
Delphine Gay............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe......... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2 vol................. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................ 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs............ 3.50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)........ 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais : La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................. 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896.............. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............. 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin.......... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique............. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............ 3.50

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoit
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs......... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours.......... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde........ 3.50
Lumières du Monde...... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole......... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée.... .... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour............. 3.50

Léon Deubel
Régner.................. 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée............ 2 »
L'Anémone des mers...... 2 »
La Gaule blanche......... 2 »
Le Puits d'Azur........... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs....... 3.50

Edouard Dujardin
Poésies.................. 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules.............. 3.50
La Nef désemparée........ 3.50

Paul Fort
L'Amour marin........... 3.50
Ballades Françaises....... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne........ 3.50
Idylles antiques.......... 3.50
Montagne................ 3.50
Paris Sentimental ou le

Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux... .... 3 50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été....... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit.. .... 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements 3.50

Charles Guerin
Le Cœur solitaire......... 3.50
L'Homme intérieur........ 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins..... 2 »
Images tendres et merveilleuses................ 3.50
La Route fleurie.......... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies................. 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir....... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3.50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images......... 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies........ 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême....... 3.50
Schéhérazade............ 3.50
Le Valet de cœur... ...... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or............... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes......... 3.50

Léo Larguier
Jacques................. 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra........... 3 50
Poèmes................. 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes........... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe......... 3.50
Le Masque de Fer......... 3.50
Le Sang de Méduse....... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve. 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre.... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave.............. 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes.......... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897........ 3.50
Les Quatre Saisons........ 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux...... 3.50

Albert Mockel
Clartés.................. 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves......... 3.50
Premières Poésies......... 3.50
Les Stances.............. 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir................ 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis........... 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches........ 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes......... 3.50

François Porché

A chaque jour........... 3.50
Au loin, peut-être......... 3.50
Humus et Poussière....... 3.50

Maurice Pottecher

Le Chemin du Repos....... 3 »

Pierre Quillard

La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud

Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne...... 3.50

Hugues Rebell

Chants de la Pluie et du Soleil.................. 3.50

Henri de Régnier

La Cité des Eaux........ 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures...... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I.............. 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II.............. 7 »
Poèmes, 1887-1892........ 3.50
Premiers Poèmes......... 3.50
La Sandale ailée.......... 3.50

Lionel des Rieux

Le Chœur des Muses...... 3.50

Arthur Rimbaud

Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud............... 3.50

P.-N. Roinard

La Mort du Rêve.......... 3.50

Lucien Rolmer

Le Second volume des chants perdus................ 3.50

Jules Romains

Odes et Prières........... 3.50
Un Être en marche........ 3.50
La Vie Unanime.......... 3.50

Ronsard

Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve

Le Livre d'Amour......... 3.50

Albert Samain

Le Chariot d'Or.......... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.......... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I...................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, II...................... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III..................... 7 »

Cécile Sauvage

Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon................. 3.50

Fernand Séverin

Poèmes.................. 3.50

Emmanuel Signoret

Poésies complètes......... 3.50

Paul Souchon

La Beauté de Paris........ 3.50

Henry Spiess

Chansons captives......... 3.50
Le Silence des Heures..... 3.50

André Spire

Versets.................. 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques.. 3.50
Poèmes élégiaques........ 3.50

Archag Tchobanian

Poèmes.................. 3.50
La Vie et le Rêve......... 3.50

Touny-Lerys

La Pâque des Roses....... 3.50

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures..... 3.50

Emile Verhaeren

Les Blés mouvants........ 3.50
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires........ 3.50
La Multiple Splendeur..... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I................ 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II............... 7 »
Poèmes.................. 3.50
Poèmes, nouvelle série.... 3.50
Poèmes, IIIe série......... 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées............... 3.50
Les Visages de la Vie..... 3.50

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie............. 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron.............. 3.50
Phocas le Jardinier........ 3.50
Plus loin................ 3.50
Poèmes et Poésies........ 3.50
Voix d'Ionie............. 3.50

Gabriel Volland

Le Parc enchanté......... 3.50

Walt Whitman

Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7 »

Théâtre

René Arcos

L'Ile Perdue.............. 3.50

Aurel

Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel

Théâtre I................ 3.50
Théâtre II............... 3.50
Théâtre III.............. 3.50
Théâtre IV............... 3.50

Marcel Collière

Les Syracusaines......... 1 »

Georges Duhamel

Le Combat.............. 3.50

Édouard Dujardin

Antonia................. 3.50

Albert Erlande

Le Titan................ 3.50

André Gide

Saül. Le Roi Candaule.... 3.50

Maxime Gorki

Dans les Bas-Fonds....... 3.50
Les Petits Bourgeois...... 3.50

Remy de Gourmont

Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Fernand Gregh

Prélude féerique.......... 1 »

A.-Ferdinand Herold

Andromaque.............. 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ.... 3 »
Les Hérétiques............ 1 »
Le Jeune Dieu............ 1 »
Maisonseule.............. 2 »

Sâvitri.................. 1 »
Les Sept contre Thèbes.... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières

Les Ailes closes.......... 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt............... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée............... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs............ 1 »
Pan..................... 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme... 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance......... 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes.................... 3.50

Alfred Mortier

La Logique du Doute...... 1 »
Marius vaincu............ 2 »
Sylla................... 3.50

Gabriel Mourey

Psyché.................. 3.50

Lucien Nepoty

Le Premier Glaive........ 1 »

Louis Payen

Les Esclaves............. 1 »
Siséra.................. 1 »

Péladan

Œdipe et le Sphinx........ 1 »
Sémiramis............... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort.... 1 »

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf......... 3.50

Rachilde

Théâtre................. 3.50

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*....... 3.50

Ernest Raynaud

L'Assomption de Paul Verlaine.................. 1 »

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains

L'Armée dans la Ville..... 3.50

Saint-Pol-Roux

La Dame à la faulx........ 3.50

Albert Samain

Polyphème. 2 actes........ 1 »

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes.............. 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse................ 2 »

Émile Verhaeren

Deux Drames............. 3.50
Philippe II.............. 3.50

BULLETIN FINANCIER

Un mois de plus, et nous sommes toujours dans l'attente de quelque événement sensationnel qui, sans nous délivrer peut-être du cauchemar, nous permettrait de respirer tout au moins plus librement. Ne nous plaignons pas cependant, car la situation, malgré tout, s'améliore pour les Alliés. Le marché, naturellement, en reçoit une heureuse influence.

Nous avons ainsi l'occasion de constater que tous les cours marquent des progrès. Le 3 o/o français remonte à 72,25, le 3 1/2 amortissable à 91,60.

Hausse particulièrement sensible des russes : le consolidé 4 o/o passe à 79,10, le 4 1/2 o/o 1909 à 84,50, le 5 o/o 1906 à 94,75.

L'italien gagne du terrain à 77, 25, au fur et à mesure que l'Italie paraît pencher en faveur d'une collaboration avec les alliés. Le Serbe se comporte bien à 66,75, le Roumain à 96,75. La retraite de M. Venizelos a mal impressionné l'Hellénique, hésitant à 284. Le Turc unifié n'est pas brillant à 64,50.

Nos grandes Banques bénéficient d'une reprise, ce qui est de bon augure. Nous trouvons le Crédit Foncier à 715, le Crédit Lyonnais à 1035, le Comptoir à 730, la Banque de Paris à 920. La Société Générale, à 500, ne varie guère. Nos chemins de fer sont assez actifs, le Lyon à 1085, le Nord à 1395, l'Orléans à 1135, le Midi à 955, l'Etat à 812, l'Ouest à 739. Le Métro s'inscrit à 446 et le Nord-Sud à 115.

Le public continue à demander les obligations du Trésor 5 o/o.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bi-mensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, *mais sur le* nombre de numéros. *Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.*

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an........	[illegible] fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois.......	[illegible]	Six mois...........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.